MARGUERITE DIVIN

CONTES ET LÉGENDES DE L'ÉGYPTE ANCIENNE



FERNAND NATHAN

DANS LA MÊME COLLECTION

ANTIQUITÉ

CONTES ET LÉGENDES DE BABYLONE ET DE PERSE, par P. Grimal, ill. de R. Péron.
ÉPISODES ET RÉCITS BIBLIQUES, par G. Vallerey, ill. de J. Pecnard.
CONTES ET LÉGENDES DE L'ÉGYPTE ANCIENNE, par M. Divin, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET RÉCITS TIRÉS DE L'ÉNÉIDE, par J. Chandon, ill. de R. Péron.
RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE GRECQUE, par M. Desmurger, ill. de J. Pecnard.
RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE DE ROME, par J. Defrasne, ill. de Vayssières.
RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE DE BYZANCE, par J. Defrasne, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET RÉCITS DE L'ILIADE ET DE L'ODYSSÉE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU MONDE GREC ET BARBARE, par L. Orvieto, ill. de C. Dey.
RÉCITS DU TEMPS D'ALEXANDRE, par P. Grimal, ill. de R. Péron.
RÉCITS TIRÉS DU THÉÂTRE GREC, par G. Chandon, ill. de C. Dey.
CONTES ET LÉGENDES MYTHOLOGIQUES, par E. Genest, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE LA NAISSANCE DE ROME, par L. Orvieto, ill. de R. Péron.

HISTOIRE

CONTES ET LÉGENDES DES CROISADES, par M. Toussaint-Samat, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU MOYEN ÂGE, par M. et G. Huisman, ill. de Beuville.
EPISODES ET RÉCITS DE LA RENAISSANCE, par J. Defrasne, ill. de Marcellin.
CONTES ET LÉGENDES DU GRAND SIÈCLE, par Quinel et de Montgon, ill. de D. Dupuy.
RÉCITS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par M. et G. Huisman, ill. de P. Noël.
ÉPISODES ET RÉCITS DU PREMIER EMPIRE, par D. Sorokine, ill. de P. Noël.

PROVINCES DE FRANCE

CONTES ET LÉGENDES D'ALSACE, par E. Hinzelin, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES D'AUVERGNE, par J. Levron, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE BOURGOGNE, par Perron-Louis, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE BRETAGNE, par J. Dorsay, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE CORSE, par Ch. Quinel et A. de Montgon, ill. de H. Faivre.
CONTES ET LÉGENDES DU DAUPHINÉ, par L. Bosquet, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE FRANCHE-COMTÉ, par J. Defrasne, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE GASCOGNE, par F. Pézard, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU LANGUEDOC, par M. Barral et Camproux, ill. de Vayssières.
CONTES ET LÉGENDES DE L'ORLÉANAIS, par J.-H. Bauchy, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE LORRAINE, par L. Pitz, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LÉGENDES DE PARIS ET DE MONTMARTRE, par Quinel et de Montgon, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DU PAYS BASQUE, par R. Thomasset, ill. de Sainte-Croix.
CONTES ET LÉGENDES DU PAYS NIÇOIS, par J. Portail, ill. de G. Valdès.
CONTES ET LÉGENDES DE NORMANDIE, par Ph. Lannion, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE PICARDIE, par A. Chassaignon, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LÉGENDES DE PROVENCE, par M. Pézard, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE SAVOIE, par J. Portail, ill. de Saint-Justh.

(suite page 253)

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

CONTES ET LÉGENDES DE L'ÉGYPTE ANCIENNE

PAR

MARGUERITE DIVIN

ILLUSTRATIONS DE DANIEL DUPUY

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VIe)

281-101



PRÉFACE

Il y a des chapitres d'histoire bien longs et bien durs à faire entrer dans une mémoire de dix ans, mais d'autres paraissent trop co ;ts, et insuffisamment développés pour satisfaire la curiosité.

Il semble que les quelques leçons consacrées à l'ancienne Égypte dans les classes de jeunes élèves appartiennent à cette dernière catégorie. C'est trop vite fini! Tous voudraient en savoir davantage sur ces gens étranges qui ont vécu il y a si incroyablement longtemps!

Voici un volume de contes qui, je l'espère, leur apportera quelques renseignements supplémentaires. Depuis bien des années que j'enseigne l'histoire, il m'est arrivé souvent de raconter à mes élèves telle ou telle légende de l'Égypte ancienne et j'avais toujours désiré les mettre directement à leur portée. Je suis très reconnaissant à M. Nathan de m'avoir donné l'occasion d'offrir aux bibliothèques d'enfants ce volume qui leur manque.

Ce livre a donc été fait pour la jeunesse et, pour ainsi dire, avec sa collaboration.

Il va sans dire que je ne suis pas égyptologue et que je suis tributaire — respectueusement — des travaux des grands savants auxquels j'ai demandé la matière de ces histoires. J'ai emprunté le fond et suis redevable à tous, de Chabas et Naville à Maspéro et à M. Moret, la grande autorité contemporaine en matière d'Égypte, sans oublier Plutarque, ni les publications anglaises et américaines de vulgarisation «The world's great classics, Egyptian literature» d'Épiphanus Wilson et «The Literature of the ancient Egyptians» de Wallis Bridge (B. M.).

Bien entendu, j'ai toujours choisi la version la plus simple et la plus vraisemblable; il a fallu — et cela à la demande expresse de l'éditeur — beaucoup simplifier, abréger,

expliquer, pour ne pas effaroucher un public qui ces temps-ci n'aime guère l'effort. Il a été souvent nécessaire de rappeler les coutumes et les croyances égyptiennes si éloignées des nôtres. Il a fallu aussi franciser les noms propres. Je n'ai même pas indiqué les rapprochements à faire avec l'histoire véritable : nos enfants auront le temps de faire connaissance avec la critique historique et les méthodes savantes. Les jeunes érudits auront vite fait, du reste, de retrouver à l'aide de leur atlas et de leur manuel, les dieux, les Pharaons, les lieux et même les dates!

C'est dire que j'ai pris des libertés avec les textes officiellement publiés et traduits. Les légendes mythologiques sont empruntées — d'assez loin — aux hymnes rituels psalmodiés chaque jour dans les temples, à Plutarque, aux inscriptions qui commentent les bas-reliefs des tombeaux et des chapelles. Quant aux contes, la publication définitive de la plupart d'entre eux est due à Maspéro dans un volume épuisé et inaccessible aux enfants pour plusieurs raisons. Les autres ont été repris un peu partout et je ne réponds pas de ne pas avoir brodé autour du texte pour l'illustrer et le rendre abordable : habitude de professeur.

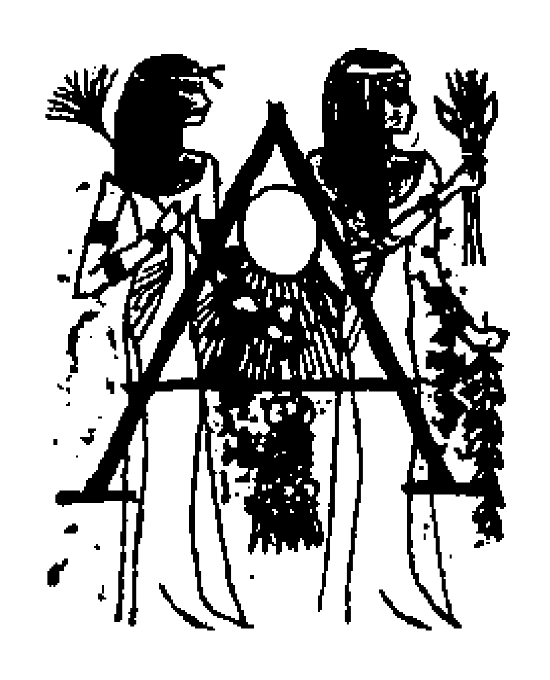
Tel que le voilà, j'espère que le volume donnera une idée suffisante de la plus ancienne littérature de l'humanité. Plus d'un épisode de ces contes reparaît dans toutes les histoires connues : nous sommes là à l'origine des thèmes classés par les historiens, à l'apparition du magicien et des magies qui font l'attraction des contes de fées et des Mille et une Nuits, aux premiers récits d'aventures de marins et de voyageurs égarés dans des pays inconnus, aux premières visites au pays des Morts... C'est aussi les premières analyses du sentiment : amour paternel, crainte de l'autre vie, curiosité de l'inconnu, peur et ruse, et intérêt : tout ce que les littératures enfantines ont repris plus tard, sous une forme primitive, abondante et loquace, farcie d'épithètes et de répétitions.

Depuis quarante à cinquante ans, la littérature égyptienne, retrouvée sur les murailles et sur les papyrus, déchiffrée et commentée par les savants de tous les pays, est restée dans les livres spéciaux. Il semble pourtant qu'elle soit faite pour amuser et intéresser la jeunesse, en marge de ses études historiques. Je suis bien contente de contribuer à les lui faire connaître, en souhaitant que ces histoires qu'aimaient les hommes d'il y a trois mille ans retrouvent aujourd'hui un public plus jeune mais tout aussi enthousiaste.

Marguerite Divin.

Contes et Légendes de l'Égypte Ancienne

Le Seigneur Râ



U temps où il vivait sur la terre, le Seigneur Râ, le dieu grand, habitait un palais magnifique. Devant la porte se dressaient de grands mâts et aussi de hauts obélisques; l'avenue qui conduisait aux portes était bordée de sphinx à têtes de béliers et de lions montant la garde et écartant les indiscrets.

De solides portes, munies de verrous énormes, montraient l'image du Dieu Khonsou, le taureau, chargé de les surveiller et de les défendre; et de nombreux serviteurs veillaient aussi à la sûreté du dieu-soleil pendant qu'il reposait.

Râ, le soleil, ouvre sa paupière le matin, et c'est l'aube et le jour; le soir, son œil se referme et les ténèbres de la nuit assombrissent la terre. C'est lui, l'épervier doré, qui plane dans le ciel.

Chaque matin, il est reçu, à l'heure de son réveil, par les deux divinités de l'est qui l'entourent de soins respectueux. Alors, la joie éclate autour de lui : les femmes qui vivent dans sa maison le saluent d'un chant de bon augure en s'accompagnant sur leurs instruments, et ce chant dit : « Éveille-toi en paix, de même que les déesses des couronnes s'éveillent en paix! Tu apportes la joie, la lumière et la chaleur sur la terre! »

Réveillé, le Seigneur Râ s'en va dans la salle des bains froids pour y être baigné et massé. La fille d'Anubis, la déesse « Fraîcheur », arrive avec ses quatre cruches d'eau dont elle inonde le dieu, puis Horus frotte les chairs de Râ et Thot essuie ses jambes.

Enfin, Amon-Râ revêt ses vêtements resplendissants et prend son repas du matin.

Lorsqu'il veut sortir, les messagers partent en courant pour dégager la route et les courtisans font la haie sur son passage; les soldats de l'escorte s'inclinent jusqu'à ce que leur tête touche la poussière du chemin; tous lèvent leurs deux mains en signe d'adoration et s'écrient : « Adoration à toi, dieu des vivants qui voient ta beauté! »

La barque divine l'attend, amarrée au bord du fleuve : il y monte entouré de la troupe des dieux qui l'escortent.

C'est une barque-fée, sans rames, sans voile et sans gouvernail, qui glisse sur les eaux et, au passage, les dieux et les hommes acclament leur seigneur et maître, Râ, le dieu grand!

Il poursuit ainsi sa course habituelle autour du monde, marchant vers l'orient jusqu'à l'extrémité sud de la Terre Entière; là, à midi, une autre embarcation le prend et l'emporte vers l'Amanti, la contrée mystérieuse qui figure l'Enfer chez les Égyptiens.

Quittant alors la terre, Râ pénètre dans cette région nocturne par la porte des couloirs, étroite fente qui coupe en deux la montagne et il disparaît aux yeux des hommes : il est dans l'autre monde : «ailleurs».

Il navigue toujours le long d'un grand fleuve, dont la vallée est divisée en douze zones par des murs et des portes.

A chacune des douze heures de la nuit, la barque solaire passe d'une zone à l'autre. A la sixième heure elle franchit la frontière nord du monde invisible et revient vers la porte sacrée qui mène aux jardins d'Ialou où elle arrive à la septième heure.

Ainsi Râ, dans sa barque qui flotte sans bruit sur le fleuve nocturne, quitte ces régions où l'œil des hommes ne peut plus le suivre (c'est la durée de ce voyage qu'ils appellent la nuit). Il franchit le portail qui fait communiquer les jardins d'Ialou avec le monde que connaissent les vivants; c'est une porte monumentale et splendide, encadrée de deux sycomores en pierres précieuses d'une couleur éclatante comme l'aurore.

D'autres fois, la barque magique qui porte le Seigneur Râ est pourvue de tout un équipage comme les bateaux qui voguent sur le Nil :

Un pilote à l'avant pour sonder le chenal et pour

sentir le vent, un pilote à l'arrière pour gouverner, et au milieu entre les deux, pour passer les ordres de l'avant à l'arrière, un quartier-maître, et aussi des matelots qui manient la perche ou l'aviron. Et plus d'une fois la barque merveilleuse voit surgir du fond des eaux Apopi, le serpent gigantesque, pareil à celui qui se cache encore dans le Nil d'ici-bas (et vous savez qu'il voit à travers l'épaisseur des ondes, qu'il se précipite soudain et mange les berges et il faut apaiser sa faim avec des galettes de dourah, des poulets et des dattes). C'est ainsi que le serpent Apopi se dresse sur le chemin du dieu Râ et lui barre le passage : et à ce moment les hommes voient le soleil s'obscurcir et disparaître.

Alors l'équipage s'arme et se met en prières, il faut effrayer le monstre par des cris, il faut jouer des instruments de musique, faire beaucoup de bruit en frappant sur des ustensiles de métal sonore, il faut s'agiter, battre des mains, se frapper la poitrine! Si bien que la rumeur et le bruit montant vers le Ciel font fuir le monstre... Quelle angoisse! Enfin le soleil, ranimé, surgit de l'ombre et reprend sa course lumineuse, tandis qu'Apopi se recouche dans l'abîme, paralysé par la magie des dieux et percé de vingt blessures, et c'est chaque fois que cette scène se reproduit qu'on parle d'une éclipse du soleil.

Au temps où Râ demeurait sur la terre, dans son château à Héliopolis, il s'embarquait ainsi chaque matin pour fournir sa course habituelle autour du monde et rentrait douze heures plus tard selon sa cou-

tume de chaque jour. Chaque province le voyait arriver tour à tour et dans chacune il séjournait une heure entière pour régler toutes les affaires. Il donnait audience à tous les hommes, aux petits comme aux grands, les écoutait, apaisait leurs querelles, jugeait leurs procès. A chacun de ceux qui le méritaient, il donnait un lopin du domaine royal qui devenait son fief et chaque famille recevait le revenu nécessaire à sa subsistance. Il compatissait aux souffrances et s'efforçait de les alléger. Il enseignait à tous les formules efficaces contre les reptiles, les paroles qu'il faut dire pour faire fuir les serpents et les animaux féroces, les charmes qu'il faut employer pour chasser les esprits méchants et les meilleures recettes contre les maladies.

A force de distribuer à tous, il finit par ne plus conserver pour lui-même qu'un seul de ces talismans, le *nom* que son père et sa mère lui avaient imposé à l'heure de sa naissance, qu'ils n'avaient révélé qu'à lui seul et qu'il tenait caché au fond de sa poitrine, de peur qu'un sorcier ne s'en emparât et ne s'en servît pour le plus grand succès de ses maléfices, car on ne peut faire du mal à un être vivant tant qu'on ne sait pas son nom secret, son nom véritable qu'il ne faut jamais dire.

Cependant, comme tous les êtres vivants, le Seigneur Râ vieillit. Splendide et solide au milieu de sa vie, il commença à décliner, sa taille s'affaissa et se courba, il dut s'appuyer sur un bâton pour soutenir son corps épuisé.

Il devint infirme et cassé; « de sa bouche grelottante, la salive dégouttait jusque sur le sol ».

Alors Isis, jusque-là simple servante du Pharaon, artificieuse, habile en paroles, dont le cœur était plus rusé que celui d'un million d'hommes et surpassait en malice des millions de dieux et d'esprits, conçut le projet de lui dérober son secret afin de posséder le monde et de se faire déesse en usant du nom sacré, caché et redoutable.

La violence n'eût servi de rien. Bien qu'accablé par les ans, Râ était toujours un dieu, nul être au monde n'était de force à lutter avec lui. Mais Isis était une savante femme, plus forte dans sa malignité que des millions d'hommes, habile entre des millions de dieux, égale à des millions d'esprits. Non plus que Râ, elle n'ignorait rien au ciel et sur la terre, sauf ce nom mystérieux à la puissance invincible.

Elle imagina le plus ingénieux des stratagèmes. Chaque fois qu'un homme ou un dieu de ce temps-là était frappé de maladie, la seule chance de le guérir était de connaître son nom caché, son nom véritable, et d'adjurer en ce nom l'être méchant, le démon qui le tourmentait et qui était la cause de sa maladie. Isis résolut de lancer contre Râ un mal terrible afin de pouvoir ensuite s'offrir à le soigner, et pour le soigner et le sauver, elle complota de le forcer à livrer le mot mystérieux, le nom secret, indispensable. Elle comptait le lui arracher à force de souffrance, le lui extorquer sous prétexte d'exorciser le démon et de chasser le mal.

Elle ramassa de la boue imprégnée de la bave divine qui coulait jusqu'à terre et la pétrit de ses mains habiles. Elle lui donna la forme du serpent sacré, puis elle l'enfouit dans la poussière du chemin et l'anima en récitant sur lui la formule magique qui donne la vie aux choses inanimées.

Passant là un matin qu'il partait pour fournir sa course de tous les jours, Râ fut mordu au talon. Le dieu poussa un hurlement de douleur, sa voix exaspérée monta jusqu'au ciel. Ne sachant quel aiguillon s'enfonçait dans sa chair, il criait : « Qu'est-ce? qu'est-ce? » Et tous les dieux des quatre coins du ciel, répondirent : « Quoi donc? quoi donc? »

Râ ne pouvait répondre, il étouffait d'indignation et de souffrance, ses lèvres tremblaient, tous ses membres agités de convulsions claquaient les uns contre les autres, tandis que le venin envahissait toute sa chair, s'emparant de tout son être, comme le Nil pénètre les terres qu'il détrempe au moment de l'inondation.

Revenant un peu à lui, il expliqua en bégayant : « J'ai, j'ai été piqué par quelque chose qui est entré en moi et m'a fait tant de mal! Mon cœur l'a senti et le sent encore, pourtant mes deux yeux ne le voient point. Ma main ne l'a pas créé comme toutes les autres créatures, elle ne ressemble à rien de ce que j'ai fabriqué. Certes nul n'a jamais souffert pareille peine ni enduré pareille douleur!

» Cela dépasse toutes les souffrances connues. Ce n'est point du feu, et pourtant mon cœur est comme

dévoré par des flammes; ce n'est point de l'eau et pourtant mon corps est pris de tremblements, tous mes membres sont agités de frissons.

» Çà, qu'on m'amène les enfants des dieux qui connaissent les paroles bienfaisantes, que leur bouche prononce les formules puissantes qui conjurent le mal. »

Ils arrivèrent, les enfants des dieux, chacun avec ses grimoires, ses recettes, ses formules et sa science. Elle arriva, Isis, complaisante, avec sa sorcellerie, ses enchantements, ses préceptes pour faire cesser la douleur qui torture le patient, sa bouche gonflée de souffles vivifiants, ses paroles qui rendent la vie aux gosiers sans haleine et raniment ceux qui suffoquent, et elle dit :

« Qu'est-ce? Qu'y a-t-il, ô Père des Dieux? Quelle est la créature qui t'a piqué? Quelle pointe s'enfonce dans ta chair sacrée? Serait-ce un serpent qui est cause de tes souffrances? Est-ce qu'un de tes enfants s'est levé contre toi? Certes, il est possible de tuer aussi ton ennemi par des incantations bienfaisantes. Je le forcerai bien à battre en retraite à la vue de tes rayons. »

Râ apprit ainsi de la bouche d'Isis la cause de son tourment. Il s'en épouvanta et recommença à se lamenter de plus belle.

« Ainsi, moi, tandis que je prenais ma route, que je partais pour mon voyage quotidien à travers la terre d'Égypte et sur mes montagnes afin de contempler ce que j'ai créé, j'ai été mordu par un serpent caché dans la poussière et que je ne voyais pas.

» Ce n'est point de l'eau, et pourtant je tremble de froid, je grelotte bien plus que si j'étais mouillé tout entier. Ce n'est point du feu, et pourtant je brûle plus ardemment que si j'étais au milieu d'un feu flambant. Tous mes membres ruissellent de sueur, je frémis, mon regard vacille et je ne distingue plus le ciel. L'eau m'inonde et coule sur ma face comme un jour de grande chaleur pendant l'été torride. »

Isis lui offrit obligeamment ses soins et proposa pour le soulager d'essayer un remède merveilleux, une formule infaillible qu'il suffisait de réciter pour faire fuir le mal le plus tenace et le plus dangereux. Mais elle indiqua discrètement que ce remède n'était efficace que si on introduisait dans la formule ce nom mystérieux qu'il ne voulait pas dire : « Dis-moi ton nom, ô Père divin, car tu sais que les charmes n'opèrent que si j'invoque ton nom secret ! »

A la première insinuation de ce genre, Râ, soupçonneux, flairant vaguement un piège, essaya de tergiverser, puis de tromper Isis. Il lui énuméra complaisamment tous ses titres, tous les noms qu'on lui donne, les uns après les autres. Il prit l'Univers à témoin qu'il s'appelait de son vrai nom : Khepri le matin, Râ à midi, Toumou le soir ou encore Atouni.

« J'ai, dit-il, beaucoup de noms et beaucoup de formes. Je suis celui qui a créé ciel et terre et qui y a mis les âmes des dieux. Je suis celui qui, en ouvrant les yeux, produit la lumière. »

Isis, la rusée, insista. Elle réussit à lui faire avouer

d'abord que ce nom mystérieux n'était pas une illusion, qu'il existait.

Râ déclara : « Mon nom secret, mon père et ma mère me l'ont donné, et ils me l'ont dit, ce nom. Il est caché dans mon corps depuis ma naissance, pour que la force de son charme magique ne passe pas à un enchanteur qui s'en servirait contre moi. »

Et pour tromper Isis, il se reprit à dire autre chose et à énumérer tous les noms qu'on lui donne et que tout le monde connaît : « Je suis celui qui a créé le ciel et la terre et qui y a mis les âmes des dieux. Je suis celui qui, en ouvrant les yeux, produit la lumière, et, en les refermant, produit la nuit; celui qui donne au Nil l'ordre de faire couler son eau et dont les dieux eux-mêmes ne connaissent point le nom. Je suis Khepri le matin et à midi je suis Râ. J'ai encore d'autres noms : Je suis Harma Khouîti, le soleil d'été et le soleil du milieu du jour; je suis aussi Atoumou, le soleil de l'automne et le soleil de la fin du jour. »

Isis ne fut pas sa dupe, mais elle ne broncha pas. Elle se mit à réciter une formule, une suite de mots magiques qui sont tout-puissants, en appelant son malade Khepri, et le mal ne céda pas. Alors elle récita la formule bienfaisante en nommant le patient qui brûlait : Râ, et puis elle recommença encore en l'appelant de son nom d'Atoumou, et cela ne donna aucun résultat. Elle attendit la suite des événements sans mot dire.

Cependant le venin issu de la bave sacrée continuait à envahir l'être tout entier de Râ qui brûlait après

avoir été transi. Les souffrances, bien loin de diminuer, augmentaient sans cesse.

Alors Isis dit à Râ :

« Ton nom n'est ni ceci ni cela. Aucun des noms que tu as cités n'est ton nom véritable. Avoue-le, ce nom, dis-le-moi et tout de suite tu seras guéri, le temps de réciter la formule correctement. Car le charme ne peut agir que si on appelle le malade de son seul, de son vrai nom. »

Râ, dévoré d'un feu ardent, brûlé comme si une flamme léchait son corps, fut enfin vaincu par cette souffrance intolérable. Il prononça la parole fatidique : « Je me laisse persuader par Isis, mon nom passera de mon corps dans son corps. Je consens à ce que tu fouilles en moi, ô mère Isis, que mon nom passe de mon sein dans ton sein. »

Isis fit le nécessaire, car véritablement le nom secret du dieu était caché dans son corps et pour le connaître il fallut ouvrir sa poitrine comme on fait pour le cadavre au moment de l'embaumer et de le momifier.

Alors le dieu se cacha des autres dieux et, lorsque vint le moment où le cœur de Râ livra son secret, Isis connut le nom. Et bien vite elle prononça la formule correctement en y introduisant le nom véritable de Râ et le venin fut conjuré. Le mal chassé par l'enchantement disparut, le poison cessa de tourmenter Râ dont la douleur fut soudain apaisée et oubliée.

Mais Isis, par la vertu du nom que Râ avait livré avec son cœur, tenait le secret de son pouvoir et elle se fit déesse sans tarder.

Ainsi la ruse d'une femme avait dépouillé le grand Râ de son dernier secret, de son dernier talisman.

Et la vieillesse peu à peu s'empara tout à fait de Râ, et il fut bientôt si changé qu'un jour vint, un jour entre les jours, où les hommes eux-mêmes, malgré l'éblouissement que leur causait Râ dans toute sa gloire, aperçurent sa décrépitude.

Et ils commencèrent à en parler entre eux : « Voici, Sa Majesté vieillit, ses os sont d'argent, ses chairs sont d'or, ses cheveux sont de lapis-lazuli... » et beaucoup de propos hostiles qui dénotaient une décadence du respect et de l'adoration dus au dieu.

Sa Majesté entendit les propos des hommes sur son compte. Alors il donna des ordres aux gens de sa suite :

« Convoquez de ma part mon Nil divin, Shou, et Tafnouît, et aussi Sibou, et encore Nouît, tous les dieux créateurs, les pères et les mères qui étaient avec moi quand j'étais dans le Nou, dans le chaos du commencement, auprès des dieux. Le chaos lui-même : Noum, il faut l'appeler, lui aussi, en mon nom. Que chacun des dieux amène avec lui le cercle des dieux qui l'entourent et qui l'accompagnent. Tu me les amèneras en cachette, tu viendras avec eux au grand château afin qu'ils m'écoutent et me donnent leur avis. »

Le conseil des dieux, qui était comme un conseil de famille, se réunit donc en présence des ancêtres de Râ et aussi de sa postérité, ceux de ses futurs descendants qui attendaient, flottant dans les eaux du commencement, l'heure de leur naissance et le moment de se

manifester, ses enfants Shou et Tafnouît, ses petits-enfants Sibou et Nouît, tous étaient là.

Ils se rangèrent en cercle autour du trône de Râ; selon l'étiquette ils se prosternèrent dans la poussière, le front contre terre, devant Sa Majesté, et ensuite la délibération commença. Râ prononça les paroles suivantes :

« O Nou, dieu plus ancien et mon aîné, duquel je tiens l'existence et vous, dieux ancêtres, voici que les hommes sortis de mon œil, mes créatures, ont tenu des propos contre moi. Ils sont hostiles à ma majesté. — Dites-moi ce que vous pensez, car je vous ai convoqués pour savoir ce que vous diriez de mes projets, avant de les massacrer, comme j'en ai l'intention. »

Nou, l'ancêtre le plus ancien, prit le premier la parole et ce fut pour demander qu'on fît aux coupables un procès en forme afin de les condamner régulièrement avant de les punir et aussi afin de prouver qu'ils étaient coupables :

« Mon fils Râ, dieu plus grand que le dieu qui t'a fait, plus ancien que les dieux qui t'ont créé, rend la justice à la place qui est la tienne et la terreur sera grande quand ton regard pèsera sur ceux qui complotent contre toi. »

Râ fit observer que si on déployait la justice royale dans son appareil solennel, les hommes, avertis du sort qui les menaçait, n'attendraient pas d'avoir comparu devant le trône de Râ pour se sauver dans le désert, hors de toute atteinte, le cœur terrifié à l'avance de ce

que Râ pourrait avoir à leur reprocher et à leur faire expier. Car, dans le désert, les dieux protecteurs de l'Égypte ne pouvaient plus les poursuivre.

C'était l'asile inviolable.

Le conseil des dieux, convaincu que les craintes de Râ étaient justifiées, décida que les hommes seraient massacrés sans jugement. L'œil divin serait le bourreau :

« Sers-toi de ton œil, ô Râ, pour frapper ceux qui ont conçu contre toi des projets funestes, car aucun œil n'est plus redoutable que le tien alors qu'il emprunte la forme de Sekmet. »

Et ainsi fut fait. L'œil de Râ prit la forme de la déesse Sekmet et fondit à l'improviste sur les hommes, les poursuivant par monts et par vaux à grands coups de couteau.

Au bout de quelques heures, le dieu Râ, lassé du carnage et qui n'avait pas voulu la destruction de la race humaine, mais seulement le châtiment des coupables du crime de lèse-majesté, ordonna de cesser le massacre.

Mais la déesse avait goûté au sang et elle refusa d'obéir.

« Par ta vie, répondit-elle à Râ, quand je meurtris les hommes, mon cœur se réjouit », et comme il convient en jurant par la vie de Râ, elle se toucha le nez et l'oreille, et mit ses mains sur sa tête. C'est pourquoi les Égyptiens la nommèrent par la suite Sekmet la puissante, la lionne, la sauvage, celle qui frappe et qui

assomme sans merci, et c'est aussi pourquoi on la représente avec une tête de lionne sur un corps de femme. Enivrée par le sang, Sekmet ne cessait plus de tuer.

Seule, la tombée de la nuit l'arrêta dans sa course à travers les maisons et les rues d'Héliopolis, où depuis des heures elle n'avait cessé de piétiner dans le sang.

Râ profita de l'obscurité de la nuit pour lui tendre un piège et mettre fin à sa rage. Il dit : « Qu'on appelle de ma part des messagers habiles, rapides, qui filent comme le vent. »

Ces messagers lui furent amenés sur-le-champ. Alors Sa Majesté dit :

« Qu'on coure à Éléphantine et qu'on m'apporte des mandragores de bonne qualité. Et puis aussi une quantité de grenades énormes. »

Dès qu'on lui apporta une quantité de mandragores et une masse de grenades, le dieu fit venir le meunier qui est dans Héliopolis afin de les faire piler. Pendant ce temps, les servantes ayant écrasé du grain pour faire de la bière, et tout préparé pour brasser, on mêla les mandragores pilées et le jus des grenades passées avec la bière et le sang des hommes. De ce mélange on remplit sept mille cruches. Râ lui-même examina ce breuvage alléchant et vérifia soigneusement les vertus de la potion.

« C'est bien, dit-il. Avec cette potion, j'arracherai les hommes à la fureur de la déesse. »

Et il dit encore aux gens de sa suite :

« Chargez vos bras de ces cruches et portez-les au

lieu où elle a massacré tant d'hommes. » Et là, le grand Râ fit apparaître l'aube au milieu de la nuit afin qu'on pût voir clair pour répandre à terre le philtre qui remplissait les sept mille cruches. La terre s'en imbiba et les champs en furent inondés bien loin, bien loin, et la nappe liquide atteignait au moins quatre palmes de haut.

La déesse se releva le matin prête à recommencer le carnage. Mais elle trouva tout inondé et son visage se radoucit à cette vue. Elle avait soif et elle but. Quand elle eut bu à satiété le liquide qui, grâce au jus de grenades et au sang, lui donnait l'illusion du sang des hommes, ce fut son cœur qui s'adoucit. Elle s'en alla repue, ivre et satisfaite, sans plus songer à tuer des hommes.

Mais Râ, dans sa sagesse qui prévoit l'avenir, songea que plus tard, son ivresse dissipée, elle était capable de retrouver sa fureur. Il institua donc des rites pour éviter ce malheur. A la fois pour instruire les hommes des générations futures du châtiment qu'il avait infligé aux impies et pour dédommager Sekmet, frustrée en somme de ses victimes, il décida que chaque jour de l'an on brasserait autant de cruches de bière qu'il y aurait de prêtresses du soleil. Et depuis, les hommes fabriquent ces cruches de bière pour les offrir à la déesse le jour de sa fête. Quant à la date du massacre, les hommes ne l'ont pas oubliée et c'est pourquoi le 5 du mois de tybi est un jour hostile, hostile, hostile.

Et le temps passa... et vint un autre jour où Râ, las et vieux, songea au repos.

« Par ma vie, dit-il à son cercle de dieux (et il n'oublia pas de se toucher le nez et l'oreille, ni de mettre les deux mains sur sa tête), mon cœur est trop las pour que je reste encore parmi les hommes. Je serais bientôt forcé, du reste, de recommencer à les sabrer jusqu'au dernier. Donner la mort, ce n'est pourtant pas le don que j'aime à faire. »

Les dieux, surpris, se récrièrent : « Ne parle donc pas de tes lassitudes au moment même où tu as remporté la victoire selon ta volonté — il vaut mieux n'en pas souffler mot. »

Mais Râ ne les écouta pas. Il était décidé à abandonner ce royaume où l'on osait murmurer contre lui et il s'adressa à Nou : « Mes membres sont décrépits et, pour la première fois, je connais la faiblesse. Je veux cacher l'humiliation de ma vieillesse. Je veux m'en aller d'ici, mais je veux aller dans un endroit où nul ne pourra m'atteindre. »

Il fallait donc trouver pour lui donner asile une retraite inaccessible, difficile à découvrir dans un univers encore mal organisé et imparfait. Nou pensa que le fils de Râ, Shou, pourrait occuper le trône de son père et gouverner les hommes avec l'énergie d'un jeune dieu. Et pour donner à Râ un refuge où nul ne pourrait atteindre, il décida d'achever son ouvrage et de parfaire la création du monde.

Nou, dans sa majesté, déclara :

« Fils Shou, agis pour ton père Râ : il faut accomplir sa volonté. Et toi, Nouit, ma fille, place ton père Râ

sur ton dos et tiens-le suspendu au-dessus de la terre.» Nouît répondit : «Et comment cela, ô Nou, mon père?» Mais docilement elle obéit. Elle se transforma en vache et plaça la majesté de Râ sur son dos.

Et quand les hommes qui avaient survécu au massacre arrivèrent pour rendre grâces au Seigneur Râ, qui les avait épargnés et protégés contre le couteau de Sekmet, voici qu'ils ne le trouvèrent plus dans son palais.

Une vache immense, certainement d'origine céleste, était debout et ils aperçurent le Seigneur Râ sur le dos de la vache. Et il avait l'air si décidé à quitter la terre qu'ils n'osèrent même pas essayer de le détourner de son projet. Cependant ils voulurent lui donner une preuve de leur repentir et mériter son pardon et ils lui dirent : «Attends jusqu'à demain, ô Râ, notre maître, et nous abattrons devant toi ceux de tes ennemis qui ont proféré des menaces contre toi et tenu de mauvais propos sur ton compte.»

Sa Majesté Râ quitta donc le dos de la vache et retourna dans son château. A ce moment la terre fut plongée dans les ténèbres.

Mais quand la terre s'éclaira au matin nouveau, les hommes sortirent avec leurs arcs et leurs flèches et commencèrent à tirer leurs traits contre les ennemis de Râ et à les abattre devant lui.

Sur quoi Sa Majesté leur dit : «Vos péchés vous sont remis, car le sacrifice des coupables rachète la faute des autres hommes.»

Et de ce jour datèrent les sacrifices sanglants. Chaque fois que les hommes eurent offensé le dieu — et le cas est fréquent — il fut entendu que, pour effacer l'injure, ils devaient sacrifier les coupables afin d'apaiser la colère divine et obtenir le pardon en rachetant le péché — et le souvenir de la colère de Râ et de la rage destructive de Sekmet obligea les hommes à ne pas hésiter de punir les coupables pour éviter que le châtiment mérité par eux ne tombât sur tous les hommes.

Cependant le cœur de Râ était tendre envers les hommes, ses créatures; il lui avait été pénible de les voir massacrer, il répugna de même à les voir mutiler eux-mêmes l'humanité coupable. Il décida donc plus tard que les bêtes seraient sacrifiées à la place des hommes et que des victimes de remplacement, des bœufs, des gazelles, des oiseaux seraient agréables aux dieux, à condition que le prêtre sacrificateur n'oubliât pas de prononcer les paroles magiques qui faisaient prendre à ces victimes la place des hommes.

Et après avoir conclu ce contrat d'alliance qui le réconcilia avec les hommes survivants, le grand Râ retourna vers la Vache Céleste et monta sur son dos. Alors Nouît se leva, s'arc-bouta sur ses quatre jambes comme une voûte, mais elle plia sous le faix. Elle demanda à être soutenue, sentant ses forces la quitter et ses jambes faiblir.

Alors Râ dit : « Mon fils Shou, place-toi sous ma fille Nouît pour la soutenir afin qu'elle puisse me porter. Soutiens-la avec un de ces piliers-ci et un de ces piliers-

là qui vivent dans le crépuscule, maintiens-la au-dessus de ta tête et sois son pasteur!» Shou obéit et Nouït fut rassurée. Son ventre, allongé en plafond, fut bien appuyé et soutenu par quatre piliers que surveillent Horus, l'épervier, au midi, Sat au nord, Thot à l'ouest et Sapdi à l'est. C'est la voûte céleste et l'univers fut muni enfin du ciel où Râ, le dieu tout-puissant, s'occupa d'organiser le monde nouveau qu'il découvrait sur le dos de la vache démesurément agrandi. Il y établit sa résidence en deux endroits, dans le Champ des herbes, d'abord, et ensuite dans le Champ du repos. Il y vit là, loin de la terre et des hommes, au ciel.



Isis et Osiris

I. — *Osiris.*



OUÎT, la déesse du ciel et Sibou, le dieu de la terre, s'étaient mariés sans le dire à Râ, qui ne le leur aurait pas permis. Il se fâcha en effet dès qu'il fut averti de leur union.

Il jeta sur Nouît un charme puissant destiné à l'empêcher à jamais d'avoir des enfants en quelque mois et année que ce fût. Il voulait ainsi la punir d'avoir épousé Sibou sans sa permission.

Nouît fut désolée. A quoi bon se marier si l'on ne peut avoir des enfants?

Mais le dieu Thot eut pitié d'elle et de son chagrin. Il joua avec la lune une partie de dames, et il gagna la partie. Il recommença et il gagna encore. Après plusieurs parties, comme il gagnait toujours, il tint la lune à sa discrétion. Il se fit donner par elle un soixante-

douzième de ses feux et de sa lumière : de quoi fabriquer cinq jours entiers.

Or, ces cinq jours n'appartenaient à aucun mois, ils étaient en dehors de l'année et du calendrier : de sorte que Nouît put, au cours de ces jours-là, mettre au monde plusieurs enfants, échappant ainsi à l'interdiction de Râ. Elle en eut cinq, les uns après les autres.

Le premier des cinq jours arrachés à la lune, ce fut Osiris qui naquit à Thèbes. Il avait un beau visage, un teint mat et foncé, il était grand : sa taille dépassait cinq mètres. Au moment de sa naissance, on entendit une voix mystérieuse annoncer que le « maître de toutes choses était apparu à la lumière ». Des cris de joie s'entendirent sur toute la terre, mais bientôt après on entendit des pleurs et des lamentations, car la voix, continuant à prophétiser, annonçait que de grands malheurs attendaient le nouveau-né. Un certain Pamylès de Thèbes, qui s'en allait chercher de l'eau dans le temple, entendit — et il fut seul cette fois à entendre — la voix qui lui ordonnait de proclamer qu'Osiris, le grand roi, le bienfaiteur de l'Univers, venait de naître. Il obéit et, pour cette raison, les dieux chargèrent ce Pamylès de nourrir l'enfant et de l'élever en le préparant à une extraordinaire destinée.

Quant à Râ, lui aussi, de sa résidence lointaine, il entendit l'écho et le bruit de ces annonces et il se réjouit dans son cœur parce que, depuis longtemps, il avait pardonné à Nouît. Il fit venir son arrière-petit-fils auprès de lui et il le fit élever comme il convient à l'héritier du trône.

Le second jour ce fut Harvêris qui naquit et le troisième jour ce fut Seth; le quatrième jour vit naître à la lumière Isis et enfin, le dernier jour, ce fut le tour de Nephthys; tous étaient les enfants de Nouît et les arrière-petits-enfants de Râ.

Osiris grandit encore, et plus tard il épousa Isis sa sœur, et lorsqu'il devint roi, elle l'aida activement dans toutes ses entreprises.

En ce temps-là, les Égyptiens étaient encore à demi sauvages; ils se dévoraient les uns les autres, ils vivaient en mangeant les fruits de la terre quand ils les trouvaient, mais ils ne savaient rien faire par eux-mêmes. A peine étaient-ils capables de se défendre contre les bêtes fauves.

Osiris leur apprit à reconnaître les plantes qui pouvaient les nourrir : le blé, l'orge et la vigne qui jusque-là croissaient pêle-mêle avec les mauvaises herbes. Il leur enseigna l'art de fabriquer une charrue pour labourer et une houe pour travailler la terre, et il leur fit retourner les champs et il en fit chasser le trop-plein d'eau; il leur montra comment on sème et comment on récolte le blé et l'orge, comment on taille la vigne. Devant les hommes émerveillés, Osiris pressa les grappes et il but la première coupe de vin! Et même, comme tous les terrains ne sont pas propres à la vigne, il montra aux hommes comment on peut fabriquer avec de l'orge une boisson fermentée, la bière.

Isis, à son tour, leur expliqua qu'on ne doit pas manger son semblable; elle les soigna et guérit leurs

maladies en leur donnant de bons remèdes et en chassant par sa magie les démons, causes de leur mal. Elle leur enseigna aussi à vivre ensemble dans leur maison, mari et femme avec leurs enfants. Elle leur apprit à couper les gerbes de blé, à moudre le grain entre deux pierres plates, à pétrir la farine en pâte et à cuire le pain. Elle tourna du fil avec la tige du lin. Elle inventa aussi le métier à tisser et sa sœur Nephthys s'assit devant, tendit les fils, lança la navette et ourdit la toile, puis toutes les deux ensemble la blanchirent.

Les hommes ne savaient pas non plus que la terre renferme des richesses. Osiris leur apprit à reconnaître les métaux dans leur gangue, il leur fit travailler l'or et forger l'airain; ils surent désormais fabriquer des armes pour tuer les bêtes féroces, des outils pour travailler et même plus tard des statues représentant les dieux.

Car Osiris leur apprit encore à respecter les dieux, à leur rendre un culte; il désigna les offrandes que chacun d'eux reçoit volontiers, régla l'ordre des cérémonies, les paroles qu'il faut prononcer, le ton et la cadence des chants; il fit construire les plus beaux temples et on tenta de reproduire l'image des dieux. Enfin il bâtit des villes et probablement reconstruisit Thèbes où il était né.

Il fit encore autre chose pour les hommes.

Avec Thot, l'ibis, dont les pattes et la queue sont bleues comme le lapis-lazuli et dont le corps est vert comme le jade; avec Thot, le babouin, le dieu qui sait

mesurer le temps, compter les jours, dénombrer les mois, enregistrer les années, Osiris entreprit de donner aux hommes un aperçu de la science des dieux qui connaissent toutes les choses visibles et cachées.

Thot, le seigneur de la Voix, le maître de la Parole et des Lions, leur apprit à connaître les signes qu'il a inventés pour noter les paroles, pour garder mieux qu'avec la mémoire les phrases et les formules auxquelles tout obéit dans l'univers; et les hommes connurent cette chose merveilleuse : l'écriture! Et ceux qui sont les disciples et les adorateurs de Thot sont tous des savants et des mages, des scribes tout-puissants dont les manuscrits précieux contiennent la science divine. Et Thot et Osiris leur ont appris aussi à regarder et à comprendre le ciel étoilé, et ils leur ont donné aussi le sens d'une vie qui dépasse la destinée terrestre.

Osiris voulut ensuite devenir un grand conquérant, dompteur de peuples, après avoir été un roi modèle, juste et pacifique. Il chargea la reine Isis de gouverner l'Égypte en son absence, et, rassemblant une grande armée, il partit à travers toute la terre et toute l'Asie avec Thot, l'ibis, et Anubis, le chacal.

Mais ce fut un conquérant qui n'employait guère la force et la violence et les armes meurtrières. C'est par la douceur et la persuasion qu'il s'emparait des peuples. Les chants où la voix humaine était accompagnée du son des instruments amollissaient l'âme des hommes que sa parole charmait, et ils se laissaient persuader d'apprendre tout ce qu'il avait enseigné aux Égyptiens.

C'est alors qu'on l'appela « l'Être Bon : Ounnefer : celui qui se dévoue au salut des hommes». Nul pays ne lui échappa et il revint aux bords du Nil après avoir parcouru et civilisé la terre d'un horizon à l'autre. Il revint de la Très Verte, dans un bateau dont les rameurs avaient une rame de genévrier et une rame de cyprès.

Mais il devait périr par l'ingratitude et l'esprit du mal.

A ses côtés vivait son frère, l'impie et violent Seth Typhon, tel le Mal qui subsiste auprès du Bien. C'était le troisième fils de Nouît, blanc de peau et roux de chevelure, roux comme un âne à poil roux (et c'est pour cela que les ânes lui ont été consacrés). C'était un violent, de caractère jaloux et sombre, et méchant. En l'absence de son frère Osiris, il aurait voulu être le roi et le maître de toute l'Égypte, et Isis ne l'avait empêché qu'à grand'peine de se révolter.

Au retour d'Osiris, il y eut à Memphis de grandes réjouissances pour fêter le voyageur qu'on se plaisait à proclamer le Seigneur des champs verdoyants, le Maître de la vigne en fleur et le Dieu du grain de blé.

Seth saisit cette occasion pour s'emparer du trône. Comme un bon frère, il invita Osiris à un grand repas qu'il offrit en son honneur, assisté de soixante-douze officiers qui lui étaient dévoués, ses complices.

Il avait pris furtivement la mesure de la taille d'Osiris et il avait fait faire un immense coffre de bois précieux curieusement travaillé, de la même grandeur. Il donna l'ordre d'apporter cette caisse au moment du



Thot, Osiris et Isis.



Thot, Osiris et Isis.

banquet dans la salle où étaient les convives. Tous se récrièrent avec admiration sur la beauté de l'objet.

Comme ils semblaient convoiter ce chef-d'œuvre, Seth se mit à rire et à dire en plaisantant qu'il en ferait volontiers cadeau à celui de ses hôtes qui le remplirait exactement quand il y serait couché. Bien vite ils s'y installèrent les uns après les autres pour remplir le coffre et il restait toujours beaucoup de vide.

Osiris à son tour s'y coucha. Aussitôt les conjurés de l'entourer, de rabattre le couvercle, de le clouer solidement et de faire couler du plomb fondu sur les bords pour le fermer exactement, et vran! d'un seul élan, ils le soulevèrent, le balancèrent et l'envoyèrent dans le Nil où le courant le reçut et l'emporta jusqu'à la mer!

A la nouvelle de ce crime horrible, partout la terreur s'empara des hommes et même des dieux. Bien vite, les dieux amis d'Osiris se cachèrent dans des corps d'animaux pour échapper à la méchanceté de Seth, qui, sans nul doute, leur eût fait subir le même sort qu'à son frère s'il eût pu les atteindre.

Isis entra en grande détresse, elle déchira ses vêtements, coupa ses longs cheveux en signe de deuil et partit, égarée, à la recherche du coffre. Elle courait de tous côtés, dévorée par l'inquiétude et s'informant auprès de tous ceux qu'elle rencontrait.

Elle chercha longtemps, sans jamais se reposer, c'est « la quête d'Isis ». Elle fit le tour du monde en se lamentant, décidée à ne pas s'arrêter sans avoir retrouvé l'objet de sa recherche.

Isis et Osiris

II. — *La quête d'Isis*



USSITÔT son crime accompli, l'assassin, Seth, le dieu méchant, avait pris la précaution d'enfermer Isis dans une chambre de sa maison, afin qu'elle ne pût rechercher le cadavre qu'il avait jeté dans le Nil avec l'aide de ses compagnons.

Mais Isis s'échappa de la prison. Elle rencontra Thot, le dieu grand, prince de Vérité, qui lui dit :

« Viens, ô déesse Isis, reprends courage et confie-toi à moi, je te guiderai et je t'aiderai. Cache-toi et voici ce qui arrivera : tu auras un fils; il deviendra grand et il sera beau, et il sera fort! Il siégera sur le trône de son père, et il le vengera, et il sera le Roi des Deux-Couronnes; le plus puissant des monarques qui règnent sur la Terre-Entière. »

Mais la déesse Isis à ce moment-là ne pensait pas au petit enfant Horus, qui n'était pas encore né. Elle ne

songeait qu'à retrouver le corps de son mari assassiné pour l'ensevelir et le déposer dans sa tombe.

Elle réussit donc à quitter la maison de Seth dans la nuit; grâce à Thot, elle était escortée de sept scorpions qui marchaient auprès d'elle et qui devaient mordre quiconque la menacerait ou même qui tenterait de s'approcher d'elle.

Deux d'entre eux ouvraient la marche, explorant la route, deux autres l'escortaient, l'un à droite, et l'autre à gauche, la protégeant sur chaque flanc. Et les trois derniers, l'arrière-garde, la suivaient à peu de distance. Ils avaient tous reçu de Thot des instructions sévères et des ordres stricts : ils ne devaient parler à personne; ils devaient avancer les yeux fixés à terre pour scruter le chemin, car les serpents et les vipères sont au service de Seth.

Et ceux qui marchaient les premiers, Tefen et Befen, conduisirent Isis jusqu'à la ville de Pa-Sin, à l'entrée des marais des Papyrus. En entrant dans la ville qu'il fallait traverser, l'étrange cortège intrigua les femmes installées à filer leur quenouille sur le pas de leur porte.

Craignant sans doute qu'on lui demandât asile pour Isis qui se traînait péniblement, fatiguée de la longue étape, l'une de ces femmes rentra chez elle précipitamment et claqua bruyamment la porte au nez de la déesse, tout effrayée qu'elle était à la vue de cette escorte de scorpions.

A cette insulte, les sept gardes du corps s'arrêtèrent pour délibérer. Après quoi, l'un après l'autre, ils s'ap-

prochèrent de leur chef, Tefen, et chacun à son tour injecta son venin empoisonné dans la queue de Tefen.

Pendant ce temps, une paysanne qui habitait un peu plus loin et qui s'appelait Taha, quitta le seuil de sa maison, et s'avança pour accueillir la voyageuse inconnue qu'elle ne soupçonnait guère d'être la déesse Isis. Elle l'invita à prendre du repos chez elle. Isis se réfugia donc dans la masure de cette femme pauvre et charitable.

Tefen, le chef des scorpions, avec sa queue bien bourrée de venin, se glissa sous la porte de la méchante femme qui se nommait Usa, celle qui avait grossièrement fermé sa porte au nez de la déesse, et il piqua le petit enfant de Usa, et, d'un coup, voilà que par sortilège le feu prit à la maison qui se mit à flamber et il n'y avait d'eau nulle part pour éteindre le feu!

Et le cœur de Usa était plein d'angoisse car elle pensait que son fils allait mourir (on ne vit pas longtemps après avoir été piqué par un gros scorpion). Alors elle se mit à courir à travers les rues de la ville, appelant au secours! Mais personne ne répondait à son appel, personne n'osait sortir de sa maison.

Ce fut Isis qui vint à son aide. La déesse eut pitié du petit enfant et elle souhaita dans son cœur que cet innocent fût sauvé. Elle s'écria, appelant la femme Usa :

« Viens me trouver, viens me trouver! Ma bouche possède le souffle de vie. Je suis une femme dont on connaît bien le pouvoir dans mon pays. Mon père m'a enseigné le secret qui chasse le démon de la mort. Moi, sa fille bien-aimée, j'ai le pouvoir! »

Alors Isis étendit ses mains sur l'enfant dans les bras de sa mère, et récita cette formule :

« O poison de Tefen, sors du corps de l'enfant, tombe à terre, ne pénètre pas plus avant dans son petit corps!

» O poison de Tefen, sors, tombe sur le sol!

» Je suis Isis, la déesse, la maîtresse des mots magiques et des charmes puissants. Je sais composer des formules qui guérissent, je sais dire les paroles qui charment le mal! Prêtez l'oreille à mes paroles : que chacun des reptiles qui a mordu voie son venin tomber à terre! Obéissez à ma voix! Je vous parle, ô scorpions! je suis seule et dans la douleur; je veux que l'enfant vive et que le poison soit sans action. Au nom de Râ, le dieu vivant, que la force du poison s'éteigne! Qu'Horus soit sauvé par sa mère Isis, et que celui qui a été piqué soit aussi sauvé! »

Et, tout à coup, bien que ce ne fût pas la saison des pluies, la pluie tomba du ciel sans nuages et la maison incendiée cessa de brûler; les flammes furent étouffées et tout rentra dans l'ordre. La colère du ciel était vaincue par l'intervention d'Isis.

Et la dame Usa, désolée d'avoir fermé sa porte à la face d'Isis, apporta dans la maison de la paysanne sa voisine des cadeaux pour la déesse, qu'elle se repentait cruellement d'avoir méconnue.

Ainsi, le petit enfant fut sauvé grâce aux charmes d'Isis. Et quand sa mère le vit bien portant et gai, elle revint une seconde fois dans sa gratitude, chargée de toutes sortes de bonnes choses pour Isis.

Puis la déesse reprit sa route, en quête du corps de son mari.

Partout devant elle les méchants esprits des chemins, les serviteurs de Seth, semaient la panique et, saisis d'épouvante, les hommes se cachaient si bien qu'Isis ne rencontrait personne qu'elle pût interroger.

Un jour, cependant, elle aperçut des petits enfants qui jouaient sur le bord de la route et elle leur demanda :

« Petits enfants, avez-vous vu passer par ici des hommes qui portaient un coffre très long et très lourd? »

« Oui, dirent-ils, nous les avons vus. C'est dans la branche du Nil qui passe à Tanis qu'ils ont jeté le coffre et c'est par là que le flot a dû depuis longtemps l'entraîner jusqu'à la mer. »

« Oui, dit Isis, se lamentant et gémissant de douleur, maudite, maudite soit cette branche du Nil! Mais, vous, petits enfants, quand votre bouche dira des mots au hasard pendant que vous jouez dans la cour du temple, les sages vous écouteront, et dans les temps futurs, on tirera de vos paroles enfantines des présages parce que vous avez donné à Isis en quête des indications précieuses. »

Et elle reprit son chemin, toujours accompagnée des fidèles scorpions.

Elle suivait les traînées de mélilot qui poussent le long des routes, car elle savait que là où Osiris a passé, le mélilot pousse avec ses petites fleurs jaunes et elle

suivait la trace d'Osiris grâce au parfum et aux fleurs.

Elle marcha longtemps, longtemps, car le coffre contenant les restes d'Osiris avait été porté par les vagues de la mer jusqu'à Byblos en Syrie, la ville d'Adonis. Le coffre avait échoué sur le rivage et un buisson le cachait aux regards.

Par la vertu du cadavre divin, ce buisson devint un gigantesque acacia, si grand et si beau et si dru que son tronc poussa autour du coffre, l'enveloppa et le dissimula entièrement. Si bien qu'un jour, Malcandre, le roi du pays, découvrant cet arbre magnifique, le fit couper et, sans soupçonner l'existence du coffre, en fit faire une des colonnes qui soutenaient le toit de son palais.

C'est après cela que la malheureuse Isis, toujours en quête, arriva enfin à Byblos. Lasse et toujours affligée, elle s'assit auprès d'une fontaine et ne parla à personne.

Elle attendait la nuit pour se transformer en hirondelle et c'est ainsi qu'elle découvrit le tronc d'acacia transformé en colonne au palais du roi Malcandre et contenant toujours le cercueil d'Osiris. Une hirondelle venait chaque nuit voleter autour de cette colonne en poussant à chaque seconde des cris de douleur, mais personne n'y prêtait attention.

Enfin la déesse Isis se décida à agir.

Un matin, quand les servantes de la reine vinrent à passer auprès de la fontaine, elles aperçurent cette femme affligée et silencieuse comme à l'ordinaire.

Mais ce matin-là, elle les salua et entama avec elles une conversation. Les femmes de la reine, toujours curieuses, ne demandaient pas mieux que de bavarder.

L'étrangère leur offrit d'arranger leurs cheveux et de les tresser à la mode de son pays; elle leur fit respirer l'admirable odeur dont ses cheveux à elle étaient parfumés et elle proposa de leur en procurer.

Bien entendu, elles se laissèrent parer, coiffer et parfumer à la mode du pays lointain de cette inconnue.

Lorsqu'elles revinrent au palais, la Reine flaira ce parfum des dieux et, informée, elle demanda bien vite à voir l'étrangère. Elle l'envoya chercher et celle-ci lui plut.

Elle la garda auprès d'elle comme une amie et même, bientôt, elle la chargea de veiller sur son petit enfant.

Cette reine, femme du roi Malcandre, était la reine Nemanou. Elle avait pleine confiance en sa nouvelle amie.

Bien entendu, la reine Nemanou ne se doutait pas du tout des procédés étranges de la nouvelle gouvernante du bébé.

Elle ne savait pas que pour nourrir ce petit, Isis se contentait de lui mettre un doigt dans la bouche! La reine ne soupçonnait pas non plus que, chaque nuit, Isis, transformée en hirondelle gémissante, reprenait sa folle envolée autour de la grande colonne du palais et cherchait un moyen de s'emparer de cette colonne et de son contenu.

Vint une nuit pourtant où la reine Nemanou,

inquiète, se leva et alla voir ce qui se passait dans la chambre de son petit enfant.

O surprise! Le petit enfant dormait paisiblement, mais il était environné de hautes flammes, brûlant sans fumée autour de lui! tandis que sept scorpions de grande taille le veillaient attentivement.

Aux cris de la reine Nemanou, le roi Malcandre, les serviteurs, et même la gouvernante Isis, tout le monde accourut. Et d'un geste, Isis eut tôt fait de faire tomber les flammes. Les scorpions disparurent. Et Isis dit tristement à la reine : « Tu n'as pas eu confiance. Ton fils ne sera pas immortel!

» Chaque nuit, je le plongeais dans le feu pour le purifier de ses éléments terrestres. C'est fini. Jamais plus je ne pourrai recommencer. »

Et la reine Nemanou fut attristée au-delà de ce qu'on peut penser. Quant au roi Malcandre, tout honoré d'avoir abrité sous son toit une déesse, il demanda ce qu'il pouvait faire pour la remercier.

Isis lui demanda la grande colonne. A l'instant même, le roi Malcandre fit venir des charpentiers et, d'un coup de hache on abattit l'acacia. Isis elle-même en fendit le tronc.

Après en avoir arraché le cercueil d'Osiris, elle parfuma ce tronc, qui l'avait contenu, avec une précieuse essence, elle l'enveloppa d'une toile fine et elle le confia au roi et à la reine et aux gens de Byblos qui en firent un objet de vénération.

Alors, Isis, la déesse, se mit en route, emmenant

avec elle le cercueil qui contenait le corps d'Osiris, son frère et son mari. Le roi Malcandre la fit accompagner par ses deux fils aînés pour lui faire honneur.

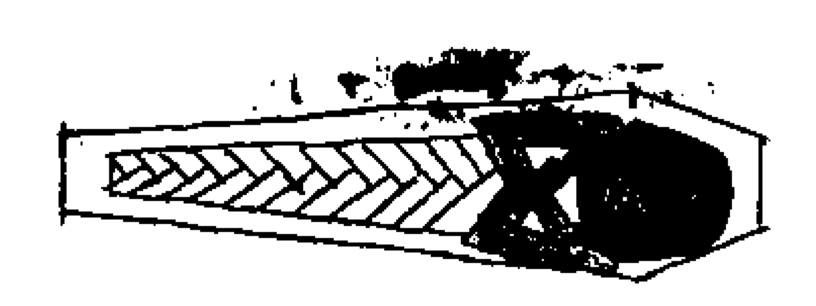
A peine en route, Isis fit arrêter la caravane. Elle fit ouvrir le coffre pour contempler le visage insensible de son époux. A cette vue, ses cris de douleur, ses gémissements emplirent l'espace vide d'une telle horreur que le plus jeune des fils du roi Malcandre en resta stupide pour le reste de sa vie.

Cependant Isis, penchée sur le coffre ouvert, avait posé son visage contre celui d'Osiris et elle se lamentait.

Tout à coup, levant la tête, elle aperçut le fils aîné du roi Malcandre qui l'observait curieusement. Indignée d'être ainsi épiée, elle le foudroya d'un regard terrible! Saisi d'une terreur insurmontable, il mourut sur-le-champ!

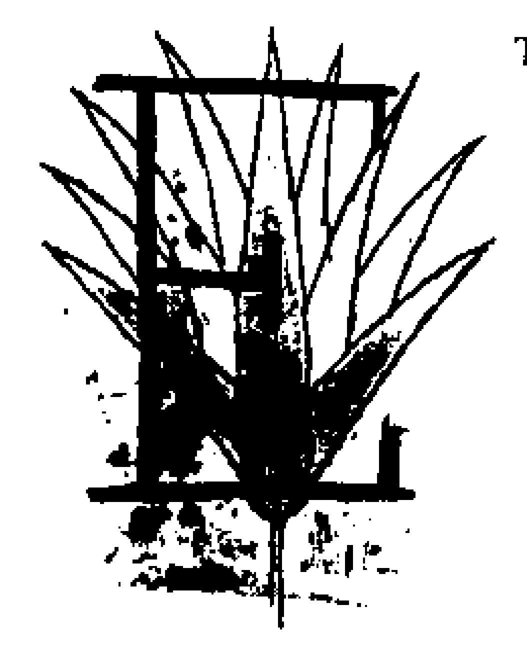
Sans se soucier davantage du sort des princes de Byblos, Isis se remit en route. Après bien des peines, elle ramena le coffre et les restes d'Osiris en Égypte.

Elle le déposa dans les environs de Bouto en un lieu solitaire et détourné où personne n'allait jamais.



Isis et Osiris

III. — *Le deuil d'Isis et la résurrection d'Osiris*



T alors Isis se réfugia à Bouto, la ville où elle était née, au milieu des marais et des roseaux qui la protégèrent contre les entreprises de Typhon.

Et après elle, plus d'une fois, ces mêmes marais et ces mêmes roseaux ont protégé aussi le Pharaon contre les attaques de ses ennemis.

C'est là qu'elle mit au monde son fils, le jeune Horus; c'est là, au milieu des roseaux, qu'elle l'allaita et qu'il grandit; c'est là qu'elle l'éleva en secret, loin des embûches du Malin.

Cependant celui-ci, Seth-Typhon, chassant au clair de lune, aperçut le coffre dans le lieu détourné où Isis l'avait retiré. Il l'ouvrit et reconnut le cadavre d'Osiris. Tout de suite, il déchira les restes de son frère, il découpa le corps en quatorze morceaux qu'il dispersa au hasard de côté et d'autre, afin de supprimer complètement les traces de son crime.

La malheureuse Isis apprit bientôt le forfait et elle reprit son douloureux pèlerinage en quête des lambeaux de la chair d'Osiris. Un à un, elle réussit à les retrouver, à l'exception d'un seul tombé dans le fleuve et que l'oxyrrhynque avait aussitôt dévoré gloutonnement, comme il dévore tout ce qu'il peut attraper des rebuts jetés au Nil.

A mesure que la déesse retrouvait les lambeaux lamentables, elle élevait à chacun d'eux une sépulture, au lieu même où elle l'avait ramassé, et elle laissa croire aux prêtres de quatorze sanctuaires que chacun d'eux possédait le corps entier d'Osiris, et ces sanctuaires sont les étapes du douloureux voyage qu'on appelle « la quête d'Isis ».

Quand elle eut rassemblé tous ces pauvres débris, la déesse Isis appela à son aide Nephthys, sa sœur, et Horus, son fils chéri, et Thot l'ibis et Anubis le chacal. Et ensemble, eux, les héritiers de la science d'Osiris, les confidents de ses pensées, ils trouvèrent dans les enseignements mêmes du dieu le secret de le rappeler à une vie nouvelle. Mieux encore, Isis inventa le « remède qui donne l'immortalité ». Avec Nephthys et Horus et Thot et Anubis, elle disposa les restes d'Osiris et les embauma et les transforma en une momie impérissable, capable de supporter éternellement l'âme de ce dieu, et ce fut la première des momies.

Car Anubis le chacal, avait depuis longtemps déjà la science mystérieuse qui assure la persistance infinie de la chair. Pourtant il ne réussissait à obtenir qu'un corps

desséché, immobile et glacé, que le Double ne pouvait ni soulever ni faire remuer et qui le condamnait à mener une existence ténébreuse. Thot et Isis et Horus voulurent qu'Osiris fût plus favorisé. Ils ajoutèrent cette fois à la préparation de la momie des rites magiques qui devaient procurer à la chair desséchée une nouvelle existence. Et voici comment ils s'y prirent:

Isis avait, au moment de ses trouvailles, revivifié l'un après l'autre chacun des membres du dieu mutilé. Elle enveloppa ces membres dans une figure faite de cire et d'aromates, et de terre mélangée de blé, et d'encens, et de pierres précieuses, de la grandeur d'Osiris et faite à sa ressemblance.

Ensuite, elle fit sur cette figure des opérations magiques. Et Isis et Nephthys lui dirent : « Tu as repris ta tête, tu as resserré tes chairs, on t'a rendu tes veines, tu as rassemblé tes membres.» Et Sibou, le père d'Osiris, présidait la cérémonie, et Râ, du ciel, envoyait les déesses Vautour et Urus, celles qui ceignent comme d'une couronne le front des dieux, mettre en place la tête d'Osiris et consolider sa nuque.

Et la statue fut revêtue d'un linceul de lin bien ajusté. Alors Isis et Nephthys, en robes de deuil, les cheveux dénoués, se meurtrissant la poitrine de coups, se mirent à chanter lamentablement, suppliant Osiris de revenir habiter sa forme reconstituée.

Isis chanta en embrassant les pieds de la momie : « Viens vers ta maison, tes ennemis ne sont pas ici. Viens vers ta maison! Regarde-moi, c'est moi, ta sœur

que tu aimes, ne t'écarte pas de moi. Viens vers ta maison tout de suite! Quand je ne te vois plus, mon cœur se plaint de toi, mes yeux te cherchent, je cours de tous côtés pour te voir. Viens vers celle qui t'aime, Ounnefer, viens vers ta sœur, viens vers ta femme; ô toi dont le cœur ne bat plus, viens vers ta maison, ne t'éloigne pas de moi; les dieux et les hommes te pleurent tous ensemble; et moi, je t'appelle, en pleurant aussi haut que le ciel... Tu n'écoutes pas ma voix? C'est moi que tu aimas sur terre, et tu n'aimes nulle plus que moi. »

Et Nephthys, penchée sur la tête de la momie, dit à son tour : « O beau prince, viens vers ta maison pour réjouir mon cœur. Aucun de tes ennemis n'est ici; ce sont tes deux sœurs qui sont à tes côtés pour garder ton lit funéraire et pour t'appeler en pleurant; retourne-toi sur le lit pour les voir... Tes ennemis sont abattus. Me voici avec toi pour protéger tes membres. Viens vers nous, notre prince, notre seigneur. Ne t'éloigne plus de nous. »

Ils enveloppèrent encore la momie d'un autre linceul de lin fin qu'ils fixèrent avec des bandelettes; puis ils tracèrent sur les bandelettes des figures sacrées et des formules magiques; ils déposèrent sur les membres des amulettes recélant des charmes puissants; ils tracèrent ensuite sur les planches du cercueil et sur les murs de la chambre mortuaire les scènes de l'existence terrestre et de la vie d'outre-tombe en chantant des incantations pour rendre à Osiris l'usage de ses yeux pour voir, de ses oreilles pour entendre, de sa bouche

pour manger et parler, de ses mains pour agir, de ses jambes pour marcher et ces formules sont écrites dans « le Livre de l'ouverture de la bouche ».

Et ils firent encore autre chose. Ils dressèrent à côté du cercueil qui contenait la momie une statue faite à la ressemblance du vivant. Et ils la remirent aux mains des habilleurs qui lui firent subir une toilette minutieuse, ablutions, fumigations, encensements, onctions du fard, puis ils revêtirent la statue de bandelettes vertes, rouges, jaunes et blanches, d'armes et de couronnes. Ensuite, ils firent fabriquer soit en cornaline, soit en pierreries, soit en or, la croix ansée, signe de vie, les liens de cou, de poignets, de chevilles, toutes les amulettes destinées à éloigner Seth l'adversaire et l'ennemi et à le frapper d'impuissance.

Et à la statue aussi ils chantèrent les chants magiques pour ouvrir sa bouche, ses yeux et ses oreilles, pour délier ses bras et ses jambes, pour donner le souffle à son gosier et pour susciter les battements de son cœur.

Et les formules qu'ils prononcèrent étaient si puissantes que le double, cette statue à l'image d'Osiris, vit et entendit, parla et mangea, assis devant une table chargée de toutes les choses bonnes et pures que donne le ciel, que crée la terre, que le Nil amène de sa cachette. Et les pains, les viandes, les fruits, les boissons écartent à jamais de lui toute menace de soif ou de faim.

Et, ressuscité, Osiris aurait pu reprendre sa place parmi les hommes et quelquefois il lui est arrivé de se montrer à ses fidèles serviteurs. Mais il ne voulut pas

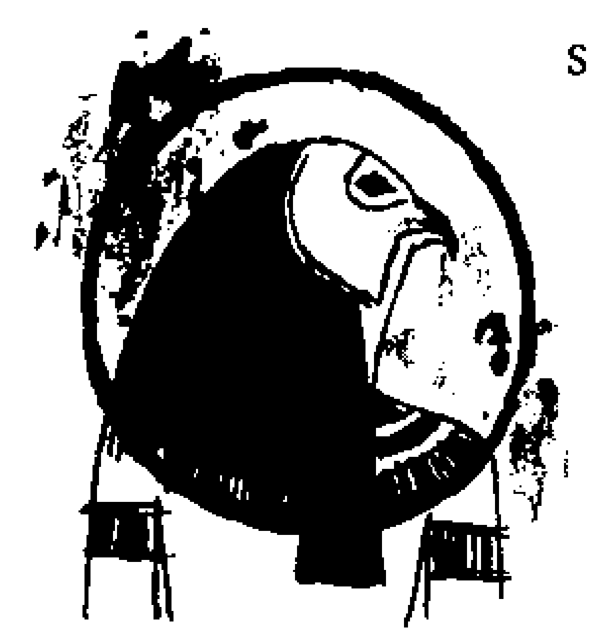
séjourner dans les villes comme l'avaient fait ses ancêtres. Il préféra la Prairie du repos au milieu des marais dans les îlots sablonneux à l'abri des inondations du Nil. Ce fut le premier royaume d'Osiris où il mena une existence toute semblable à sa vie première, mais sans vieillir jamais.

Plus tard, il s'en alla, franchit les mers, s'arrêta peut-être sur la côte phénicienne du côté de Byblos et s'éleva enfin au Ciel dans la Voie lactée entre le nord et l'est, plutôt du côté du nord.

Là est son royaume éternel. Le soleil et la lune l'éclairent en même temps. Quant il fait chaud au milieu du jour, le vent du nord souffle pour rafraîchir l'atmosphère, les moissons y sont abondantes et magnifiques. Des remparts épais protègent ce séjour des entreprises de Seth et des esprits malfaisants. Un palais semblable à celui de Pharaon, mais mille fois plus beau, s'y élève au milieu de jardins délicieux. Osiris entouré des siens y mène une vie tranquille où abondent tous les plaisirs de la vie terrestre sans aucune de ses douleurs.

Cependant Osiris, Ounnefer-le-bon, le type de la bonté parfaite, a voulu ouvrir les portes de son paradis aux âmes de ses anciens sujets fidèles, ceux qui sont les suivants d'Horus, afin que ceux qui ont été bons sur la terre, qui ont compris les enseignements sacrés et qui ont suivi la voie droite, mènent dans l'autre monde une heureuse existence et jouissent du bonheur éternel auprès du dieu qu'ils ont adoré et honoré pendant leur vie humaine.

Horus



SIRIS ne mourut pas tout à fait sur la terre. Comme le grain enseveli en novembre sort du sol au printemps, comme l'arbre qui pousse des branches nouvelles, comme le Nil que la crue annuelle réveille de sa mort apparente, il avait laissé un rejeton. Le fils d'Osiris, comme le blé nouveau, comme le Nil rajeuni, comme le bourgeon qui éclôt, était né après la mort de son père. Isis le mit au monde dans les marais du lac Burlos, non loin de Bouto dans le delta, où elle s'était cachée en un endroit qui s'appelle Chemnis, au milieu des grands roseaux. C'est là qu'elle le garda et l'éleva dans la solitude, sans que nul œil sût où il était, pour le garder des entreprises et des attaques de Seth, le mauvais. Tant qu'il fut en bas âge, il vécut tout nu, car il fait chaud dans les marais du Nil, paré et vêtu seulement de ses colliers et de ses bracelets, choisis pour leurs

vertus magiques qui devaient écarter les ennemis du petit enfant. Sa mère, accroupie sur la terre pour être mieux cachée, le berçait sur ses genoux et le nourrissait de son lait. Et elle lui chantait une chanson qui disait : « Mon fils, Pépi, mon prince, prends mon sein, tette, mon prince, pour que tu vives, mon prince, toi qui es petit, mon prince. » Et parfois, changé en épervier, il tétait sa mère du bout de son bec.

Elle le nourrissait, comme elle se nourrissait elle-même, des graines contenues dans la pomme du papyrus, ces grosses têtes larges et rondes qui se balancent sur des tiges hautes de vingt-cinq pieds, plus grosses que le bras d'un homme.

De temps en temps, elle allait jusqu'à la ville passer toute une journée qu'elle employait à mendier. Elle demandait aux gens charitables quelque nourriture et le soir, à son retour, elle prenait Horus dans ses bras, son enfant si beau, son petit garçon en or.

Et, un soir, le cherchant parmi les papyrus et les roseaux, elle le trouva sans vie, couché à terre. Le sol était trempé des larmes qu'il avait versées et l'écume souillait ses lèvres. Le petit cœur ne battait plus, les membres pendaient sans force et le corps blême semblait un cadavre.

Isis, la déesse, poussa un immense cri de douleur qui perça le silence, puis elle éclata en lamentations à haute voix, déplorant sa nouvelle infortune. Horus mort, qui restait pour la protéger, pour tirer vengeance de Seth, le méchant ? Quand les gens du village le plus

proche entendirent ses cris, ils accoururent et partagèrent son affliction; eux aussi se mirent à pleurer à grands cris, à gémir bien haut. Mais si grandes que fussent leur sympathie et leur pitié, ni leurs larmes, ni leurs cris ne pouvaient rendre la vie au divin Horus!

Ce fut alors qu'une femme se détacha de leur groupe et vint tout près d'Isis, la mère éplorée. Cette femme était bien connue dans le village où elle possédait de grandes propriétés. Elle essaya de consoler Isis, la réconfortant, et lui assurant qu'Horus pouvait être guéri.

« Car, dit-elle, c'est un scorpion qui l'a piqué. Il a été blessé par le reptile Aunab. »

Isis, alors, se pencha sur l'enfant pour vérifier s'il respirait encore; elle vit la piqûre et, regardant de près, elle constata qu'il y avait du poison dans la plaie.

Saisissant l'enfant dans ses bras, elle fit avec lui un bond (comme le poisson qu'on a déposé sur les charbons ardents), poussant des hurlements de douleur qui résonnèrent bien loin, bien loin, à travers l'espace...

Au bruit de cette explosion douloureuse, la déesse Nephthys, la sœur d'Isis et d'Osiris, accourut, et elle aussi se lamenta et pleura amèrement, partageant le chagrin de la mère. Et avec elle arriva aussi la déesse des scorpions : Serquet. Nephthys conseilla à sa sœur d'invoquer Râ, le dieu grand, et d'implorer son secours. Isis obéit. Elle cria, elle appela de toutes ses forces, elle hurla ses supplications désespérées et Râ, le dieu-Soleil, fit arrêter la course de sa barque divine : tout fut suspendu un instant sur la Terre-Entière. Et le dieu

Thot sortit alors de la barque et descendit à terre, Thot qui possède les charmes les plus puissants qui soient dans tout l'univers.

Il s'approcha d'Isis et il la questionna, cherchant ses confidences.

« Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il, ô Isis, ô toi, la déesse des sortilèges, toi dont la bouche sait prononcer les maîtres-mots? Certainement, il n'est pas possible que le mal diabolique ait atteint l'enfant Horus? Car il est le protégé de Râ, le dieu grand. Rassure-toi, j'ai quitté la barque divine pour venir guérir ton fils! »

Ainsi Thot dissipa l'angoisse du cœur maternel, car il apportait les remèdes et la guérison.

Se tournant vers l'enfant inanimé, il commença à réciter ses formules magiques, disant :

« Éveille-toi, Horus! Réjouis le cœur de ta mère Isis, et permets à nos cœurs de partager sa joie! La barque royale de Râ, le dieu grand, s'est arrêtée dans sa course pour le salut d'Horus et de sa mère Isis.

» Poison, descends dans la terre! C'est la volonté des dieux que moi, Thot, je guérisse l'enfant Horus, que je le sauve pour la consolation de sa mère Isis!

» O Horus! ô Horus! réveille-toi! tu dois vivre pour ta mère. » Et le petit enfant Horus revint à la vie pour la plus grande joie de sa mère.

Alors Thot remonta dans la barque des milliers d'années qui reprit aussitôt sa course majestueuse, et, d'un bout du ciel à l'autre, tous les dieux se réjouirent dans leur cœur.

Rendu à la vie, Horus continua de grandir, caché parmi les roseaux et les papyrus géants; il apprit à lire dans les livres et il étudiait sur un rouleau de papyrus étalé sur ses genoux, pour apprendre à déchiffrer les signes sacrés.

Il grandit ainsi et Osiris revint une fois sur la terre pour armer son fils et le préparer aux combats. Il lui demanda : « Qu'est-ce qui doit être estimé la plus belle action dans la vie d'un homme? »

Et Horus répondit sans hésiter : « Venger son père et sa mère de ceux qui leur ont fait souffrir du mal. »

Alors Osiris résolut d'offrir à son fils le secours d'un animal pour l'aider dans les combats, et dit à Horus de choisir son compagnon de bataille entre le lion et le cheval. Et Horus préféra le cheval « parce que, dit-il, le lion est bon contre les lâches, mais le cheval permet à son cavalier de poursuivre l'ennemi ». Alors Osiris, rassuré, retourna vivre paisiblement dans l'autre monde.

Horus se consacra tout entier au rôle de vengeur de son père. Il chaussa des sandales blanches pour traverser le pays. Il réunit autour de lui les Égyptiens restés fidèles à Osiris et rassurés depuis qu'ils avaient pour chef son propre fils; on les nomma tantôt les suivants d'Horus et tantôt les serviteurs d'Horus. Ils comptent parmi eux des guerriers armés de l'arc, des guerriers armés du boomerang conduits par le loup Ouponat, dont l'insigne est traversé d'une massue. Ils ne perdirent pas de temps pour attaquer les conjurés de Seth.

Ceux-ci, surpris par l'attaque, se métarmorphosèrent en gazelles, puis en crocodiles, puis en serpents, tous animaux impurs et dévoués à Seth. Trois jours durant les chefs se battirent sans résultat, hommes d'abord, puis hippopotames — et la bataille continuait, corne à corne.

Isis, impatiente et inquiète, intervint pour aider son fils. Mais Horus, courroucé, se retourna contre elle comme une panthère du midi, et se mit à la poursuivre. Elle se sauva devant lui, il courut après elle, l'atteignit et, dans sa colère, lui arracha son bandeau royal. Mais Thot veillait : il la coiffa d'un casque à tête de vache, de sorte que souvent, on croit qu'Isis et sa compagne Hathor ne sont qu'une même personne.

La guerre ne finit jamais; le combat continuait sans qu'aucun fût vainqueur, si bien que les dieux appelèrent les deux rivaux devant leur tribunal, et tous deux convinrent d'accepter comme arbitre Thot, seigneur d'Hermopolis.

Seth plaida le premier et prétendit qu'Horus ne pouvait pas être considéré comme le fils légitime d'Osiris, puisqu'il était né après la mort de ce dernier.

Mais Horus prouva à son tour que le raisonnement de Seth était mauvais, et Thot condamna Seth à restituer au jeune Horus l'héritage d'Osiris. Les dieux ratifièrent ce jugement. Sibou, aïeul des deux plaideurs, intervint à son tour : il divisa l'Égypte en deux. Seth eut la vallée du Nil entre Memphis et la première cataracte; Horus reçut le delta. Ainsi fut coupé en deux l'héritage de Sibou que ses enfants n'avaient pas su

garder. Plus tard seulement, les Pharaons réunirent à nouveau les deux royaumes et c'est pourquoi ils portent la couronne rouge du nord surmontée du bonnet blanc qui était l'insigne des rois du sud.

D'autres disent qu'Horus reçut l'Égypte entière, tandis que Seth était relégué dans la Nubie, le pays rouge, et le désert de l'ouest. Cela expliquerait pourquoi les habitants de ces contrées ont toujours été les ennemis des Égyptiens.

Car la sentence de Thot, pas plus que l'arrangement de Sibou, ne mit fin à la lutte. Horus et ses Suivants continuèrent de combattre Seth et ses complices, les monstres hideux : hippopotames, crocodiles et porcs sauvages. L'une de ces batailles est racontée tout au long sur les murs du temple d'Edfou.

Vaincues, les hordes de Seth se retirèrent vers le nord. Mais elles revinrent à la charge et l'on vit, dans une terrible mêlée, s'affronter les bœufs d'Horus et les ânes de Seth. Horus, le magicien, était le premier au combat. Un jour, il s'était métamorphosé en épervier pour s'abattre sur l'échine d'un hippopotame qui n'était autre que Seth. Mais celui-ci, forcé dans son gîte, se changea en gazelle et disparut avant qu'Horus, devenu faucon, l'ait pu saisir. Un autre jour il prit, pour effrayer son ennemi, la forme d'un lion à tête humaine, et dont les griffes étaient tranchantes comme des couteaux. Mais Seth échappait toujours.

Ses compagnons, toutefois, se lassèrent. On les vit s'embarquer sur le golfe de Suez pour retourner aux

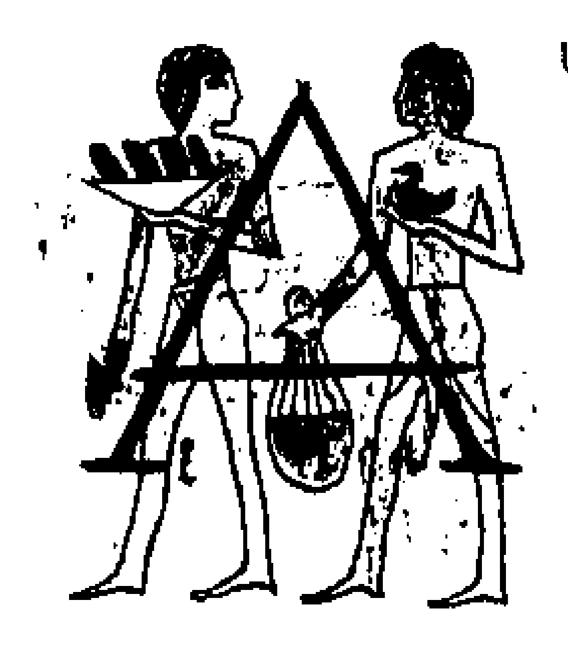
déserts de Nubie. Ils se croyaient en sûreté sur la mer, leur élément. Cependant Horus les poursuivit, les rejoignit dans la mer Rouge et les dispersa. Puis, il rentra à Edfou célébrer sa victoire.

Désormais, Horus fut le maître légitime de la terre d'Égypte. Et après lui, régnèrent ses descendants, Ménès qui fut le premier roi de la première dynastie des hommes, puis la longue suite des Pharaons de toutes les dynasties égyptiennes.

Cependant, Seth n'est pas mort et à chaque heure du jour, le combat reprend entre les Suivants d'Horus, dieu de la lumière et les Serviteurs de Seth, dieu des ténèbres. Et chaque fois que le soleil triomphe des ténèbres et des nuées d'orage, les hommes célèbrent le triomphe du vaillant Horus sur l'odieux Seth, aux ruses inépuisables.



La détresse du Roi Zeser



U temps du roi Zeser, de la troisième dynastie, le vice-roi de Nubie était un homme de noble naissance nommé Meter. Il résidait à Éléphantine et il était chargé d'administrer toutes les propriétés appartenant au dieu Knemou.

Le dieu Knemou était un dieu très puissant et très riche, le maître des sources du Nil, dont les prêtres de Knemou seuls connaissent le lieu. Ils disaient que le Nil sort d'un gouffre, creusé par les eaux tourbillonnantes entre deux immenses rochers pointus : Crophi et Morphi. Il y a là un abîme si profond que la sonde attachée à un câble long de plusieurs milliers de brasses n'en touche pas le fond.

Dans la dix-neuvième année de son règne, le Pharaon Zeser fit tenir au vice-roi Meter une missive qui contenait ceci :

« Cette lettre est destinée à t'informer des calamités qui sont tombées sur moi depuis que je suis assis sur le

trône de la Terre-Entière, et qui pèsent aussi sur tous mes amis et sur tous mes sujets.

« Mon cœur douloureux est grandement affligé, parce que depuis sept saisons les eaux du Nil n'ont pas monté à la hauteur accoutumée; depuis sept ans, nous n'avons vu ni les eaux vertes, ni les eaux rouges. La terre est restée sèche et stérile : une boue noire cuite au soleil, une croûte fendillée d'où ne sort aucune herbe verte; les arbres sont couverts de poudre, leurs feuilles sont enduites d'une épaisse poussière collante. la récolte n'a donné que quelques pauvres grains, les jardins sont desséchés : ni herbes ni légumes. Tout ce qui sert à l'homme pour sa nourriture a disparu de la surface de la terre.

« Le paysan affamé va voler chez son voisin. Tous les pauvres gens voudraient s'en aller ailleurs chercher leur vie, mais, comme ils sont épuisés, ils n'ont même plus la force de marcher. Les petits enfants gémissent et meurent; les jeunes gens trébuchent de faiblesse; le cœur des vieux est brisé de douleur, leurs jambes flageolent, ils gisent à demi évanouis sur le sol, pressant de leurs mains leur estomac vide.

« Les fonctionnaires sont impuissants et ne savent quel conseil donner. Quand on ouvre les greniers publics qui devraient contenir des réserves, on n'y trouve rien que des courants d'air!

« Tout est en ruines sur la Terre-Entière.

« Je me remémore le temps du bonheur, le temps où j'étais bien conseillé. Alors, chaque année, le dieu

envoyait ses eaux fécondantes; je voyais les hommes et les enfants patauger dans la boue liquide, les bœufs s'abreuver, les insectes pulluler, les oiseaux picorer et boire et le poisson Fabreka, qui gît le ventre en l'air, engraisser les ventres affamés. Ah! c'était le temps des dieux, de Thot, le dieu-ibis qui se pose sur les eaux, le temps du grand prêtre Imoithis, le fils de Phtah; alors tout était prospère et mes sujets nageaient dans l'abondance et aussi mes amis, qui vivent auprès de moi dans la Grande Maison.

« Je te prie de m'envoyer des renseignements. Où est la source du Nil? Quel dieu en est le maître? Que sais-tu sur ce dieu? Car c'est de lui que notre vie dépend, c'est lui qui entasse le grain dans les greniers. S'il ne nous bénit plus, nous périrons tous.

« Je désire aller consulter le grand prêtre de Thot à Hermopolis : sa bénédiction fortifie tous les hommes et les soutient dans leur désespoir. Je souhaite de pénétrer dans la bibliothèque du temple de Memphis « la Maison de Vie », je veux saisir de mes mains les rouleaux de papyrus couverts d'écriture afin de les déchiffrer. Je veux lire les livres sacrés, les méditer et découvrir la signification de toutes ces choses mystérieuses. »

Lorsque le vice-roi Meter eut lu attentivement la royale missive, il s'empressa de se mettre en route pour rejoindre le Pharaon. Dès qu'il fut près de lui, il commença d'instruire le Roi. Il répondit dans la mesure où il le pouvait aux questions posées par Sa Majesté, lui donna des informations sur la crue du Nil

et il lui répéta tout ce que les hommes savants ont écrit sur ce sujet. Et il prit les livres, et il lui lut les passages importants, et il l'aida à déchiffrer les passages difficiles, et il lui expliqua les passages obscurs. Car les ancêtres de Pharaon n'avaient consulté ces livres qu'à la hâte et, depuis le temps lointain où Râ avait régné en personne sur l'Égypte, jamais ces choses n'avaient été exposées ni expliquées à aucun des Rois, car jamais encore le Nil n'avait connu la sécheresse.

Le vice-roi Meter dit au Pharaon : « Il est une ville sur le fleuve d'où le Nil semble tirer son existence. C'est une très ancienne ville qui remonte à la naissance du monde : Abou. On l'appelle la cité du commencement, et c'est par là que se trouve, loin, loin, vers le sud, le pays qui est la terre créée avant toute autre. Il y a là une longue suite de marches, un escalier; c'est là que le Seigneur Râ s'est reposé quand il eut fait les premiers hommes. C'est par là que sont les deux cavernes d'où jaillissent les deux rivières qui sont les sources du Nil. De cet endroit provient toute chose bonne pour l'Égypte. La grande inondation qui noie la Terre-Entière vient de là : l'eau monte à une hauteur de vingt-huit coudées, tandis qu'à Hermopolis les eaux dépassent rarement sept coudées.

« Voilà comment cela se passe : le dieu Nil se lève, rajeuni par un long repos dans les cavernes où il a retrouvé ses forces. Il piétine le sol de ses sandales, il tire les verrous, ouvre toutes grandes les deux portes par lesquelles l'eau s'échappe : elle coule, et bientôt la

nappe verte couvre les champs et les jardins de la Terre-Entière et alors les hommes se réjouissent à l'idée des futures récoltes.

« Le dieu Nil vit sous le nom de Shou, il tient le compte de tout ce que produit l'Égypte afin de vérifier si chacun a la part qui lui revient. Il garde la corde pour mesurer les champs et le registre des propriétés. Il habite une maison de bois, tournée vers le sud-est, la porte est faite de roseaux et le toit de branches d'arbres.

« Alentour sont les montagnes de roches et de pierres où les carriers s'en vont avec leurs outils chercher les pierres dont les maçons construisent les temples des dieux, les palais des animaux sacrés, les statues et les pyramides des morts : c'est la pierre d'Abou qui ne se détruit jamais.

« Dans le sanctuaire, les hommes pieux offrent aux dieux des sacrifices de toutes sortes et les dons parfumés qui embaument l'air sont présentés à la face du dieu Knemou, et à Osiris, et à Isis, et à Horus, et à Nephthys. Dans les chambres secrètes et scellées s'entassent les trésors, les pierres précieuses : l'or et l'argent, le cuivre et le fer, le lapis-lazuli, l'émeraude, le cristal, le rubis et l'albâtre, et les graines de plantes qui produisent l'encens, et tout ce que les hommes reconnaissants offrent chaque automne au dieu qui les a comblés. »

Ainsi le vice-roi Meter enseignait à Pharaon les choses essentielles sur la vie de son royaume. Alors Pharaon voulut aller lui-même en pèlerinage au temple de Knemou.

Là, après avoir prié, il s'endormit et crut, dans son rêve, voir le dieu et s'entretenir avec lui.

« J'ai pénétré dans le temple : les gardiens des livres ont dénoué le cordon qui les attache et ils les ont déroulés, et ils me les ont montrés.

« J'ai été purifié par l'aspersion des eaux bénites et je suis entré dans les endroits réservés du temple, là où personne n'est jamais admis.

« Et, en remerciement, j'ai fait offrir de ma part aux dieux et aux déesses de la cité d'Abou des gâteaux, de la bière, des oies et des bœufs.

« Et alors j'ai aperçu le dieu Knemou, debout, en face de moi, et j'ai essayé de l'apitoyer en lui faisant de grands présents : je l'ai prié, et je l'ai supplié.

« Il a daigné entr'ouvrir les paupières et son cœur s'est penché vers moi, et du haut de sa grandeur majestueuse, il a laissé tomber ces paroles : « Je suis Knemou, le dieu créateur. Mes deux mains ont ramassé de la terre, et ont façonné le corps de l'homme tel qu'il est, tel que tu es. Je t'ai fait des membres solides et je t'ai donné ton cœur.

« Mais l'homme est un ingrat. Elles gisent encore dans les carrières, dans les profondeurs de la terre, depuis des éternités, les pierres qui auraient dû être taillées pour me construire un temple. Rien n'a été fait pour réparer les demeures sacrées des dieux. Tu peux les voir : tombées en poussière et en ruines.

« Il faut croire que les hommes et les rois ignorent que moi, le créateur, le tout-puissant, je suis le maître

qui donne la santé. C'est moi le plus grand, le père de tous les dieux, le maître de la Terre-Entière. Les deux moitiés du ciel sont ma demeure; c'est moi qui verse l'eau du Nil pour que le fleuve s'écoule, qu'il inonde les champs cultivés et que cette eau les fertilise, qu'elle donne la vie à tout ce qui respire partout où elle va et jusqu'où elle va.

« Je ferai monter les eaux du Nil pour toi, et il n'y aura pas d'année stérile. Elles s'écouleront et couvriront les champs à la joie générale. Les plantes, les herbes foisonneront, l'épi fléchira sous le poids du grain, les arbres plieront sous la charge des fruits, le figuier, le grenadier, l'abricotier; la pomme du lotus éclatera et on fera avec ses graines, pour toi, Pharaon, le si délectable pain de Lys.

« La déesse des récoltes présidera et partout la récolte sera cent mille fois plus abondante parce que, chaque année, les eaux monteront de plus en plus haut et iront de plus en plus loin.

« Ton peuple sera comblé, chacun recevra bien au-delà de son propre désir. La disette disparaîtra et on ne déplorera plus le vide des greniers. Toute l'Égypte sera en terres cultivées; les cantons seront jaunes à cause des blés mûrs et ces blés seront de bon grain. La fertilité de la Terre-Entière dépassera les souhaits du fellah et sera plus grande qu'on ne l'a jamais vue. »

A la parole prometteuse de récolte abondante, le Roi s'éveilla et dans son cœur le courage et l'espérance remplacèrent le découragement et le désespoir d'auparavant.

Pharaon quitta le sanctuaire du dieu et tout de suite publia une ordonnance : il faisait au temple une donation magnifique, des terres, des champs, des trésors. Il établissait des lois qui obligeaient chaque fellah à servir une redevance aux prêtres. Chaque pêcheur et chaque chasseur devait leur porter du poisson et du gibier. Chaque jour, un veau sur dix devait être apporté au temple pour y être offert en sacrifice. Les autorités devaient laisser passer en franchise les dons destinés à Abou : or, ivoire, ébène, pierres précieuses, épices, bois rares. Et le Roi ordonna que cet édit fût copié avec soin sur une stèle déposée dans le sanctuaire aux pieds d'une image du dieu Knemou.

Et à tout manant qui passait par là, Pharaon ordonna de saluer le dieu, de se prosterner et de s'abstenir de cracher, sous peine d'être bien rossé à coups de corde pour apprendre la politesse et le respect qu'on doit au dieu Knemou, au Nil bienfaisant et nourricier.

Et, depuis cette entente entre le dieu Knemou et le Pharaon, pas une fois, le Nil n'a cessé d'envoyer au printemps le flot des eaux vertes, puis le flot des eaux rouges; trois mois durant, la terre s'imbibe d'humidité féconde, les prés rient, les rives fleurissent, les hommes sont dans la joie, car, en prévision de la bonne récolte, tout ventre se réjouit, toute dent broie sur la terre d'Égypte, don du Nil, que les hommes révèrent et adorent comme le Seigneur des bonnes nourritures.



Elle lui dit : « Ton épaule est bien chargée. Quelle quantité as-tu prise? »

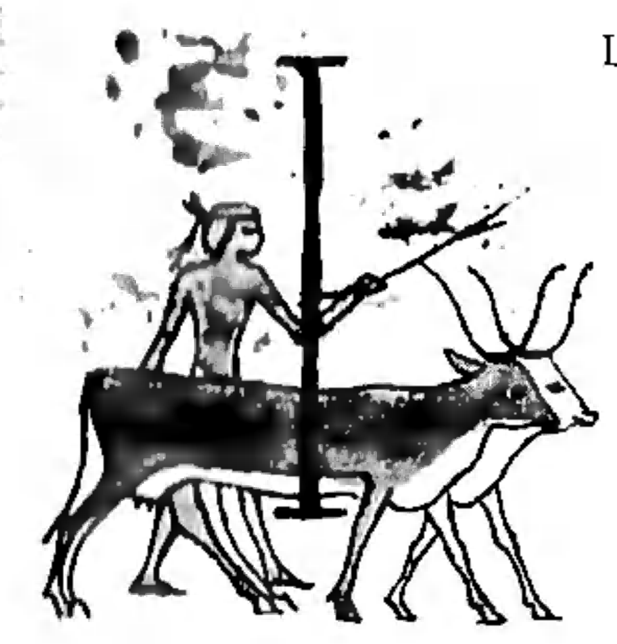
Page 67



Elle lui dit : « Ton épaule est bien chargée. Quelle quantité as-tu prise? »

Page 67

Le conte des deux frères



Il y avait une fois deux frères; ils étaient enfants du même père et de la même mère.

L'aîné s'appelait Anoupou; il avait une femme et il possédait une maison. Quant au frère cadet, c'était lui qui tissait les étoffes; lui qui marchait derrière les bestiaux qu'il menait paître aux champs; il filait sa quenouille; c'était lui qui labourait, qui bêchait, qui sarclait et qui moissonnait, qui battait le grain.

C'était un bon ouvrier qui n'avait pas son pareil sur la terre entière.

Et tous les jours, il revenait des champs, marchant derrière ses vaches, chargé d'un lourd fardeau d'herbe coupée, comme on fait au retour des champs pour la nourriture des bêtes pendant la nuit. Il déposait ce faix devant son frère, qui était assis avec sa femme, puis il allait dans son étable, avec les vaches, boire, manger et dormir. Et quand la terre s'éclairait et qu'un autre

jour était venu, il faisait cuire les pains et les déposait devant son aîné. Et celui-ci lui donnait sa part de pain pour aller aux champs. Il emmenait alors les vaches au pâturage, les poussant devant lui. Et tandis qu'il allait derrière les vaches, elles lui disaient : « Elle est bonne, l'herbe en tel endroit ». Il écoutait ce qu'elles disaient, il les menait au bon herbage qu'elles souhaitaient. Et alors les vaches qui étaient avec lui devenaient belles, et bien grasses, et elles avaient des petits veaux.

Et une fois, à la saison du labourage, son frère aîné lui dit : « Prépare notre attelage pour nous mettre à labourer, car l'inondation s'est retirée, la terre est sortie de l'eau, c'est le moment de labourer. Toi, va-t'en au champ porter les semences et nous nous mettrons à labourer demain matin. »

Ainsi parla-t-il et le cadet fit toutes les choses que son grand frère lui avait recommandées. Lorsque la terre s'éclaira et qu'un autre jour fut, ils allèrent au champ avec leur attelage pour labourer et ils n'abandonnèrent pas leur tâche de toute la journée, et le travail rendit leur cœur joyeux.

Et après bien des jours ainsi employés, ils étaient encore aux champs en train de manier la houe; le grand frère appela son frère cadet en lui disant : « Cours au village et apporte-nous les semences! »

Le cadet retourna à la maison; il y trouva la femme de son frère en train de se coiffer; on refaisait les innombrables petites nattes serrées, qu'il fallait plusieurs heures pour arranger sur sa tête, et qu'elle gardait ensuite pendant longtemps.

Le cadet lui dit : « Debout! Donne-moi les semences, que je les apporte aux champs en courant, car mon frère aîné a dit en m'envoyant : point de paresse! »

Sans se déranger, la femme lui dit : « Va, ouvre la huche de terre battue et emporte ce qu'il te plaira, mais je ne veux pas interrompre ma coiffure pour te servir. »

Le garçon pénétra dans l'étable, choisit une énorme jarre (car son intention était de prendre beaucoup de grain), la remplit de blé et d'orge et sortit, ployant sous le faix.

Elle lui dit : « Ton épaule est bien chargée. Quelle quantité as-tu prise? » Il répondit : « Orge : trois mesures; froment : deux mesures. Total : cinq, voilà ce que supporte mon épaule. » Elle reprit : « Tu as bien du courage, chaque jour, je constate que tu deviens de plus en plus fort. » Elle le regardait en l'admirant. Soudain elle se leva et lui dit : « Tu es plus fort que ton frère aîné. J'aurais dû t'épouser! » Le garçon, enragé comme un guépard du midi parce qu'elle avait l'air de critiquer son mari, se fâcha contre elle, l'accusa de tenir de vilains propos et elle eut peur, et la voilà qui se mit à chercher un moyen de se débarrasser de lui.

Il rechargea son fardeau et s'en alla aux champs. Quand il eut rejoint son grand frère, ils se remirent au travail.

Sur le moment du soir, tandis que l'aîné retournait à la maison, le frère cadet raccompagnait les bestiaux à l'étable et rapportait les outils. Comme la femme avait peur à cause des propos qu'elle avait tenus, elle prit de

la graisse, un chiffon et imita sur sa propre peau les meurtrissures qu'on porte après avoir été roué de coups par un malfaiteur. En arrivant à la maison, selon son habitude de chaque jour, le mari trouva sa femme gisante et dolente; elle ne lui versa point de l'eau sur les mains selon son habitude de chaque jour; elle ne fit pas la lumière devant lui, mais la maison était sombre et elle gisait, toute souillée.

Son mari lui dit : « Qu'est-il donc arrivé? » et voilà qu'elle lui dit : « C'est ton frère cadet. Lorsqu'il est venu prendre les semences pour toi, me trouvant assise toute seule, il s'est mis à dire du mal de toi, et à dire que j'aurais dû l'épouser, lui! et moi je ne l'écoutai point. Je lui dis : « Ton grand frère, n'est-il pas pour toi comme un père? » Il eut peur, il me roua de coups pour que je ne fasse point de rapport. Si tu permets qu'il vive, je me tuerai; car si, en revenant le soir, il apprend que je me suis plainte de ses vilaines paroles, qu'est-ce qu'il fera? »

Le grand frère se monta comme un guépard du midi, il affila son couteau et le prit bien en main. Il se tint derrière la porte de son étable pour tuer son frère cadet, lorsque celui-ci ferait rentrer ses bêtes dans l'étable. Et lorsque, le soleil couché, le frère cadet arriva selon son habitude de chaque jour, son fardeau d'herbes sur le dos, poussant les vaches devant lui, la vache de tête, dès l'entrée, dit à son gardien : « Voici ton grand frère qui te guette, derrière la porte, avec son couteau, pour te tuer. Sauve-toi! » Il entendit ce qu'elle disait et la

seconde, entrant à son tour, répéta la même chose : « Attention! Ton frère est derrière la porte, qui attend pour te tuer avec son couteau! » Il se baissa et regarda par-dessous la porte de l'étable; il aperçut les pieds de son frère aîné qui se tenait derrière, son couteau à la main. Il posa là son fardeau d'herbes et se mit à courir de toutes ses jambes, et son grand frère partit à sa poursuite, le couteau à la main.

Le frère cadet invoqua Râ-Horus, le soleil qui va de l'horizon du matin à l'horizon du soir, disant : « Mon bon maître, c'est toi qui fais la différence entre le juste et l'injuste! » Et Râ entendit sa plainte, et Râ fit paraître une eau immense entre lui et son grand frère, une eau pleine de crocodiles; l'un se trouvait d'un côté, l'autre de l'autre, le grand frère par deux fois lança sa main pour le frapper, mais il ne put l'atteindre. De l'autre rive, le cadet le héla et lui dit : « Reste là jusqu'à ce que la terre s'éclaire. Quand le disque du soleil s'élèvera, je plaiderai avec toi devant lui afin de rétablir la vérité, mais je ne serai plus avec toi jamais, je ne serai plus dans les lieux où tu seras, j'irai au Val de l'Acacia! »

Quand la terre s'éclaira et qu'un second jour fut, Râ-Horus s'étant levé, chacun d'eux aperçut l'autre. Le garçon adressa la parole à son grand frère, lui disant : « Pourquoi viens-tu derrière moi pour me tuer en traître, sans avoir entendu ce que ma bouche avait à dire? Je suis ton frère et tu es comme mon père, n'est-il pas vrai? Or, quand tu m'as envoyé chercher les

semences, ta femme m'a dit : « Tu es plus fort que ton frère aîné. » Je n'ai pas répondu et cela a été perverti pour toi en autre chose. Et il jura par Râ-Horus, disant : « Dire que tu es capable de te cacher, ton poignard à la main, pour me tuer en traître, quelle trahison, quelle infamie ! » Il prit une serpe à couper les roseaux, s'en donna un grand coup qui le blessa, puis s'affaissa et s'évanouit. Le grand frère maudit son propre cœur, et il resta là à pleurer; il s'élança, mais il ne put passer sur la rive où était son frère cadet, à cause des crocodiles.

Alors le frère cadet le héla et lui dit : « Ainsi, tandis qu'on m'accusait d'avoir dit une mauvaise parole, tu n'as pensé à aucune des choses que j'ai faites pour toi ! Ah ! va-t'en à ta maison, soigne toi-même tes bêtes, car je ne demeurerai plus à l'endroit où tu es, j'irai au Val de l'Acacia. Et voici ce qui arrivera. J'arracherai mon cœur par magie et je le placerai sur le sommet de la fleur de l'acacia. Et, lorsqu'on coupera l'acacia et que mon cœur sera tombé à terre, tu viendras le chercher. Quand il te faudrait passer sept années à le chercher, ne te rebute pas; mais une fois que tu l'auras trouvé, mets-le dans un vase d'eau fraîche et je vivrai de nouveau pour rendre le mal qu'on m'aura fait. Or, si la bière contenue dans la cruche qu'on met dans ta main jette de l'écume, ou si le vin se trouble lorsqu'on te donnera une cruche de vin, tu sauras qu'il m'arrive quelque chose. Ne tarde pas à te mettre en route tout de suite après, parce que j'aurai besoin de toi. »

Et il s'en alla au Val de l'Acacia.

Et son grand frère s'en retourna à sa maison, la main sur sa tête, le front souillé de poussière en signe de deuil. Arrivé dans sa maison, il tua sa femme, la jeta aux chiens et demeura en deuil de son frère cadet.

Longtemps, beaucoup de jours après, le frère cadet vécut au Val de l'Acacia. Il passait la journée à chasser les bêtes du désert et la nuit il dormait sous l'Acacia au sommet de la fleur duquel était placé son cœur. Et il construisit de sa main, dans le Val de l'Acacia, une ferme bien aménagée pour avoir un toit sur sa tête et une maison où habiter.

Un jour, comme il sortait de sa maison, il rencontra l'Ennéade, les neuf Dieux qui s'en allaient régler les affaires sur leur Terre-Entière, qui est l'Égypte. Les neuf Dieux parlèrent tous ensemble pour dire : « Oh! Baïti, n'es-tu pas seul ici pour avoir quitté ton pays à cause de la femme d'Anoupou, ton grand frère? Voici : il a tué sa femme et tu es vengé. » Leur cœur souffrit pour lui en le voyant vivre solitaire, et Râ-Horus dit à Khnoumou, le modeleur des corps d'enfants : « Oh! fabrique une femme à Baïti afin qu'il ne reste pas seul. »

Khnoumou lui modela, pour demeurer avec lui, une compagne, la plus belle de toutes les femmes sur la Terre-Entière qui est l'Égypte. Les sept Hâthors vinrent la voir et prédirent d'une seule bouche : « Elle mourra par le glaive. »

Baïti l'aimait beaucoup, beaucoup. Elle restait dans sa maison, tandis que, tout le jour, il chassait les bêtes

du désert pour les déposer à ses pieds. Il lui dit : « Ne va pas dehors, de peur que le fleuve Nil ne te saisisse, tu n'échapperais pas, car tu n'es qu'une femme. Quant à moi, mon cœur est posé au sommet de la fleur de l'Acacia et si un autre le trouve, il me faudra me battre avec lui. » Et il lui confia donc tout ce qui concernait son cœur.

Et après beaucoup de jours encore, Baîti étant allé à la chasse selon son habitude de chaque jour, comme la femme était sortie pour se promener sous l'acacia qui ombrageait sa maison, voici : elle aperçut le fleuve Nil qui envoyait ses vagues vers elle, elle se mit à courir et se réfugia dans sa maison. Le fleuve Nil cria vers l'acacia : « Que je m'empare d'elle ! » et l'acacia livra une tresse de ses cheveux.

Cette tresse, le fleuve Nil l'emporta jusqu'en Égypte; il la déposa au lavoir des blanchisseurs de Pharaon. L'odeur de la boucle de cheveux s'imprégna dans le linge de Pharaon et l'on gronda les blanchisseurs, disant : « Il y a une odeur de pommade dans le linge de Pharaon. » Et de jour en jour on les réprimanda de plus belle, et ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient, jusqu'à ce qu'enfin le chef des blanchisseurs de Pharaon vînt au lavoir, car son cœur était dégoûté des reproches qu'on lui faisait chaque jour. Il s'arrêta, il se tint devant le lavoir juste en face de la boucle de cheveux qui flottait dans l'eau. Il fit descendre quelqu'un et on la lui apporta. Trouvant qu'elle sentait bon, il la porta au Pharaon. On alla chercher les scribes sorciers du

Pharaon, et ils dirent au maître : « Cette boucle de cheveux appartient à une fille de Râ-Horus qui est d'essence divine. Puisque c'est un hommage qui te vient d'une terre étrangère, envoie des messagers vers toutes les terres étrangères pour chercher cette créature, et envoie beaucoup d'hommes avec le messager qui ira au Val de l'Acacia pour la ramener. » Et Sa Majesté déclara : « C'est parfait, parfait », et on fit partir les messagers.

Et après beaucoup de jours encore, les hommes qui étaient allés vers la Terre-Étrangère vinrent faire leur rapport à Sa Majesté; seuls ne revinrent pas ceux qui étaient allés au Val de l'Acacia : Baîti les avait tués; il n'en avait épargné qu'un pour venir faire son rapport à Sa Majesté. Sa Majesté fit alors partir beaucoup d'hommes et d'archers, et même des gens avec des chars de guerre pour ramener la créature, et il y avait même une femme pour lui tenir compagnie et l'aider à se parer. Ils la ramenèrent en Égypte et on se réjouit de la voir dans la Terre-Entière. Sa Majesté l'aima beaucoup, beaucoup, et elle devint sa grande Favorite. On la fit parler sur son mari et elle dit à Sa Majesté : « Qu'on coupe l'acacia et mon mari sera détruit! » On envoya des hommes et des archers avec leurs outils pour abattre l'acacia; ils coupèrent la fleur sur laquelle était le cœur de Baîti, et il tomba mort en cette heure malencontreuse.

Quand le second jour éclaira la terre après que l'acacia eut été coupé, Anoupou, le grand frère de Baîti, entra

dans sa maison et s'assit après avoir lavé ses mains; on lui servit une cruche de bière et voilà que la bière jeta de l'écume; on lui en donna une autre de vin et voilà que le vin se troubla et devint lie. Il saisit ses sandales, son bâton, ses vêtements et ses armes et se mit en marche vers le Val de l'Acacia. Il entra dans la maison de son frère cadet et il trouva son frère étendu mort sur le cadre de son lit. Il s'en alla tout aussitôt pour chercher le cœur de son frère sous l'acacia à l'abri duquel le frère couchait le soir; il chercha, il chercha trois années, se consumant à chercher sans rien trouver. Il entamait la quatrième année lorsque, obéissant au désir de son cœur de retourner en Égypte, il se dit : « Je partirai demain. » Et quand un nouveau jour éclaira la terre, il alla sous l'acacia et passa la journée à chercher encore. Au soir, au moment de rentrer, comme il cherchait encore du regard autour de lui, il trouva une graine qu'il emporta. Et voici, c'était le cœur de son frère cadet. Il apporta une tasse d'eau fraîche, y jeta la graine et s'assit selon son habitude de chaque jour. Et lorsque la nuit vint, le cœur ayant absorbé l'eau, Baïti tressaillit de tous ses membres et se mit à regarder fixement son grand frère. Anoupou saisit la tasse d'eau fraîche où était le cœur de son frère cadet; celui-ci but, et son cœur fut remis en place et Baïti redevint comme il était autrefois.

Chacun d'eux embrassa l'autre et ils parlèrent ensemble comme deux compagnons, puis Baïti dit à son frère aîné : « Voici, je vais devenir un grand taureau qui

aura tous les bons signes, les signes sacrés : poil noir, tache blanche en triangle sur le front, un vautour aux ailes déployées sur le dos, l'image d'un scarabée sur la langue et tous les poils de la queue, doubles. Toi, tu t'assiéras sur mon dos, quand le soleil se lèvera, et lorsque nous serons au lieu où est ma femme, je prendrai ma revanche. Toi, conduis-moi à l'endroit sacré et on te fera bonne chère, on te chargera d'argent et d'or pour m'avoir amené au Pharaon, car je serai un grand miracle et on se réjouira dans la Terre-Entière, et puis tu t'en iras chez toi.»

Et quand le jour suivant éclaira la terre, Baïti se changea en la forme d'un taureau, comme il avait dit. A l'aube, Anoupou, son grand frère, s'assit sur son dos, et il arriva à l'endroit désigné. On fit connaître le taureau à Sa Majesté, elle l'examina, elle reconnut tous les signes; elle eut de la joie, beaucoup, beaucoup, elle lui fit grande fête, disant : «C'est un miracle qui se produit!» et on se réjouit à cause de lui dans la Terre-Entière. Le grand frère fut chargé d'argent et d'or et alla s'établir dans son village. Quant au taureau, il fut installé avec beaucoup de serviteurs et de biens, car le Pharaon l'aimait beaucoup.

Et bien des jours après cela, le taureau en se promenant (car les animaux sacrés sont libres) entra au harem et s'arrêta devant la favorite, et se mit à lui parler, disant : «Vois, moi, je vis tout de même.» Elle dit : «Toi, qui es-tu donc?» «Moi, dit-il, je suis Baïti. Tu savais bien, quand tu as dit à Pharaon de faire

abattre l'acacia que c'était me mettre à mal et m'empêcher de vivre, mais vois, je vis tout de même, je suis taureau. » Il sortit du harem et la favorite du Pharaon eut peur de ce que lui avait dit son mari.

Sa Majesté, étant venue passer un jour heureux avec elle, l'admit à sa table et fut bon pour elle, et plein d'attentions polies. Elle dit à Sa Majesté : « Jure-moi par Amon-Râ, et dis : Ce que tu demanderas, je te l'accorderai. » Il consentit et elle parla ainsi : « Qu'il me soit donné de manger le foie de ce taureau. » On s'affligea beaucoup de ce qu'elle disait, et la cour de Pharaon en fut malade, parce que le taureau était sacré. Mais quand le jour suivant éclaira la terre, on proclama une grande fête d'offrandes et de sacrifices en l'honneur du taureau et l'on envoya un des bouchers en chef de Sa Majesté pour égorger le taureau.

Or, après que le boucher l'eut égorgé, tandis qu'il pesait sur les épaules des gens qui l'emportaient, il laissa tomber deux gouttes de sang près du double perron de Sa Majesté. L'une tomba d'un côté de la grande porte de Pharaon, l'autre, en face, et il en sortit deux grands perséas, chacun de toute beauté, ces beaux arbres à fruits merveilleux, dont le proverbe dit : « Une bouchée de perséa réconforte le cœur. »

Vite, on alla dire à Sa Majesté : « Il y a un grand prodige pour Sa Majesté, deux grands perséas ont poussé auprès de la grande porte du palais royal. » Et on se réjouit à cause d'eux dans la Terre-Entière et on leur fit des offrandes comme à des arbres sacrés.

Et beaucoup de jours après, Sa Majesté se para du diadème de lapis-lazuli, suspendit à son cou des guirlandes de toutes sortes de fleurs et monta sur son char de vermeil pour sortir du palais et voir les perséas merveilleux.

La favorite sortit sur un char à deux chevaux, à la suite de Pharaon. Sa Majesté s'assit sous un des perséas et la favorite sous l'autre, en face. Quand elle fut assise, le perséa parla à sa femme : « Ah, perfide! Je suis Baïti et je vis, maltraité par toi. Tu savais bien que faire couper l'acacia par Pharaon, c'était me mettre à mal; tu savais bien que faire égorger le taureau, c'était me tuer. »

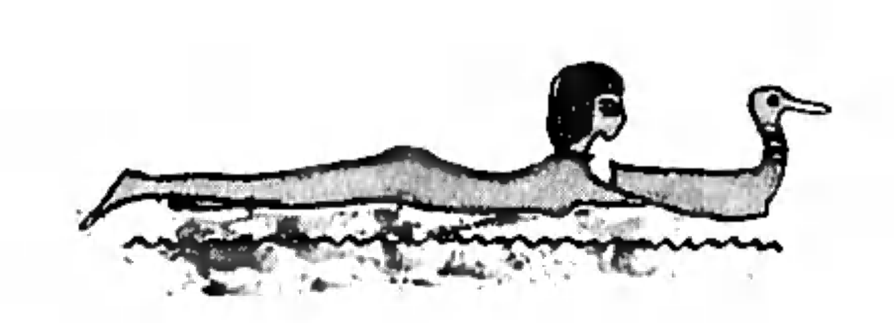
Et après beaucoup de jours encore, comme la favorite était assise à la table de Sa Majesté, et que Sa Majesté était bien disposée envers elle, elle dit à Sa Majesté : « Prête-moi serment par Amon-Râ, disant : Ce que tu demanderas, je te le donnerai. Parle! » Il accorda ce qu'elle voulait. Elle dit : « Fais abattre ces deux perséas et qu'on m'en fabrique de beaux coffres! » Ce fut entendu et Sa Majesté envoya des charpentiers habiles qui coupèrent les perséas de Pharaon tandis que la royale épouse, la favorite, se tenait là, à regarder faire. Et voilà, tout à coup un copeau s'envola et entra dans la bouche de la favorite. Les charpentiers fabriquèrent les coffres et on en fit tout ce qu'elle voulut.

Et beaucoup de jours après, elle mit au monde un enfant mâle et on alla dire à Sa Majesté : « Il t'est né un fils! » On l'apporta, on lui donna des nourrices

et des remueuses, et des berceuses, on se réjouit dans la Terre-Entière. Vous devinez que ce fils n'était autre que Baïti.

On fit un jour de fête en son honneur. Sa Majesté l'aima beaucoup, beaucoup, sur l'heure, et on le salua fils royal, prince de Kaoushou, et plus tard, Sa Majesté le fit prince héritier de la Terre-Entière.

Et après beaucoup d'années, Sa Majesté s'envola vers le ciel. Le nouveau Pharaon dit : « Qu'on m'amène les grands officiers de Sa Majesté, que je leur fasse connaître mon histoire. » On lui amena son ancienne femme, il la jugea devant eux et les conseillers de la cour approuvèrent son jugement; on lui amena son grand frère et il le fit prince héritier de la Terre-Entière. Baïti fut vingt ans roi d'Égypte, puis il quitta la vie et son grand frère occupa sa place le jour de ses funérailles.



Le roi Khoufouî et les magiciens



Il arriva, au temps où le roi Khoufouî était le souverain bienfaisant de cette Terre-Entière, un jour que les conseillers intimes du Palais, ceux qu'on appelle les Amis du Roi étaient entrés chez Pharaon pour délibérer avec lui et qu'ils s'étaient déjà retirés selon leur coutume de chaque jour, car ni le Pharaon ni aucun d'eux n'avait trouvé grand'chose à dire, que Sa Majesté dit au Chancelier qui se trouvait près d'elle : « Cours et ramène ici les Amis intimes du Palais qui viennent tout juste de sortir pour retourner chez eux. Fais-les revenir pour que nous délibérions de nouveau, sur l'heure! »

Le Chancelier se précipita, vite, vite et un à un les Amis du Roi revinrent auprès de lui pour délibérer. Quand ils furent tous revenus, prêts à l'écouter, Sa Majesté prit la parole et dit :

« Je vous ai fait revenir parce que je veux vous demander un conseil. Je voudrais savoir si quelqu'un

d'entre vous ne pourrait pas m'indiquer un homme capable de m'amuser en me racontant des histoires.»

Les Amis du Roi commencèrent les uns à réfléchir et les autres à parler tous en même temps; l'un recommandait ce conteur-ci et un autre ce conteur-là; ils finirent par se mettre d'accord pour conseiller à Pharaon de faire venir un prêtre du nom de Neferhî et qui habitait Bastîl.

«Mais, dit Sa Majesté, je veux qu'on me raconte des prodiges accomplis par des magiciens.»

Les Amis du Roi lui promirent que le prêtre de Bastîl savait beaucoup d'histoires de prodiges accomplis par des magiciens, parce que lui-même était un magicien de très grande science.

A ce moment, un des fils de Pharaon se leva et dit :

«Il est tout à fait inutile de faire venir de Bastîl ce prêtre dont vous parlez. Si Pharaon s'ennuie et s'il veut, pour se distraire, entendre des histoires de prodiges accomplis par les magiciens, il peut ordonner à moi et à mes frères de lui raconter chacun une histoire de prodiges et nous ne lui demanderons aucune récompense, parce que tous les prodiges que nous connaissons ont été accomplis par les magiciens les plus puissants qu'il y ait sur la Terre-Entière, c'est-à-dire par nos ancêtres, les Pharaons du temps passé. Et si Sa Majesté est satisfaite, elle ordonnera qu'on offre à nos pères une riche offrande.»

Le roi Khoufouî et ses Amis acceptèrent la proposition et tout de suite un des fils du Pharaon raconta une histoire de prodige accompli par le roi Zasiri, un

des prédécesseurs de Sa Majesté. Aucun papyrus n'a conservé ce récit, de sorte que nous ignorons le prodige du roi Zasiri, mais quand son fils se tut, le roi des Deux-Égyptes, Khoufouï, déclara :

« Qu'on présente à la Majesté du roi Zasiri une offrande de mille pains, cent cruches de bière, un bœuf, deux coupes pleines d'encens, car j'ai vu la preuve de sa science; et quant à mon fils, qui a si bien raconté l'histoire, qu'on lui donne une galette, une pinte de bière, une ration de viande et une coupe pleine d'encens! » Et l'on fit ce que Sa Majesté avait ordonné.

Alors un autre fils du Roi, Khâfrîya, se leva à son tour pour parler et il dit :

« Je vais faire connaître à ta Majesté un prodige qui arriva du temps d'un de tes ancêtres, le roi Nabka, à Memphis:

Un jour que Sa Majesté était allée au Temple de Phtah et que Sa Majesté rendait visite à la maison du scribe (celui qui préside, un rouleau à la main, toutes les cérémonies religieuses qui se déroulent dans le temple) et que toute la suite du Pharaon l'avait accompagné, voilà que la femme du scribe remarqua parmi ceux qui étaient derrière le roi un homme de bonne mine et de basse condition, un inférieur, un manant. Il lui plut au point qu'elle en oublia qui elle était et où elle était. Elle envoya sa servante qui la suivait pour lui dire : « Viens, une heure durant, me faire une visite. Mets tes vêtements de fête. » Et de peur qu'il ne fût pas assez bien vêtu pour être reçu chez elle, elle lui fit envoyer une caisse pleine de beaux habits, et il se

laissa conduire par la servante à l'endroit où était la femme du scribe Oubaou et ils firent la conversation.

Or, quand des jours eurent passé, le manant dit à la femme du scribe Oubaou : « Ton mari possède un kiosque sur le lac de sa propriété : s'il te plaît, nous irons y passer une soirée agréable. »

Alors la femme d'Oubaou envoya dire au gardien de la propriété : « Fais préparer le kiosque du Lac pour moi et mes amis. »

Le gardien fit comme elle avait ordonné et elle alla dans le kiosque, et y resta, buvant en compagnie du vassal, jusqu'au coucher du soleil. Et quand le soir fut venu, le manant descendit dans le lac pour s'y baigner, suivi de la servante pour le servir et le gardien ne fut pas content de le voir agir en propriétaire. Aussi quand la terre fut éclairée et qu'un second jour vint, le gardien s'en alla trouver le scribe Oubaou et lui conta comment le rustre se permettait d'agir chez lui comme s'il était le maître.

Quand le scribe Oubaou connut la conduite du manant, qui usait de son kiosque comme du sien, il dit au gardien : « Apporte-moi la cassette en bois d'ébène incrusté de vermeil, qui contient mon grimoire, le livre sur lequel sont copiées, soigneusement et exactement, les formules magiques. » Quand le gardien eut apporté la cassette précieuse, Oubaou y prit de la cire et il en modela un crocodile, long à peu près de sept pouces. Il récita sur ce crocodile une formule qu'il tira de son grimoire, puis il dit :

« Si cet inférieur, ce rustre, revient pour se baigner dans mon Lac, alors entraine-le au fond de l'eau. »

Il donna le crocodile au gardien de la propriété et il lui dit : « Dès que cet individu sera descendu dans le Lac, jette le crocodile de cire dans le Lac, juste derrière lui. » Et le gardien s'en alla, emportant avec lui le crocodile de cire.

La femme d'Oubaou ne tarda pas à faire dire de nouveau au gardien de la propriété du Lac : « Fais préparer le kiosque qui est au bord du Lac, car je vais y aller. »

Le kiosque fut préparé et muni de toutes sortes de bonnes choses. On vint et on se divertit. Quand ce fut le soir, le manant alla encore se baigner dans le Lac et le gardien ne manqua pas de jeter le crocodile de cire dans l'eau, derrière lui.

Le crocodile de sept pouces se changea en un crocodile de sept coudées, il saisit l'individu et l'entraîna au fond du lac.

Or le scribe Oubaou était justement de service auprès de Sa Majesté Nabka et il y resta sept jours, tandis que l'individu était au fond du lac,sans respirer dans l'eau.

Après que les sept jours furent passés, le roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Nabka, se rendit au temple et alors le scribe Oubaou se présenta devant lui et lui dit : « Qu'il plaise à Sa Majesté de venir et de voir le prodige qui s'est accompli à propos d'un individu de basse condition. »

Sa Majesté accepta de voir un prodige et elle alla

donc avec le scribe jusqu'au bord du lac, Oubaou dit au crocodile : « Apporte cet individu hors de l'eau ! »

Le crocodile se montra et apporta le rustre inanimé hors de l'eau et Oubaou ordonna au crocodile de s'arrêter devant le roi.

Sa Majesté le roi Nabka dit : « De grâce, ce crocodile est effrayant ! » Oubaou se baissa : il prit le crocodile dans ses mains : ce ne fut plus qu'un crocodile de sept pouces de long. Alors il raconta au Pharaon ce qui était arrivé et comment l'individu de basse condition avait pris des libertés dans sa propriété.

Et Sa Majesté dit au crocodile : « Toi, prends ce qui est à toi. » Le crocodile plongea au fond du lac et l'on n'a jamais su ce qu'il advint, ni de lui, ni de l'individu de basse condition.

Voici, c'est là le prodige qui arriva au temps de ton ancêtre, le roi Nabka et qui fut fait par le scribe Oubaou. »

Sa Majesté le roi Khoufouî déclara :

« Qu'on présente à la Majesté du roi Nabka une offrande de mille pains, de cent cruches de bière, d'un bœuf, de deux coupes pleines d'encens. Quant au scribe Oubaou, qu'on lui fasse offrir une galette, une pinte de bière, une coupe d'encens, car j'ai eu la preuve de sa science. »

Et l'on fit ce que Sa Majesté avait ordonné.

Alors un autre fils de Sa Majesté, Baïoufrîya, se leva pour parler, et il dit : « Je vais faire connaître à ta Majesté un prodige qui s'est accompli au temps de ton

ancêtre Sanafronî et qui a été fait par le scribe Zazaman:

Un jour que le roi Sanafronî s'ennuyait, Sa Majesté fit assembler les gens de sa suite et de sa maison, afin qu'on cherchât quelque chose pour le distraire et lui rafraîchir le cœur.

Comme personne ne trouvait rien, il dit : « Courez et ramenez-moi le scribe Zazaman. » Et on le lui amena sur l'heure. Sa Majesté lui dit : « Zazaman, mon frère, j'ai assemblé mes amis pour qu'on me trouvât une distraction, quelque chose qui me rafraîchisse le cœur, mais ils n'ont rien trouvé. »

Zazaman lui répondit : « Que ta Majesté daigne se rendre au Lac de Pharaon et qu'elle fasse monter sur une barque toutes les belles dames du harem royal. Le cœur de ta Majesté s'allégera à les regarder ramer, à voir aller et venir la barque, à contempler les belles verdures qui encadrent ton Lac, les belles campagnes qui le bordent et ses belles rives. Sûrement à cette vue le cœur de Sa Majesté se rafraîchira. Quant à moi, voici comment je réglerai cette fête :

« Fais-moi apporter vingt rames en bois d'ébène garnies d'or, dont les poignées seront de bois d'érable garni de vermeil; qu'on choisisse vingt princesses du harem royal,parmi celles qui sont bien faites et qui ont de beaux cheveux et qu'on leur donne pour s'habiller vingt tuniques en réseau de perles. »

On fit ce que Sa Majesté avait ordonné.

Les princesses allaient et venaient, le cœur de Sa Majesté se réjouissait de les voir voguer sur le lac en

chantant pour rythmer le mouvement des rames, lorsque l'une d'elles heurta sa coiffure avec le bout de sa rame. Un talisman qui était dans ses cheveux tomba à l'eau. C'était un talisman en forme de poisson, un beau bijou en malachite, tout neuf. Elle cessa de chanter, elle cessa de ramer et ses compagnes s'arrêtèrent aussi de chanter et de ramer.

Sa Majesté cria : « Vous ne ramez plus? »

Elles dirent : « Notre compagne s'est tue et elle ne rame plus. »

Sa Majesté interpella la silencieuse :

« Pourquoi ne rames-tu plus? »

Elle répondit : « Mon poisson de malachite tout neuf est tombé à l'eau. »

Sa Majesté dit : « Rame tout de même, je te le remplacerai. »

Elle dit : « Mais c'est mon bijou à moi que je veux et non un autre, même le pareil ne le remplacera pas. »

Alors Sa Majesté dit : « Allons, qu'on amène le scribe Zazaman! » Il fut amené sur l'heure, et Sa Majesté lui dit :

« Zazaman, mon frère, j'ai fait ce que tu avais conseillé. Et le cœur du Pharaon s'allégeait à voir ramer les princesses quand, voici, le poisson de malachite neuf de l'une des petites est tombé à l'eau. Alors elle a cessé de chanter, elle a cessé de ramer et cela a arrêté toutes ses camarades.

« Je lui ai dit : Pourquoi ne rames-tu plus?

« Elle m'a répondu : Mon poisson de malachite neuf est tombé à l'eau.

« Je lui ai dit : Rame tout de même et je te le remplacerai.

« Mais elle a dit : Je veux mon bijou à moi et non un autre pareil. »

Alors le scribe Zazaman récita ce qu'il savait de son grimoire. Il enleva tout un pan d'eau et il le replia sur le lac, comme une étoffe qu'on rabat; il trouva le poisson posé sur une motte de terre du fond du lac, il le prit, il le donna à la princesse.

Or, l'eau était profonde au moins de douze coudées, et là où elle avait été repliée et empilée elle atteignait vingt-quatre coudées. Puis il récita son grimoire et remit l'eau du lac à sa place dans son état ordinaire.

Sa Majesté passa une heureuse journée sur le lac avec toute sa maison, et il récompensa le scribe Zazaman en lui donnant toutes sortes de bonnes choses.

Voilà, c'est là le prodige qui arriva au temps de ton ancêtre, le roi Sanafronî et il a été fait par le scribe Zazaman, le magicien. »

Sa Majesté le roi dit alors :

« Qu'on présente à la Majesté du roi Sanafronî une offrande de mille pains, de cent cruches de bière, d'un bœuf, de deux coupes pleines d'encens, et qu'on donne une galette, une pinte de bière, une coupe d'encens pour le scribe Zazaman, car j'ai eu la preuve de sa science. »

Et l'on fit ce que Sa Majesté avait ordonné.

Alors un autre fils du roi, Dadouforou, se leva pour parler à son tour, et il dit : « Jusqu'à présent ta Majesté a écouté le récit de prodiges que les gens d'autrefois seuls ont connus, mais tout cela s'est passé il y a si

longtemps que personne n'en garantit la vérité. Tandis que je peux faire venir devant ta Majesté un sorcier qui est de ton temps à toi et que certainement ta Majesté ne connaît pas, et celui-là, ta Majesté le verra de ses propres yeux et vérifiera elle-même ses prodiges. »

Le Pharaon, tout de suite intéressé, dit :

« Qu'est-ce-là, Dadouforou? »

Le fils du roi, Dadouforou, répondit : « Il y a un homme de basse condition, un manant, qui s'appelle Didi et qui demeure à Didou-Safrouanî, au sud de Memphis. C'est un pauvre homme qui a près de cent dix ans. Il est aussi vieux qu'un homme peut l'être, et il mange encore chaque jour ses cinq cents petits pains avec une cuisse de bœuf tout entière, et il boit tous les jours ses cent cruches de bière. Il est très savant : il sait remettre en place une tête coupée; il sait se faire suivre par un lion sans même le tenir en laisse, la laisse jetée à terre. Il connaît exactement le nombre des livres que possède Thot dans la crypte du temple de Thot, car il sait combien cette crypte contient de boîtes pour ranger les livres et combien chaque boîte en bois ou en pierre peut contenir de livres. »

Or, justement, le roi Khoufouî avait employé beaucoup de temps dans sa vie à faire chercher ces boîtes à livres de la crypte du temple de Thot, parce qu'il voulait les faire copier pour en mettre de semblables dans sa propre pyramide. Sa Majesté répliqua donc : « Dadouforou, mon fils, vas-y toi-même et ramène-moi cet homme qui est si vieux et si savant. »

Tout de suite on arma des barques pour Dadouforou, le fils du roi; il s'embarqua et fit voile pour Didou-Safrouanî. Quand la barque royale eut accosté sur la berge, il débarqua et il se plaça dans une chaise à porteurs en bois d'ébène, dont les brancards étaient en bois de jujubier, très dur et très solide, avec des ornements en or.

Quand Dadouforou eut été porté jusqu'à Didou-Safrouanî, la chaise fut posée à terre et il se leva pour aller jusqu'au magicien. Il le trouva étendu sur un lit bas, une sorte de divan, au seuil de sa maison. Un esclave placé à la tête du lit était chargé de le gratter et un autre, de l'autre côté, lui chatouillait les pieds.

Dadouforou, le prince royal, salua le magicien et lui dit : « Tu as l'air heureux d'un vieillard que son âge met à l'abri des soucis de la vie. La vieillesse c'est, pour bien des hommes, la fin du voyage, c'est-à-dire l'arrivée au port, la mise dans les bandelettes de momie et le retour à la terre. Mais être comme tu es là, couché au milieu de la journée, avec un corps sans infirmités, avec un esprit qui a conservé la sagesse, le bon sens et la capacité de donner de bons conseils, sans décrépitude, c'est véritablement là le sort d'un bienheureux.

» Je suis accouru en hâte, sur l'ordre de mon père, le roi Khoufouî, pour t'inviter de sa part à venir chez lui. Tu mangeras ce qu'il y a de meilleur parmi les provisions que donne le Roi à ceux de sa maison, et tu jouiras d'une bonne vie jusqu'à ce que tu rejoignes tes ancêtres qui sont dans la tombe. »

Ce Didi lui dit : « Sois en paix! en paix, Dadouforou, fils royal chéri de ton père! Que ton père Khoufouî te loue et qu'il te donne une place au-devant des vieillards! Puisse, plus tard, ton double triompher des forces mauvaises et ton âme connaître les chemins difficiles qui mènent à la porte de l'autre monde! Je sais que tu es un savant qui connais les choses cachées. Certes, tu es de bon conseil, ô fils du Roi! »

Le fils du roi, Dadouforou, lui tendit les deux mains pour le faire lever, et le soutenant par le bras, il se rendit avec lui au port.

Didi lui dit : « Qu'on me donne un bateau pour emporter mes enfants et mes livres. »

On mit à sa disposition deux bateaux avec leurs équipages.

Quant à Didi lui-même, il voyagea dans la barque royale avec le prince Dadouforou.

Or, dès son arrivée à la cour, le fils du roi, Dadouforou, entra pour faire son rapport à Sa Majesté Khoufouî et il lui dit : « Mon Seigneur, j'ai amené Didi. »

Sa Majesté répondit : « Vite, amène-le-moi! »

Sa Majesté se rendit alors dans la salle d'audience où Pharaon reçoit les étrangers et on lui présenta le vieux Didi.

Sa Majesté lui dit : « Comment se fait-il, Didi, que je ne t'aie jamais vu? »

Didi répondit : « Celui qu'on appelle, il vient. Le souverain des Deux Égyptes m'a appelé, me voici, je suis venu. »

Sa Majesté demanda : « Est-ce vrai, ce qu'on dit, que tu sais remettre en place une tête coupée? »

Didi répondit simplement : « Oui, je le sais, mon maître. »

Alors Sa Majesté ordonna : « Qu'on choisisse un prisonnier parmi ceux qui sont en prison et dont la condamnation est prononcée, puis, qu'on l'amène! »

Didi protesta : « Non, non, mon maître; pas d'homme, Seigneur! Qu'on n'ordonne pas de faire rien de semblable sur des hommes, sur le bétail noble! »

Alors on lui apporta une oie à laquelle on trancha la tête, puis l'oie fut placée à main droite au bout de la salle d'audience et la tête de l'oie à main gauche à l'autre bout de la salle.

Didi récita une formule secrète et bien puissante, car l'oie se dressa, sautilla à travers la salle; de son côté la tête fit de même, et quand l'une eut rejoint l'autre, l'oie se mit à glousser!

Ensuite Didi se fit apporter un pélican; autant lui en advint! Ensuite Sa Majesté fit amener un taureau dont on abattit la tête à terre, et Didi récita de nouveau son grimoire : le taureau se mit debout derrière lui, mais son licou resta à terre. Didi n'avait pas besoin de le mener par la corde pour le faire obéir!

Alors le roi Khoufouî dit : « Qu'est-ce qu'on raconte encore? Que tu connais le nombre exact des boîtes à livres de la crypte de Thot dans son temple? »

Didi lui dit : « Je demande pardon à mon maître, si je n'en connais pas le nombre exact, mais je sais bien à

quel endroit elles sont.» Sa Majesté demanda : «Et où est-il, cet endroit?»

Ce Didi répondit : «Il y a dans ce qu'on appelle la Chambre des Rôles à Héliopolis un bloc de grès. Les boîtes à livres de Thot sont derrière ce bloc de grès.»

Le roi dit : «Apporte-moi les boîtes qui sont derrière ce bloc.»

Didi répliqua : «Mon maître, je m'excuse, ce n'est point moi qui les apporterai.»

«Qui donc me les apportera?» demanda le Roi.

«L'aîné des trois enfants qui naîtront de la femme qui s'appelle Roudididi, celui-là te les apportera», répondit Didi.

Sa Majesté dit : «Parbleu! cette femme dont tu parles, qui est-elle, cette Roudididi?»

Didi expliqua : «C'est la femme d'un prêtre du Seigneur Râ. Elle aura trois enfants à la fois. Le Dieu lui a dit qu'ils seront honorés entre tous sur la Terre-Entière, et l'aîné d'entre eux sera grand pontife à Héliopolis.»

Sa Majesté sentit son cœur se troubler. Didi continua : «Seigneur, pourquoi ces pensées inquiètes? Est-ce à cause de ces trois enfants que tu crains quelque chose? Je te dis : Ton fils sera Roi, et encore aussi son fils; et puis alors un fils de cette femme sera Roi.»

Sa Majesté demanda : «Et quand naîtront-ils les enfants de cette Roudididi?»

«Ils naîtront le 15 du mois de Tybi.»

Sa Majesté observa : «Si les bas-fonds du canal des

Deux-Poissons permettaient de passer, j'irais moi-même afin de voir le temple du Seigneur Râ.»

Alors Didi lui dit : «Si tu veux passer, je ferai en sorte qu'il y ait au moins quatre coudées d'eau sur les bas-fonds du canal des Deux-Poissons.»

Quand Sa Majesté fut rentrée dans son appartement, elle dit : «Qu'on mette ce Didi en subsistance dans la maison du prince royal Dadouforou, pour qu'il y demeure avec lui, et qu'on lui donne régulièrement mille pains, cent cruches de bière, un bœuf et cent bottes d'échalotes.»

Et l'on fit tout ce que Sa Majesté avait ordonné.

Or, à quelque temps de là, un jour d'entre les jours, il arriva que Roudididi s'aperçut que son petit enfant allait venir au monde. La Majesté de Râ, le Seigneur des Seigneurs, dit à Isis, la déesse, et à Nephthys, et à Maskonouît, celle qui protège les berceaux et donne leur nom aux nouveau-nés, et à Hiqaît, la Grenouille qui préside aux naissances, et aussi à Knoumou : «Hop! courez pour aider Roudididi qui va avoir trois enfants l'un après l'autre, car ces enfants seront honorés hautement sur la Terre-Entière et ils seront puissants : ils vous bâtiront des temples, ils chargeront vos autels d'offrandes, ils approvisionneront vos tables de sacrifices et de libations et ils donneront à vos prêtres des biens et des propriétés à foison.»

Obéissant, les dieux allèrent là où il fallait. Les déesses se changèrent en musiciennes et Knoumou les suivit comme un domestique.

Les voilà arrivées à la maison du mari de Roudididi qui se nommait Raousir et elles le trouvèrent qui se tenait là, déployant les linges destinés à langer le bébé. Elles passèrent devant lui avec leurs instruments de musique, leurs crotales et leurs sistres, mais il leur dit : « Ce n'est pas le moment, Mesdames, de venir faire de la musique. Voyez, nous attendons un enfant. » Elles dirent : « Permettez-nous de rester, c'est une affaire qui nous regarde. » Et il répondit : « Venez donc. » Il les conduisit vers Roudididi et elles s'enfermèrent dans la chambre avec elle.

Isis dit : « O enfant ! » et voilà qu'il y avait dans ses mains, un enfant merveilleux, long au moins d'une coudée, aux os vigoureux, aux membres couleur d'or, avec des cheveux bleus, couleur de lapis-lazuli véritable, comme en ont les statues des dieux dans les temples.

Les déesses l'arrangèrent, le lavèrent et le posèrent sur un berceau de briques. Alors Maskonouît s'approcha de lui pour prédire sa destinée et elle dit : « C'est un Roi qui exercera la puissance dans ce pays entier. » Et elle dit qu'il se nommerait Ousirraf, qui veut dire le fort. Knoumou, à son tour, s'approcha et soufflant sur la bouche de l'enfant il lui insuffla la vie, et massant ses membres, il lui donna la santé.

Et Isis dit encore : « O enfant ! » et voilà : elle avait dans les mains un autre enfant, long au moins d'une coudée, aux os vigoureux, aux membres dorés, aux cheveux bleus comme du véritable lapis-lazuli. Les déesses le prirent pour l'arranger, le laver et le poser sur un berceau de briques.

Alors Maskonouît s'approcha de lui pour prédire sa destinée et elle dit : « C'est un Roi qui exercera la puissance dans ce pays entier», et elle ajouta qu'il se nommerait Sâhourûja, le voyageur dans le Ciel. Knoumou le massa pour mettre la santé dans ses membres et souffla sur sa bouche pour lui donner la vie.

Et ensuite Isis dit encore : « O enfant! » et voilà : elle avait dans les mains un bel enfant, d'une coudée de long, aux os vigoureux, aux membres dorés et aux cheveux bleus comme du véritable lapis-lazuli.

Les déesses le prirent dans leurs bras, l'arrangèrent, le lavèrent et le déposèrent sur un lit de briques. Puis Maskonouît s'approcha de lui et elle dit : « C'est un Roi qui exercera le pouvoir dans ce pays entier», et elle ajouta qu'il se nommerait Kakaouî, le ténébreux. Ensuite Knoumou massa ses membres pour qu'ils eussent la santé et lui insuffla la vie.

Alors les déesses sortirent après avoir félicité Roudididi de la naissance de ses trois enfants et elles dirent à son mari :

« Réjouis-toi, Râousir, car voici, trois fils te sont nés. »

Il leur dit : « Mesdames, que ferai-je pour vous? Ah, voici du grain que je vous donne. Votre domestique le portera et il le versera au silo du scribe quand on vous réclamera de payer votre part de l'impôt. » Et Knoumou se chargea du grain qui était en quantité, puis ils repartirent pour l'endroit d'où ils étaient venus.

Mais Isis dit à ses compagnes : « A quoi songeons-nous d'être venus chez Râousir sans accomplir, pour

ces enfants, un prodige qui leur prouve, plus tard, que la protection de Râ, le seigneur tout-puissant, veille sur eux? »

Alors les déesses fabriquèrent instantanément trois diadèmes, des couronnes de roi souverain comme seul en porte Pharaon sur la Terre-Entière et elles les cachèrent dans le grain. Puis elles firent descendre du haut du ciel l'orage et la pluie. Alors elles rentrèrent précipitamment dans la maison de Râousir et elles dirent : « Il pleut trop fort pour emporter ce grain que tu donnes, il se mouillerait et serait gâté. Dispose-le dans une chambre scellée et tu nous le donneras quand nous reviendrons des pays du sud, où nous allons exhiber nos danses et nos chants, pour retourner dans le nord. » Et sur leur demande, on déposa ce grain dans une chambre dont la porte fut scellée.

Quatorze jours plus tard, Roudididi sortit de sa chambre et dit à sa servante : « La maison est-elle en bon ordre? »

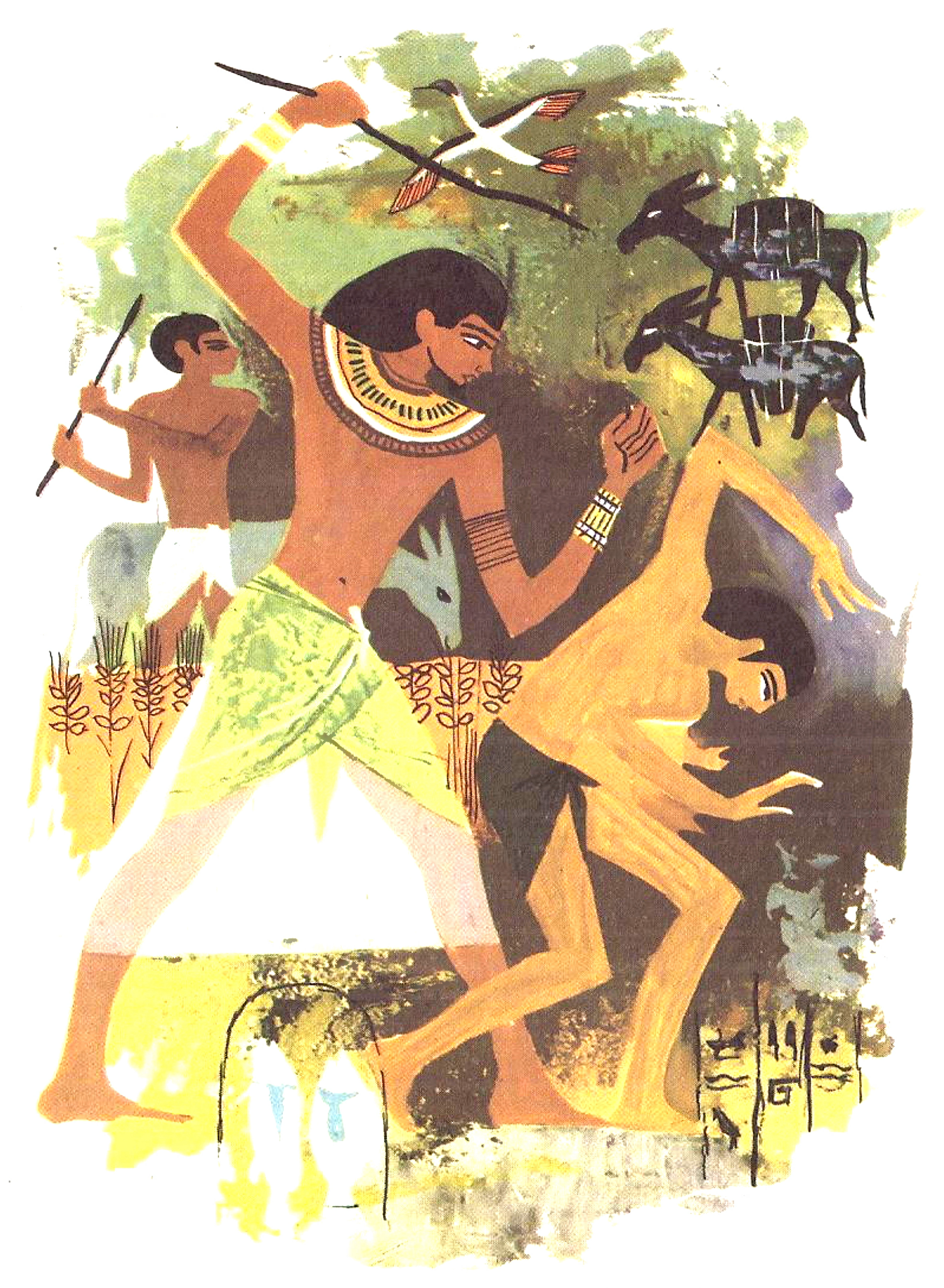
La servante répondit : « La maison est pourvue de toutes les bonnes choses. Pourtant, les cruches pour la bière, on ne les a pas apportées. »

Alors Roudididi gronda : « Pourquoi n'a-t-on pas apporté ces cruches? » La servante dit : « Il faudrait brasser la bière tout de suite, mais tout le grain a été donné par ton mari à ces chanteuses et il est disposé dans une chambre dont la porte a été scellée avec leur sceau. »

Roudididi n'hésita pas : « Descends dans cette cham-



Le pauvre fellah se mit à pleurer très fort et à crier bien haut à cause de ses douleurs cuisantes...
Page 103



Le pauvre fellah se mit à pleurer très fort et à crier bien haut à cause de ses douleurs cuisantes... *Page 103*

bre et prends ce grain. Râousir leur en donnera d'autre à la place quand elles reviendront.»

La servante y alla et elle ouvrit la porte de cette chambre; elle entendit là-dedans des voix, des chants, de la musique, des danses, des «you! you!» de joie, toutes les acclamations qu'on crie sur le passage du Roi, tout ce bruit sortait de la chambre.

Elle revint et rapporta tout ce qu'elle avait entendu à Roudididi. Celle-ci descendit à son tour et parcourut la chambre, mais elle ne put trouver l'endroit d'où venait tout ce tapage. Elle appliqua sa tempe et son oreille contre la huche qui était là et elle se rendit compte que le bruit était à l'intérieur de cette huche. Elle fit donc enlever cette huche et on la mit dans un coffre de bois, puis Roudididi fit ficeler cette caisse et y apposa sur les cordes un autre sceau. Après cela, la caisse fut emballée dans des morceaux de cuir. Le tout fut déposé dans la chambre où l'on range les cruches vides et la porte de cette chambre, à son tour, fut scellée avec le sceau de Roudididi.

Quand Râousir fut de retour de son jardin qu'il était allé inspecter, Roudididi, sa femme, lui raconta ces choses et comment elle s'était arrangée pour étouffer le bruit mystérieux afin d'éviter qu'on pût l'entendre et s'en effaroucher; il fut extrêmement content et ils passèrent un jour de bonheur.

Or, beaucoup de jours après cela, voici que Roudididi se disputa avec la servante et qu'elle la fit fouetter. La servante indignée dit aux gens qui étaient dans la mai-

son : « Ah! c'est comme ça qu'elle me traite! elle, qui est la mère de trois enfants qui seront des rois! J'irai, et je le dirai à la majesté du roi Khoufouî! »

Elle alla ici et là en colère, et elle trouva son frère aîné qui liait le lin après que les tiges avaient été battues sur l'aire. Il lui dit : « Où vas-tu, ma petite damoiselle? »

Et elle lui raconta ces choses. Alors son frère lui dit : « C'est bien faire ce qu'il y avait à faire que de venir à moi; je vais t'apprendre à te révolter! » Et voici qu'il prit une botte de tiges de lin, et il lui administra une bonne correction!

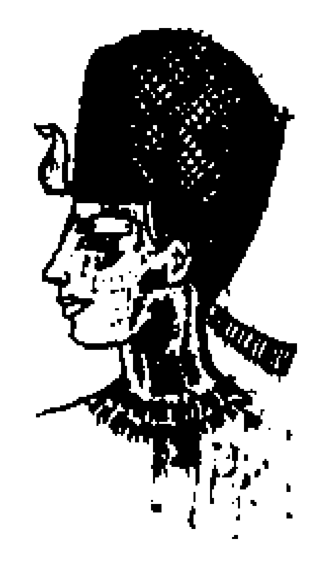
La servante courut puiser un peu d'eau pour calmer sa cuisante douleur, et voilà : un crocodile sortit du fleuve et l'enleva! On peut dire que les dieux veillaient sur le secret de la destinée des trois enfants!

Quand le frère de la servante courut vers Roudididi pour lui raconter tout cela, il la trouva assise, la tête appuyée sur les genoux, le cœur triste plus que toute chose. Il lui dit : « Maîtresse, pourquoi ce cœur si lourd? » Elle dit : « C'est à cause de cette petite qui était dans la maison; voici qu'elle s'est sauvée en disant : « J'irai trouver le Pharaon et je lui dénoncerai les trois enfants qui deviendront des rois à la place de ses descendants à lui! »

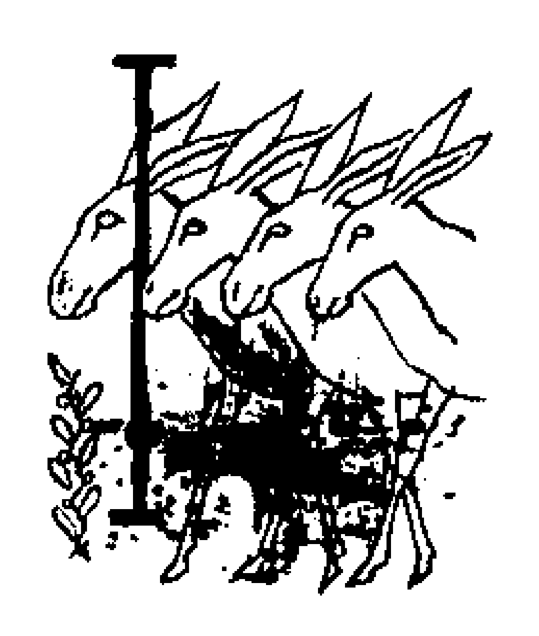
L'homme se prosterna, la face contre terre, et il lui dit : « Ma maîtresse, quand elle est venue me conter toute cette affaire et se plaindre à moi, je lui ai donné des coups, et des mauvais, avec une botte de tiges de

lin; alors elle est allée puiser un peu d'eau pour laver l'endroit cuisant, et le crocodile est sorti du fleuve, et il l'a emportée... »

Et vous voudriez bien savoir ce qui est arrivé ensuite, mais le papyrus, sur lequel a été déchiffrée cette histoire, s'arrête là et on ne sait pas ce qu'a dit le roi Khoufouî sur ce prodige qui se passait de son temps et s'il a fait le voyage de Sakhihou pour voir les trois enfants de ses propres yeux. Tout ce qu'on sait, c'est que Khoufouî acheva tranquillement son règne. Et après lui régnèrent Chéops, Képhren et Mycérinus, qui tous trois se sont fait construire de magnifiques tombeaux, les trois grandes pyramides, les plus célèbres et les plus anciens monuments de l'Égypte. Mais après eux, il y a eu un changement de dynastie, la double couronne d'Égypte a appartenu au Pharaon Ousirraf, le premier des rois de la cinquième dynastie dont le nom signifie « le fort » et peut-être était-il le fils aîné de Roudididi. Peut-être aussi a-t-on écrit cette histoire après coup, quand il a été roi, afin de lui donner une origine sacrée comme il convient à un puissant monarque.



Les plaintes du fellah



IL y avait une fois, dans la plaine du Sel, un homme nommé Kounoupou qui vivait avec sa femme, ses enfants, ses ânes et ses chiens. Il gagnait la vie de toute la maisonnée en faisant du commerce. Il portait à la ville les marchandises de la plaine du Sel et les échangeait contre du blé et du mil.

Ce fellah dit un jour à sa femme :

« Hé, toi! Je descends en Égypte pour tâcher d'y gagner le pain de nos enfants. Va, mesure-moi le grain qui reste dans le grenier de la récolte de cette année. »

Alors ils mesurèrent huit boisseaux de grain, et le fellah dit à sa femme :

« Hé, toi! voici deux boisseaux de grain pour nourrir tes enfants. Mais fais pour moi avec les six autres boisseaux de grain, du pain et de la bière afin que je me nourrisse chaque jour tant que durera mon voyage. »

Et voilà le fellah parti pour descendre en Égypte. Il chargea ses ânes de bottes de roseaux et de joncs propres à fabriquer des nattes; il mit sur leur dos du

natron qui sert à embaumer les momies, du sel, en quantité, du bois d'acacia du Pays des Bœufs, des peaux de loup, des cuirs de chat sauvage, de l'onyx, du talc, des coloquintes, des sacs de coriandre et d'anis, du raisin, des pigeons, des perdrix, des cailles, d'autres bouquets d'anémones et de narcisses, des graines de soleils, des piments, enfin tout plein des bons produits de la plaine du Sel.

Lors donc, le fellah s'en fut vers le sud, vers Hénassieh, et lorsqu'il atteignit le lieu qui s'appelle Pafifi, au nord du bourg de Madenit à l'entrée du Fayoum, il rencontra un individu qui se tenait sur la berge du Nil. C'était un certain Tehouti, fils d'un nommé Asari, tous deux serfs d'un Intendant du Palais Royal, le célèbre Marouîtensi.

Ce Tehouti s'écria, dès qu'il aperçut les ânes du fellah si lourdement chargés de colis appétissants :

« O Seigneur, mon dieu, mon protecteur! favorise-moi! que je réussisse à m'emparer de toutes ces bonnes choses! »

Or, le logis de ce Tehouti était bâti sur le bord de la route qui longe le Nil. La chaussée, étroite à cet endroit, et resserrée au point qu'elle n'avait plus que la largeur d'une pièce d'étoffe entre l'eau d'un côté et un champ de blé de l'autre, obligea le fellah à mettre ses ânes à la queue leu-leu, les uns derrière les autres. Cela prit un peu de temps.

Tehouti profita du répit pour dire à son esclave :

« Cours à la maison et rapporte-moi une pièce de toile. »

Sur-le-champ, son esclave lui apporta une pièce de toile et il la déploya, puis l'étendit par terre au beau milieu de la chaussée, si bien que la lisière touchait le bord de l'eau et les effilés le champ de blé.

Et le fellah arriva cahin-caha le long du chemin, poussant un à un devant lui ses ânes qui avançaient lentement à cause de leur chargement. Il n'avait aucune inquiétude puisqu'il suivait la route qui est à tout le monde.

Alors Tehouti l'arrêta en disant :

« Fais attention, ô fellah, ne laisse pas tes ânes piétiner mon linge. »

Le fellah répondit :

« Je n'abîmerai pas ta lessive qui sèche là! je peux bien passer à côté. »

Et il poussa l'âne de tête du côté du champ.

Mais alors Tehouti de dire :

« Mon blé va-t-il pas te servir de chemin, ô fellah? »

Le fellah rétorqua :

« Il faut bien que je passe quelque part! Un côté du chemin est semé en blé, tu as barré le passage avec ton linge, et le talus de la berge empêche de faire un détour par le bord de l'eau! Que veux-tu que je fasse? »

Tandis qu'il discutait, l'âne de tête allongea le cou et engloutit une pleine bouchée de blé en herbe.

Alors Tehouti de crier :

« Hé, toi! puisque ton âne broute mon blé, je le saisirai en dédommagement et je le mettrai au labour, il en a bien la force! »

Le fellah n'était pas content : « Je suis le chemin qui est à tout le monde! Pour éviter une avanie, j'ai détourné mes ânes et maintenant, tu veux me prendre l'âne de tête pour une bouchée de blé en herbe! »

Lancé, il ne s'arrêta plus :

« Tu sais! Moi, je connais le maître de ce domaine, c'est le grand Intendant du Palais, Marouîtensi; c'est lui, certes, qui poursuit les voleurs et les écarte de cette Terre-Entière. Tu ne me feras pas croire que je pourrais être dépouillé sur son propre domaine! »

Tehouti repartit : « N'est-ce là le proverbe que répètent les gens? » : On cite le nom du pauvre diable à cause de son maître. C'est moi qui te parle, et tu réponds en invoquant Marouî, l'Intendant du Palais. Tu changes la question. »

Et le voilà qui, cessant de discuter, brisa une branche verte de tamarisque et il en fustigea cruellement le corps du pauvre fellah, puis il le jeta à terre; après quoi il emmena les ânes, les fit entrer dans sa cour et referma soigneusement la barrière.

Le pauvre fellah se mit à pleurer très fort et à crier bien haut à cause de ses douleurs cuisantes et du tort qu'on lui faisait. Au bruit, Tehouti reparut, se moqua de lui et lui donna un bon conseil :

« N'élève pas la voix, ô fellah, sinon je t'envoie dans le royaume du silence, et tu n'y pleureras plus si fort parce que tu seras mort! »

Le pauvre répondit : « Tu m'as battu, tu m'as volé, et à présent tu veux me renfoncer les plaintes dans la

gorge! Rends-moi mes ânes, ou je te ferai partout une mauvaise réputation!»

Quatre jours durant, le fellah cria des plaintes et des injures et des menaces aux oreilles de Tehouti : rien n'y fit. Tehouti ne bougea plus : il semblait ne pas entendre.

Alors le cinquième jour, le fellah se rendit à la ville pour déposer sa plainte devant l'Intendant du Palais, Marouîtensi.

Comme le fellah arrivait, l'Intendant sortait justement de sa maison pour s'embarquer et faire sa tournée d'inspection. Le fellah se planta devant lui et dit :

« Ah! Permettez que je vous raconte mon affaire ou, si vous êtes pressé, laissez-moi la dire à un de vos serviteurs de confiance!»

L'Intendant du Palais le renvoya à son serviteur de confiance et le fellah raconta son affaire en long et en large à ce serviteur, puis il le quitta bien instruit et bien renseigné.

Au retour de Marouîtensi, le serviteur fit son rapport et le mit au courant de toute l'histoire.

Avant de rien décider, l'Intendant Marouî consulta ses amis et leur demanda s'ils connaissaient ce Tehouti.

Les amis répondirent : « Voire! Sait-on seulement si c'est bien Tehouti qui a saisi les ânes? C'est peut-être son esclave qui a fait tout cela à son insu? Et qu'est-ce qui prouve que le fellah avait des marchandises et même des ânes? Ces gens-là sont toujours en train de se chamailler et de s'accuser.»

Et l'un des amis de Marouî ajouta : « Tu ne vas pas punir ce Tehouti pour une histoire de fellah? Pour un

peu de natron et un peu de sel, il n'y a pas de quoi se fâcher. Fais-lui dire tout simplement qu'il doit restituer au fellah ce qu'il lui a pris, s'il lui a réellement pris quelque chose!» Marouîtensi garda le silence. Il ne répondit ni au fellah, ni à ses amis de bon conseil : il réfléchissait.

Le lendemain, le fellah se présenta en personne devant Marouî. Sans être intimidé le moins du monde en face de ce grand personnage, il s'adressa à lui et lui dit :

« O mon Seigneur, toi qui es grand parmi les grands, je sais bien qui tu es. Tu es chargé de naviguer sur le canal dans une barque qui appartient au Pharaon et, de là, tu surveilles les hommes.

« Je sais que tu rends la justice; tu es le père du pauvre, le protecteur de la veuve, le tuteur de l'orphelin. Je voudrais pouvoir dire que ton nom vaut la meilleure des lois.

« Fais-moi justice! Fais-moi rendre mes ânes et mes marchandises! »

L'Intendant Marouîtensi avait fini de réfléchir.

Il alla faire sa cour au Pharaon qui était le roi Nabka (celui qu'on appelait le Juste) et il lui dit :

« Mon Seigneur, j'ai écouté les réclamations d'un de ces fellahs qui savent si bien faire les beaux parleurs. C'est un pauvre paysan, mais il est aussi éloquent que dix avocats! Il prétend avoir été dépouillé par un de mes métayers. Il fait de si belles phrases que ce serait une distraction pour Ta Majesté de l'entendre plaider. »

Le Roi répondit : « Marouîtensi, mon ami, si tu veux que je sois de bonne humeur, fais-moi traîner cette affaire en longueur. Je m'amuserai du personnage. Il faut voir combien de temps il tiendra sans lâcher et il faut que nous entendions tous les discours qu'il sera capable d'improviser. Ne réponds rien à ses réclamations. Mais viens me répéter exactement tout ce qu'il trouvera à dire. Du reste, tu n'as qu'à faire coucher par écrit tous ses propos.

« Tout de même, tu veilleras à ce que sa femme et ses enfants soient bien nourris pendant ce temps-là : il faut envoyer quelqu'un bêcher son champ et cultiver son potager et tenir sa place à la maison. Quant à lui, arrange-toi pour qu'on lui donne à manger, sans qu'il sache d'où lui vient sa pitance. »

Ainsi fut fait. Chaque jour, le fellah se vit octroyer quatre pains et deux pots de bière. Marouîtensi les lui faisait tenir par un ami qui avait l'air de s'intéresser à ce pauvre diable, par charité. Et le gouverneur de la plaine du Sel reçut des instructions : il fallait envoyer à la femme du fellah une ration quotidienne de pain, et pour faire ce pain, on devait user au moins trois mesures de blé.

Et puis, ayant obéi à Pharaon, Marouî attendit les événements.

Le fellah ne tarda pas à revenir se plaindre:

« O Intendant du Palais, mon maître, toi qui es un gouvernail donné par le ciel, ne perds pas la direction ! Ne laisse dépouiller personne ! Si ta justice dévie, si ta

balance est fausse, les manants deviendront voleurs, les agents de police cesseront d'arrêter le coupable et le mal envahira la ville comme une inondation! »

L'Intendant du Palais, Marouî, l'interrompit pour lui demander : « Alors, tu trouves très important que mon métayer soit puni? Cela te tient à cœur? »

Et le fellah répondit : « Si celui qui doit faire respecter la loi, vole, qui donc poursuivra le crime? Et alors ton tour viendra : ces mécréants bouleverseront tes vignes, détruiront ta basse-cour, massacreront le gibier d'eau qui pullule sur tes étangs! Pense à ton propre intérêt! »

Et il continua longtemps encore, répétant les mêmes prières sous vingt formes différentes, ne s'arrêtant que lorsque Marouî lui eut tourné le dos.

Il ne tarda pas à revenir se plaindre, pour la troisième fois, et, cette fois, il dit :

« Intendant du Palais, tu dois réprimer le vol, tu dois protéger les misérables! Prends garde que l'éternité approche. O combien de temps nous laisseras-tu croquer par le crocodile sans entendre nos cris? » Et il comparait Marouî à l'oiseau de proie qui dévore les petits passereaux et au cuisinier, si content de tuer, qu'aucune bête ne lui échappe, et ainsi de suite pendant des heures, sans apercevoir le scribe, dissimulé derrière le mur de la terrasse, qui notait soigneusement toutes ses paroles.

Exaspéré de l'entendre, Marouî envoya deux de ses serviteurs armés de courbaches et ils flagellèrent le

fellah de main de maître pour lui apprendre à se taire. Mais il recommença :

« Sa face est aveugle, il est sourd! C'est le gendarme qui se met à la tête des voleurs et des brigands, c'est... c'est... » Sous les coups répétés, frottant son dos endommagé, il s'en alla.

Mais il revint se plaindre une quatrième fois et il s'arrangea pour barrer le chemin à l'Intendant qui revenait de faire ses dévotions du matin au Temple d'Amon, et il se mit à déclamer :

« O béni, béni des dieux, celui qui sort du temple le matin et qui laisse le mal empirer dans tout le royaume! Hé toi! je te répéterai tout le temps : la prière des malheureux sera ta destruction! Tu es comme le chasseur qui ne pense qu'à se jeter sur sa proie : il harponne l'hippopotame, il perce de flèches le taureau sauvage, il tend le filet pour attraper les oiseaux et il ne s'apitoye pas une minute sur ses victimes. » Marouî réussit à passer et le fellah dut renoncer à se faire écouter plus longtemps ce matin-là.

Mais rien ne l'empêcha de revenir et de se plaindre une cinquième fois. Il recommença un interminable discours, jamais interrompu, et il redisait ses mêmes plaintes sans fin, trouvant toujours des expressions nouvelles pour peindre sa misère et l'indifférence de l'Intendant et les conséquences de l'injustice dans ce monde et dans l'autre.

La sixième fois, il compara Marouî aux hommes qui attrapent les poissons : « Tu dépeupleras la campagne

comme les pêcheurs dépeuplent le fleuve : le pêcheur à la nasse y prend les perches, le pêcheur au couteau égorge les anguilles, le pêcheur au trident harponne les saumons, le pêcheur à l'épervier recueille les mules, et toi, tu prends son avoir au misérable quand tu devrais le protéger! »

Une septième fois, il revint; et toujours, il trouvait des paroles abondantes pour exprimer son indignation. Il reprochait à l'Intendant son injustice et sa dureté avec une éloquence sans cesse renouvelée.

Devant l'inutilité de ses harangues, on eût pu croire qu'il renoncerait. Mais non! Il reparut une huitième fois :

« Tu voles! Et c'est pour rien! c'est bien inutile! Tu as une maison garnie de tout ce qu'il te faut! Ton ventre est plein! Mais tu prends tout de même! Tu inspires la crainte, et tu crois qu'à la longue la crainte me fera taire!

» Mais lorsque tu marcheras vers le tribunal d'Osiris tu t'égareras, tu ne passeras pas l'eau dans le bac magique, tu n'aborderas pas au rivage où vont les justes!

» Tu n'as pas écouté ma réclamation quand je suis venu me plaindre à toi, mais tu me retrouveras dans l'autre monde, quand je déposerai contre toi devant Anubis! Ne crois pas que tu es le maître de l'avenir. Demain t'apportera du nouveau et peut-être que demain tu appartiendras aux démons! »

Et le lendemain, Marouïtensi, l'Intendant du Palais, jugea que le jeu avait assez duré. Il envoya deux de ses

esclaves chercher le fellah pour l'amener devant lui. Mais le fellah se méfiait, instruit par l'expérience; et, s'attendant à des coups de bâton, il résistait, et il disait : « Ça me fait penser à l'histoire d'un homme qui a soif et qui n'a que ses larmes salées pour se désaltérer; ça me rappelle aussi le désappointement du nourrisson qui tette sans trouver de lait. C'est une affaire où ce qu'on attend n'arrive jamais et où on ne rencontre que la mort. »

Il fallut que Marouî en personne vînt lui dire :

« Ah, mon ami, je t'envoie chercher pour que tu vives chez moi et à mes frais. »

Alors le fellah consentit à venir, et c'était la dixième fois qu'il se présentait devant l'Intendant du Palais...

Mais cette fois, ce fut la récompense après la peine et quand il le comprit, il déclara :

« Puissé-je vivre éternellement en mangeant ton pain et en buvant ta bière! »

Et l'Intendant lui dit : « Arrive ici, et répète un peu tout ce que tu as dit depuis que tu as commencé à venir te plaindre. »

Et le scribe qui avait noté les innombrables paroles du fellah put vérifier l'exactitude de tout ce qu'il avait écrit, et il recopia les discours interminables du loquace fellah sur un rouleau de papyrus tout neuf, sans en omettre une seule lamentation, ni une seule des accusations si souvent répétées.

Après cela, cette longue suite de harangues fut envoyée et lue à Pharaon Nebka qui s'en amusa beau-

coup d'abord, puis se lassa de cette sempiternelle complainte et finit par dire à l'Intendant :

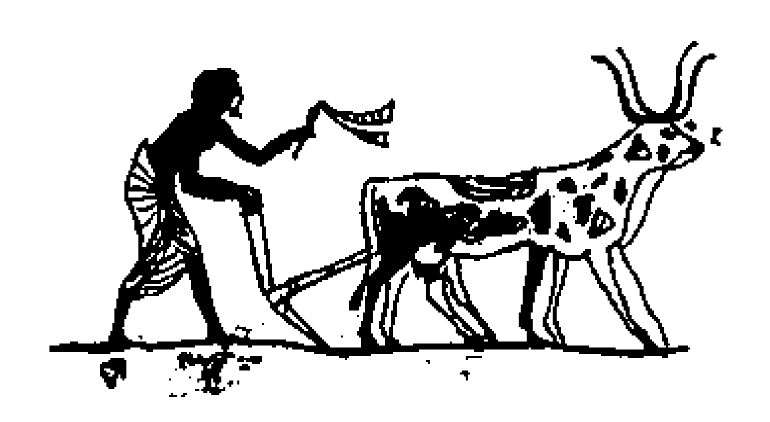
« Juge toi-même de cette affaire et qu'il n'en soit plus question. »

Alors l'Intendant du Palais, Marouîtensi, fit quérir un greffier, et un acte officiel fut écrit, signé et contresigné, par lequel il donnait au fellah six esclaves et du blé en quantité et du mil en abondance, et des ânes et des chiens, et de quoi vivre bien toute sa vie avec sa femme et ses enfants.

D'autre part, il fut enfin décidé que Tehouti serait battu à son tour, et cruellement; de plus, il fut obligé de rendre au fellah ses ânes et ses marchandises.

Les bouquets étaient tout desséchés, mais l'ânesse avait un petit ânon, de sorte qu'au bout du compte, le fellah ne perdit rien dans l'aventure, au contraire!

Et le fellah, enfin satisfait, cessa de venir se plaindre auprès de Marouîtensi; il alla rejoindre sa femme et ses enfants qui l'avaient patiemment attendu dans leur petite maison de la plaine du Sel.



L'aventure de Sinouhît



INOUHÎT, l'ami de Pharaon, l'administrateur des domaines du souverain et son lieutenant chez les Bédouins, Sinouhît, l'homme du roi, raconte ainsi son histoire :

« Je suis, dit-il, le serviteur dévoué qui suit son maître. Amenemhaît, mon souverain, celui qui est enterré dans la pyramide de Quanofir, m'a confié sa fille, la princesse héritière, et je veille sur elle dans le harem royal. Ma noble maîtresse s'appelle Nofrît; elle est l'épouse préférée du roi Sanou.

En l'an XXX, le troisième mois d'Iakhouît, à l'époque où le dieu Râ entre en son double horizon, le roi Amenemhaît, le père de ma princesse, mourut sur cette terre et son âme s'élança au ciel, s'unissant au disque solaire et s'absorbant en son créateur.

Or, le palais était silencieux en signe de deuil, la double grande porte avait été scellée, les courtisans

restaient accroupis, la tête appuyée sur leurs genoux, le peuple se lamentait tout haut.

Sa Majesté, le roi défunt, avait envoyé de son vivant une armée nombreuse faire la guerre au pays des Timihou, ces tribus berbères qui occupent le désert de Libye. Son fils aîné, le prince Sanou, commandait cette armée; il avait été chargé de frapper les pays étrangers et de réduire les Berbères à l'esclavage. Vainqueur, il avait déjà pris le chemin du retour, amenant avec lui des prisonniers vivants dont il s'était emparé chez les Berbères et des troupeaux si nombreux qu'il n'en savait pas le chiffre.

Dès la mort du Roi, les amis du Sérail, qui sont les amis du souverain choisis parmi les courtisans et les fonctionnaires, envoyèrent des gens du côté de l'ouest pour informer le fils du Roi des événements survenus au Palais. Les messagers le rejoignirent à la nuit : le prince fit diligence. Comme un faucon royal, il s'envola avec ses serviteurs pour rejoindre le Palais où l'on pleurait son père. Mais, ordre fut donné aux princes de sang royal de garder le silence, de cacher à l'armée la mort du roi.

Or moi, j'étais là. J'entendis la voix du messager annonçant une si grave nouvelle. Il y allait de ma vie : la moindre indiscrétion me serait attribuée si quelqu'un apprenait quelque chose et je serais condamné pour avoir découvert ce qui doit rester secret et ce que je devais ignorer. Je m'éloignai bien vite, mon cœur se fendit, mes bras retombèrent, la peur s'abattit sur tous

mes membres, je me désolai, faisant des tours et des détours pour chercher une place où me cacher; je me coulai entre deux buissons pour m'écarter de la route battue que suivait le cortège royal. Je m'acheminai vers le sud, mais je ne voulais pas revenir au Palais royal car j'imaginais que la guerre y avait déjà éclaté : il est rare, en effet, qu'un héritier désigné par le Pharaon occupe le trône sans avoir à guerroyer contre ses frères moins favorisés et jaloux qui veulent lui arracher son héritage.

Chassé par la peur, je traversai le canal des deux Vérités au lieu qu'on appelle le Sycomore. J'arrivai à l'Ile Sanafrouî et j'y passai la journée, blotti dans un champ. A l'aube me voilà reparti et en voyage.

Je marchai toute la journée et la nuit encore, et le lendemain de bonne heure j'atteignis Pouteni et je me reposai dans une île.

Alors la soif s'abattit sur moi. Je râlais. Mon gosier se contractait : je défaillis, et je me disais déjà : « C'est le goût de la mort! » Quand mon cœur reprit courage, je rassemblai mes membres pour me relever; j'entendais mugir un troupeau. C'étaient des Bédouins, ils m'aperçurent et un de leurs cheiks, qui avait séjourné dans mon pays d'Égypte, me reconnut. Il me donna de l'eau et me fit cuire du lait; puis j'allai avec lui dans sa tribu et ils me rendirent le service de me faire passer de pays en pays. Je gagnai ainsi une contrée de la Syrie, et j'y restai un an et demi.

Or, le prince du pays de Syrie, Ammoui, me fit

venir auprès de lui et me dit : « Tu te trouves bien chez moi car tu y entends le parler de l'Égypte. » Il disait cela parce qu'il savait qui j'étais. Des Égyptiens, réfugiés dans le pays, lui avaient parlé de moi.

Il se mit à m'interroger : « Pour quelle raison es-tu venu ici? Qui t'a poussé à quitter ton pays? Qu'est-il arrivé dans le palais d'Amenemhaît, le souverain des Deux-Égyptes? Révèle-nous ce que nous ignorons. »

Comprenant qu'il supposait que j'avais été mêlé à quelque complot contre le roi, je lui répondis avec astuce : « Oui, certes, il est arrivé quelque chose. Quand je revenais de l'expédition au pays des Berbères, j'ai entendu quelque chose qui ne me regardait pas. Mon cœur se déroba, la peur m'a fait fuir dans le désert. Je n'avais pas été blâmé pourtant, personne ne m'avait craché à la figure, on ne m'avait pas donné de vilains noms. Je ne sais pas ce qui m'amena en ce pays, plutôt qu'en un autre, ce doit être la volonté sacrée d'Amon-Râ ! »

Mais Ammoui poursuivit : « Qu'arrivera-t-il à l'Égypte maintenant qu'elle est privée de son protecteur? Amenemhaît était redouté des nations étrangères à l'égal de la déesse Sokhît qui peut envoyer la peste sur la terre, comme il lui plaît! »

Je lui laissai voir ma pensée et je lui dis : « Amon-Râ a eu pitié de nous! Le fils d'Amenemhaît est entré au palais et il est en possession de l'héritage. Certes c'est un maître de sagesse, prudent en ses desseins, bienfaisant en ses décisions, qui sait donner des ordres.

Déjà du vivant de son père il domptait les nations étrangères tandis que son frère restait à l'intérieur de son palais. C'est un vaillant qu'il faut voir entrer dans la mêlée et s'élancer sur les barbares! Il court si vite que le fuyard qui lui a montré son dos ne trouve plus d'asile. Il ne se lasse jamais; s'il voit de la résistance, il saisit son bouclier, il culbute l'adversaire, il tue du premier coup; personne n'a jamais pu détourner sa lance, personne ne peut tendre son arc. La cité l'aime et l'appelle le bien-aimé, le très charmant homme! et les femmes s'en vont chantant sa louange. Il est roi, c'est Amon-Râ qui nous l'a donné et cette terre se réjouit d'être sienne et de vivre sous son gouvernement. Il veut faire la conquête des pays du midi et il ne craint pas ceux du nord.

« Souhaite que ton nom lui soit connu comme celui d'un homme de bien car s'il lui prend fantaisie d'envoyer une expédition ici il saura te traiter comme tu le mérites : il ne cesse jamais de faire le bien et de rendre justice à la contrée qui lui est soumise! »

Le chef du pays de Syrie me répondit : « Certes l'Égypte est heureuse puisqu'elle connaît la valeur de son prince! Quant à toi, puisque tu es ici, reste avec moi et je te ferai du bien! »

Il me traita mieux que ses propres enfants, il me maria avec sa fille aînée et il voulut que je choisisse pour moi un domaine parmi les meilleurs de ses possessions sur la frontière. C'est une terre excellente, qui s'appelle Aïa. Il y mûrit des figues et des raisins; le

vin y est plus abondant que l'eau, il y a plein de miel et d'huile d'olive et des arbres qui donnent toutes sortes de fruits. L'orge et le froment y poussent en abondance. On y a de la farine sans limite et il y a aussi toute espèce de bestiaux. Et je reçus de grands privilèges quand le prince vint m'installer comme le seigneur d'une tribu. J'eus chaque jour une ration de pain et de vin, de la viande bouillie et des volailles rôties et encore du gibier qu'on chassait pour me l'offrir, bien que j'eusse moi-même une meute de chiens de chasse. On faisait pour moi beaucoup de gâteaux et du lait cuit de toutes les manières.

Je passai là de nombreuses années. Mes fils devinrent des hommes vaillants, chacun maître de sa tribu. Moi, j'accueillais avec bonté ceux qui passaient sur ma terre et, me souvenant d'avoir été fugitif, je donnais de l'eau à celui qui avait soif, je remettais le voyageur égaré sur la bonne route, j'accueillais et je réconfortais celui qui a été pillé par les voleurs, et mon hospitalité était si connue que les messagers volontiers s'arrêtaient chez moi. Pendant de longues années je fus chargé de commander les soldats pour défendre le prince de Syrie contre les Bédouins qui s'enhardissaient jusqu'à nous attaquer. Et lorsque je marchais précipitamment contre un pays avec mes soldats, on tremblait au fond des puits dans les pâturages. Je prenais les bestiaux, j'emmenais les vassaux et j'enlevais leurs esclaves, je tuais les hommes d'armes.

Par mon glaive, par mon arc, par mes marches, par

mes plans bien conçus, je gagnai le cœur de mon prince et il m'aima quand il connut ma vaillance; il mit ses enfants sous mes ordres quand il vit la vigueur de mon bras.

Une fois, arriva un Syrien, fort entre les forts. Il vint me défier dans ma tente. C'était un héros que personne n'accompagnait, car il avait vaincu tous les hommes forts du pays.

Il disait qu'il lutterait avec moi; il se promettait de me dépouiller; il annonçait bien haut qu'il prendrait mes troupeaux pour les emmener dans son domaine et les distribuer à ceux de sa tribu.

Le prince délibéra avec moi et je dis : «Je ne connais point cet homme. Je ne suis jamais allé sous sa tente puisque je ne suis pas son allié; est-ce que j'ai jamais ouvert sa porte ou enfoncé ses clôtures? Il me poursuit par pure jalousie parce qu'il voit que je suis à ton service. Qu'Amon-Râ nous sauve! Je suis comme le vieux taureau au milieu de son troupeau de vaches, lorsque fond sur lui un jeune taureau qui veut les lui prendre. J'étais un mendiant, je suis passé chef. J'étais un nomade qui a pris place parmi les paysans : il est naturel que je leur déplaise. Alors s'il a le cœur à combattre, qu'il dise son intention et qu'Amon-Râ décide entre nous.»

Je passai la nuit à bander mon arc, à dégager mes flèches, à donner du jeu à mon poignard, à fourbir mes armes.

A l'aube tout le pays accourut. Le prince de Syrie,

qui avait prévu le combat, avait réuni ses tribus et convoqué tous les voisins.

Quand l'homme fort arriva, je me dressai en face de lui : tous les cœurs brûlaient pour moi; hommes et femmes, anxieux à mon sujet, poussaient des cris; on disait : « Y a-t-il véritablement un autre champion assez fort pour lutter contre cet homme si fort? »

Et voici qu'il prit son bouclier, sa lance, sa brassée de javelines. Je réussis à écarter de moi ses traits qui tombèrent à terre, je l'obligeai à épuiser ses armes sans résultat; alors il fondit sur moi. A ce moment, je déchargeai mon arc contre lui, mon trait s'enfonça dans son cou, il cria et il s'abattit sur le nez. Je l'achevai avec sa propre hache et, le pied sur son dos, je poussai mon cri de victoire!

Tous les Asiatiques crièrent de joie; je rendis des actions de grâces à Moutou, le dieu de la guerre que nous adorons à Thèbes, tandis que ses gens se lamentaient sur lui. Le prince de Syrie me serra dans ses bras. J'emportai tous les biens du vaincu, je pris ses bestiaux et voilà que ce qu'il avait voulu me faire, c'était moi qui le lui faisais. Je pris tout ce qui était dans sa tente. Je pillai son douar et je m'enrichis, mon trésor s'arrondit et mon troupeau s'accrut.

Ainsi donc, le dieu s'est montré gracieux pour celui à qui on reprochait d'avoir fui en terre étrangère, si bien qu'aujourd'hui mon cœur est joyeux. J'ai été un fugitif, un traînard mourant de faim, un pauvre hère sorti tout nu de son pays et maintenant j'ai une bonne

réputation à la cour de Syrie, je donne du pain au pauvre, je suis éclatant dans mes habits de fin lin, je possède beaucoup de serfs. Ma maison est belle, mon domaine est vaste.

Pourtant, mon cœur n'est point satisfait. Maintenant que la vieillesse vient, que la faiblesse m'a envahi, que mes deux yeux sont lourds, que mes jambes refusent le service et que le trépas s'approche de moi, je voudrais revoir l'Égypte. O dieux qui m'avez poussé à fuir, accordez-moi de revoir le pays où je suis né et où je voudrais mourir!

J'envoyai au Pharaon un message pour que sa bonté me soit favorable, et Sa Majesté daigna m'envoyer des présents aussi beaux que ceux qu'on donne aux princes des pays étrangers et m'écrire la lettre que voici :

« L'Horus, le maître des diadèmes du Nord, et du « Sud, le roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Sanou, « fils du Soleil, vivant à toujours et à jamais!

« Ordre du roi pour le serviteur Sinouhît! Voici, cet « ordre du roi t'est apporté pour t'instruire de sa « volonté!

« Tu as parcouru les pays étrangers, sortant de « Kadimâ vers la Syrie et tu as passé d'un pays à l'autre, « sur le conseil de ton propre cœur. Il s'ensuit que tu ne « peux plus parler dans le conseil des notables, que tes « paroles, ni tes malédictions ne comptent plus. Et ceci « n'est pas dû à une mauvaise volonté de ma part « contre toi. Car cette reine, ta maîtresse qui est dans le « Palais, elle est florissante encore aujourd'hui, sa tête

« est exaltée parmi les royautés de la terre et ses « enfants vivent dans la partie réservée du palais. Tu « jouiras des richesses qu'ils te donneront et tu vivras « de leurs largesses.

« Quand tu seras revenu en Égypte et que tu verras « la résidence où tu vivais, prosterne-toi face contre « terre devant la Sublime Porte et joins-toi aux Amis « royaux comme autrefois. Car aujourd'hui voici que « tu vieillis et que tu songes au jour de l'ensevelis- « sement, au passage à la Béatitude éternelle.

« Bientôt tu passeras tes nuits parmi les huiles desti- « nées à embaumer ton corps et au milieu des bande- « lettes sacrées. On fera ton convoi le jour de « l'enterrement, on t'emportera dans une gaine dorée, « ta tête peinte en bleu, un baldaquin au-dessus de toi; « des bœufs tireront ton corbillard, des chanteurs te « précéderont et des baladins danseront pour toi à la « porte de ton tombeau; on récitera pour toi les formules « des offrandes, on tuera pour toi des victimes auprès « de ta stèle funéraire et ta pyramide sera bâtie en « pierre blanche dans le cercle des princes royaux.

« Il ne faut pas que tu meures sur la terre étrangère, « ni que des Asiatiques te conduisent au tombeau « enseveli dans une peau de mouton. Quand tu seras « revenu ici, tu oublieras les malheurs que tu as subis. »

Quand cet ordre m'arriva, je me tenais au milieu de ma tribu. Dès qu'il me fut lu, je me prosternai à terre comme devant le Pharaon, à plat ventre, je me traînai dans la poussière et je flairai la terre; je répandis cette

poussière sur mes cheveux, je fis le tour de mon campement, tout réjoui et disant : « Comment se fait-il que pareille indulgence me soit accordée, à moi que mon cœur a conduit aux pays étrangers et barbares? Certes, combien c'est chose belle cette compassion qui me délivre de la mort! Car le Seigneur va permettre que j'achève mon existence à la cour. »

Et voici la lettre que j'écrivis pour répondre à cet ordre :

« Le serviteur du harem, Sinouhît, dit : Que la paix « soit par-dessus toute chose! Cette fuite de ton servi- « teur dans son inconscience, Très haut, tu la connais! « Maître des Deux-Égyptes, ami de Râ, favori de « Montou le seigneur de Thèbes, puissent Amon, le « seigneur de Karnak, Râ, Horus, Hâthor, Toumou et « les neuf dieux qui l'accompagnent, puisse la royale « Ureus qui ceint ta tête, puisse Nouît, puissent tous les « dieux de l'Égypte et des îles de la Très-Verte, donner « la vie et la force à tes narines! Qu'ils te prodiguent « leurs largesses, qu'ils te donnent le temps sans « limites, l'éternité sans mesures; que tu inspires la « crainte dans tous les pays de plaine et de montagne, « que tu domptes et possèdes tout ce que le disque du « soleil éclaire dans sa course! C'est la prière que le « serviteur fait pour son maître qui le délivre du tombeau! « Cette fuite de ton serviteur n'était pas dans mes inten- « tions, je ne l'avais pas préméditée, je ne sais ce qui « m'arracha du lieu où j'étais. Ce fut comme un rêve, je « n'avais rien à redouter, nul ne me poursuivait, nul ne

« m'injuriait, et pourtant mes membres tressaillirent, « mes jambes s'élancèrent, mon cœur me guida, le dieu « qui voulait ma fuite me tira.

« Puisque tu l'ordonnes, moi, ton serviteur, j'aban-« donnerai les fonctions que j'ai eues en ce pays-ci. Que « ta Majesté fasse comme il lui plaît, car c'est toi qui « donnes la vie et c'est la volonté des dieux que tu vives « éternellement. »

Quand on vint me chercher, moi, le serviteur, je célébrai une fête dans mon domaine pour remettre en cérémonie mes biens à mes enfants. Mon fils aîné devint le chef de ma tribu, il devint le maître de tous mes biens, mes serfs, tous mes bestiaux, toutes mes plantations, tous mes dattiers.

Et alors je m'acheminai vers le sud et quand j'arrivai non loin du delta au poste frontière, le général égyptien qui commande la garde de la frontière envoya un message au palais pour m'annoncer. Sa Majesté dépêcha un directeur de la maison du roi et des navires chargés de cadeaux envoyés par le Roi aux Bédouins qui m'avaient escorté jusque-là. Je leur dis alors adieu, appelant chacun par son nom. Puis je montai dans un bateau qui démarra et mit toutes ses voiles. Et chaque jour à bord on prépara pour moi de la bière fraîche jusqu'à mon arrivée devant la ville royale de Taîtou, la très ancienne ville royale.

Quand la terre s'éclaira, le matin suivant, on vint m'appeler. Dix hommes vinrent me chercher et m'escorter jusqu'au palais. Les Enfants royaux qui atten-

daient dans le corps de garde vinrent à ma rencontre. Les Amis du Roi me conduisirent au logis du Pharaon et jusqu'à la grande salle à colonnes. Je trouvai Sa Majesté sur la grande estrade sous la porte dorée et je me jetai à terre sur le ventre et je perdis connaissance devant lui. Sa Majesté divine daigna m'adresser des paroles aimables, mais je fus soudain enveloppé de ténèbres, mon âme défaillit, mes membres se dérobèrent, mon cœur ne fut plus dans ma poitrine et je connus la différence qu'il y a entre la vie et la mort.

Sa Majesté dit à l'un de ses Amis : « Relève-le, et qu'il me parle ! »

Sa Majesté poursuivit : « Te voilà donc qui reviens, après que tu as couru les pays étrangers, après que tu as pris la fuite. Te voilà vieux, tu as de la chance de pouvoir désormais être enseveli ; ce n'est pas une petite affaire que d'échapper à un enterrement chez les barbares ! Tâche de répondre quand on t'interpelle ! »

J'eus peur, peur d'un châtiment et je répondis effaré : « Que m'a dit mon maître ? Je ne suis pas fautif, ce fut la main d'Amon-Râ. La peur qui me tient en ce moment est pareille à celle qui m'a poussé à cette fuite fatale. Me voici devant toi : tu es la vie, que ta Majesté agisse à son plaisir ! »

On fit défiler les Enfants royaux et Sa Majesté dit à la Reine :

« Voilà Sinouhît qui revient, avec des manières de rustre, semblable à un Asiatique, il est devenu tout pareil à un Bédouin ! »

Elle poussa un très grand éclat de rire et les Enfants royaux s'esclaffèrent tous à la fois. Toutefois, ils eurent pitié de moi et dirent à Sa Majesté : « Non, en vérité, Souverain, mon maître, il n'est pas pareil à un Bédouin ! »

Sa Majesté dit : « En vérité, il l'est, il a l'air d'un Bédouin, tout à fait. »

Alors, les Enfants royaux saisirent leurs instruments de musique et, défilant devant le roi, chantèrent un hymne à sa louange, disant :

« Tes deux mains soient pour le bien, ô Roi, toi sur qui reposent le diadème du Sud et le diadème du Nord, et l'ureus est à ton front ! Tu as écarté tes sujets du mal, car Râ t'est favorable, ô maître des Deux Pays ! »

Et ils ajoutèrent des paroles en ma faveur :

« Accorde-nous cette faveur insigne que nous te demandons, pour ce cheik Sinouhît, le Bédouin qui est né sur la terre des canaux, dans le delta ! S'il a fui, c'est par la crainte que tu lui as inspirée ; car celui qui voit ta face devient blême et l'œil qui te contemple a peur. »

La colère de Sa Majesté fut apaisée par ce chant. Et Sa Majesté daigna dire aux Enfants royaux : « Qu'il ne craigne plus ! Allez avec lui au Logis Royal et désignez-lui la place qu'il occupera. Qu'on le mette parmi les gens du Cercle royal. Qu'il soit, comme par le passé, un Sage parmi les sages qui m'entourent. »

Lorsque je sortis du Logis Royal, les Enfants me donnèrent la main et nous nous rendîmes à la double grande porte pour que j'y reçoive ma donation. On

m'assigna la maison d'un Fils Royal, avec ses richesses, avec sa salle de bains, ses décorations célestes, son ameublement venu du palais, les étoffes de la garde-robe royale et des parfums de choix. Trois ou quatre fois par jour on m'apportait du Palais des friandises, de la viande, de la bière et du pain.

Me sentant tout rajeuni, je me rasai, je peignai mes cheveux que j'avais laissé pousser selon la coutume des Égyptiens quand ils sont à l'étranger; je me débarrassai de la crasse étrangère et des vêtements étrangers; puis je m'habillai de fin lin, je me parfumai d'essences de choix, je me couchai dans un lit. Il n'y avait plus qu'à oublier les pays des sables et de l'huile d'olive.

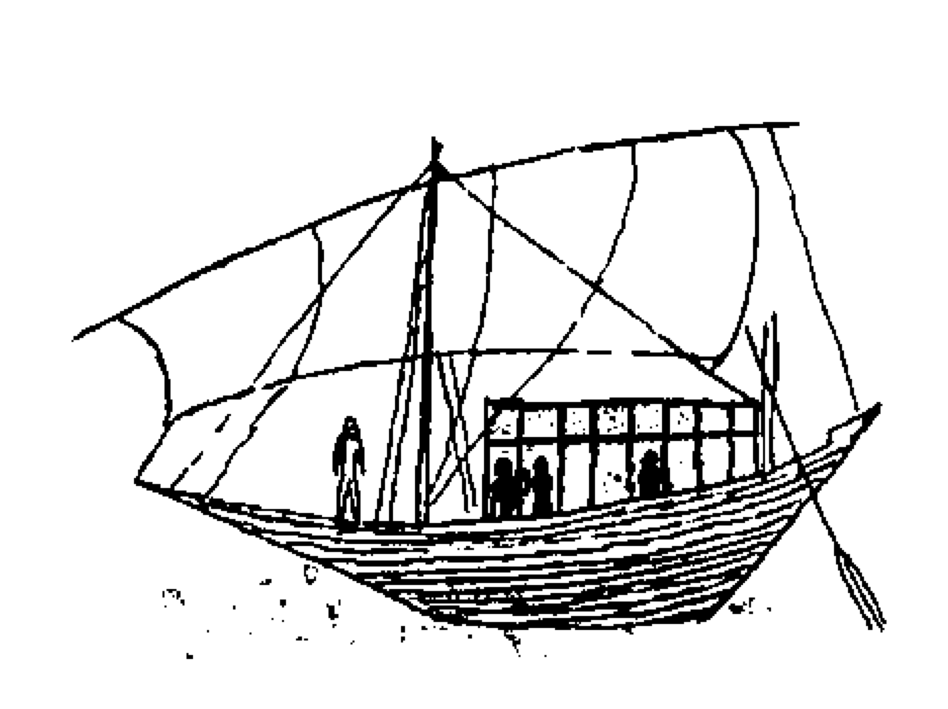
Et ensuite il fallut penser à ma future demeure, le tombeau où je devais habiter pour l'éternité. On fit pour moi une pyramide en pierre au milieu des pyramides funéraires. Le chef des carriers de Sa Majesté choisit le terrain, le chef des peintres dessina la décoration, le chef des sculpteurs la sculpta, le chef des travaux de la nécropole parcourut toute la terre d'Égypte pour fournir le sarcophage, les tables d'offrandes, les coffrets, les statues du double en pierre et en métal, et toutes sortes de meubles. Enfin on désigna les prêtres du Double, ceux qui devaient tenir le tombeau en ordre et faire toutes les cérémonies nécessaires.

Pour moi, j'ajoutai encore au mobilier et fis mes arrangements dans l'intérieur de la pyramide, et puis je donnai des terres aux environs de la ville pour constituer un domaine funéraire dont les revenus

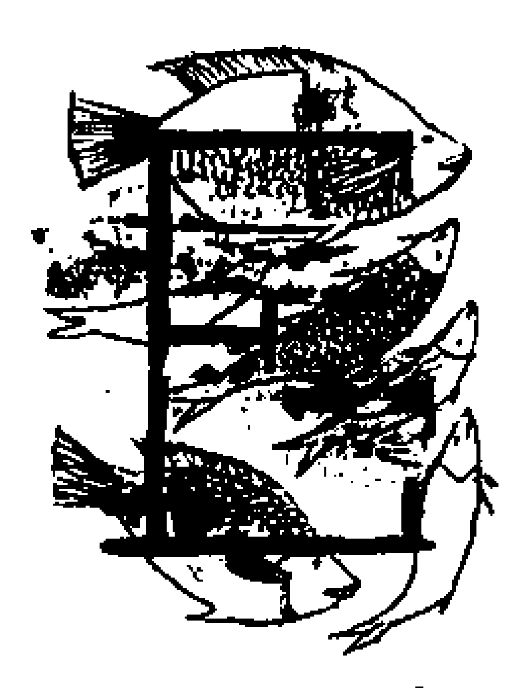
seraient consacrés à l'entretien de mon tombeau et à la nourriture de mon double pour qu'il vive heureux dans l'éternité.

Tout fut achevé magnifiquement. Sa Majesté elle-même se chargea de faire faire ma statue. Elle fut lamée d'or et on la revêtit d'une jupe de vermeil, comme il convient à un ami de Pharaon. Je fus dans la faveur du Roi jusqu'au jour de mon trépas.»

Cette histoire nous l'avons contée comme elle fut écrite dans le livre de Sinouhît et déposée dans son tombeau.



Le naufragé

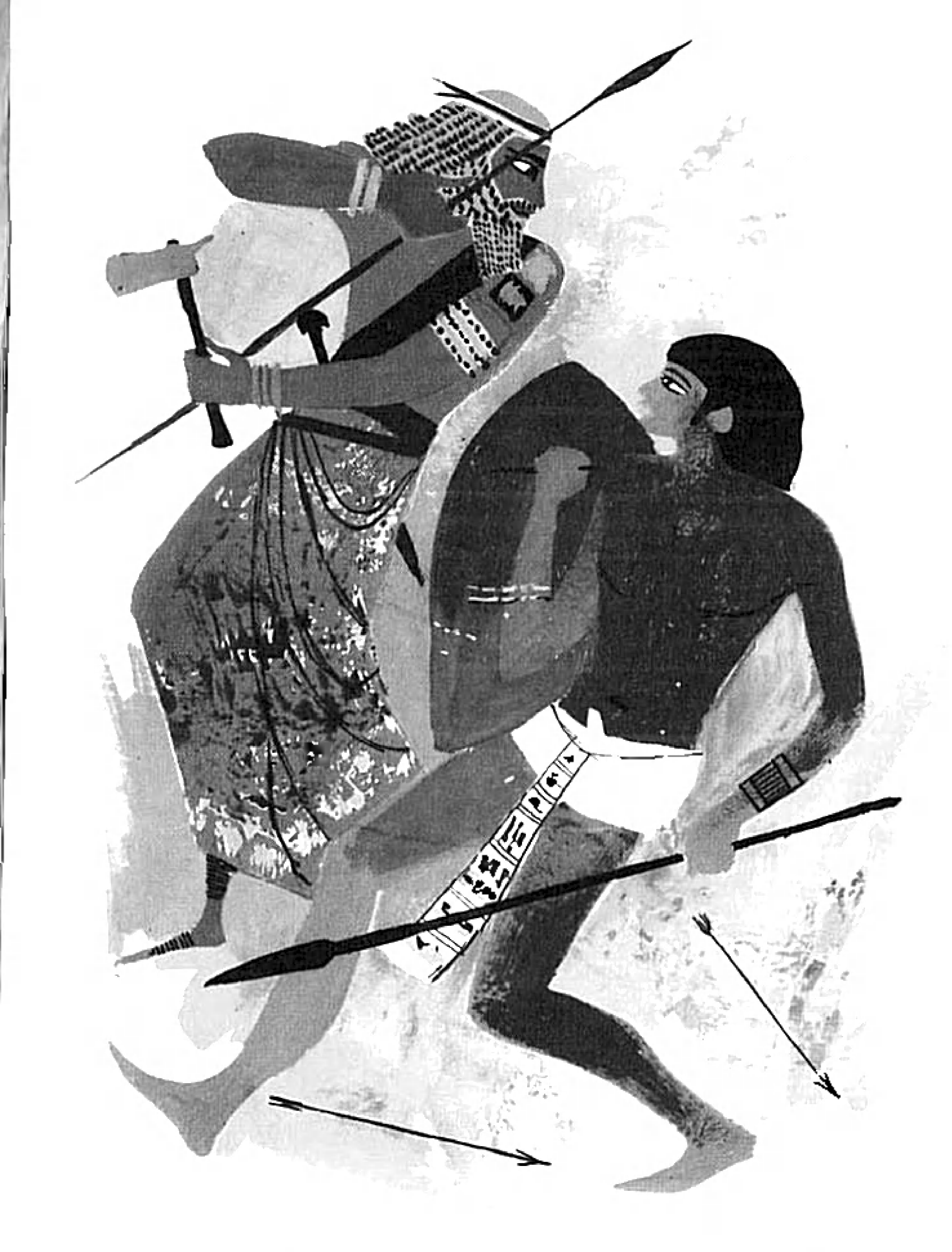


N ce temps-là, qui était le temps de la XIIe dynastie, deux mille ans avant notre ère, à peu près, un capitaine fit naufrage et perdit son bateau, corps et biens.

Un matelot le recueillit et le ramena jusqu'à Éléphantine. Mais, tout le long du voyage, le pauvre naufragé se désola parce qu'il avait très peur que les juges d'Égypte ne l'accusent d'avoir perdu son navire par sa faute.

Alors, pour le rassurer et le réconforter, le matelot se mit à lui raconter une aventure qui lui était arrivée à lui-même.

Il dit : « Que ton cœur soit content, mon capitaine, car nous voilà arrivés au pays. Les matelots ont pris le maillet et enfoncé le pieu à terre, puis ils y ont passé l'amarre; ils ont poussé des cris de joie, ils ont remercié et adoré le dieu protecteur du bateau et chacun, dans sa satisfaction d'être arrivé à bon port sain et sauf,



Je réussis à écarter de moi ses traits qui tombèrent à terre *Page 119*



Je réussis à écarter de moi ses traits qui tombèrent à terre *Page 119*

a embrassé son camarade tandis que la foule nous criait : « Soyez les bienvenus! »

C'est une belle expédition. Il ne manque pas un homme, nous avons atteint les extrémités du pays d'Ouaouaît (qui est la Nubie, plus loin que la seconde cataracte), nous avons passé devant Saumouît (qui est une île en face de Philae, près de la première cataracte) et maintenant nous voilà dans notre pays arrivés paisiblement.

Écoute-moi, mon prince, je n'exagère jamais. Tu vas te laver, verser de l'eau sur tes doigts; puis tu comparaîtras devant le Roi. Il faudra lui parler à cœur ouvert, répondre quand tu seras invité à parler, répondre sans perdre contenance et surveiller tes paroles, car si la bouche de l'homme est faite pour le défendre, elle peut aussi le perdre et quelquefois, pour avoir eu la langue trop longue, un homme s'en va au supplice, le visage couvert du voile qu'on jette sur la figure des criminels après les avoir condamnés. Tâche de suivre les mouvements de ton cœur et de trouver des paroles qui apaisent la colère du Roi, afin qu'il te laisse partir, justifié et acquitté de tout blâme.

Mais pour te donner du courage, je vais te raconter une aventure semblable qui m'est arrivée à moi-même. C'est à l'époque où je suis allé aux mines qui appartiennent au Souverain. Je partis en mer sur un navire comme on n'en voit plus, bien plus grand que les navires d'à présent. Il avait au moins cent cinquante coudées de long sur quarante coudées de large; toi qui

connais les bateaux, tu te représentes son importance. Il y avait bien cent cinquante hommes d'équipage, tous des matelots d'élite, des hommes du pays d'Égypte qui avaient vu le ciel, qui avaient vu la terre et qui avaient le cœur plus hardi que celui du lion.

Ils croyaient que le vent ne s'élèverait pas, que nous échapperions au désastre, mais le vent éclata juste quand nous étions au large, et avant que nous ayons atteint la terre, la brise fraîchit et elle souleva une vague haute comme une maison. J'arrachai une planche et je m'y cramponnai. Quant au navire, il disparut et de tout l'équipage il ne resta pas un homme.

Moi seul, grâce à ma planche qui flotta, et poussé par un courant, j'abordai à une île.

Trois jours, je restai seul sans autre compagnon que mon cœur. La nuit je me couchais dans le creux d'un arbre, tapi dans l'ombre; le jour, je marchais à la recherche de quelque chose à mettre dans ma bouche. Je trouvais des figues et du raisin, des poireaux magnifiques, des baies et des graines, des melons à volonté, des poissons, des oiseaux, il y avait de tout. Alors je me rassasiais, dédaignant le superflu et rejetant à terre les provisions inutiles dont mes mains s'étaient chargées. Je fabriquai un allume-feu, j'allumai un feu et je fis un sacrifice aux dieux.

Et soudain voici que j'entendis un bruit formidable, une voix tonnante, et je pensai : « C'est une vague de la mer! » Les arbres craquèrent, la terre trembla, je dévoilai ma face et j'aperçus un Serpent qui s'avançait

vers moi, long, long, au moins de trente coudées, et une queue de deux coudées au moins; son corps était incrusté d'or, ses deux sourcils étaient de véritable lapis, et il était plus beau encore de profil que de face.

Il ouvrit sa bouche toute grande contre moi; moi je restai aplati sur le ventre devant lui. Il me dit :

« Qui t'a amené, qui t'a amené ici, misérable gueux, qui t'a amené? Si tu tardes à me dire qui t'a amené dans cette île, je te ferai connaître, en te réduisant en cendres, ce que c'est que de devenir invisible. »

« Tu me parles et je ne comprends pas ce que tu me dis, je suis devant toi comme un imbécile, sans connaissance », murmurai-je, éperdu.

Alors il me prit dans sa bouche et il me transporta dans un antre où il me déposa sans me faire de mal. Je fus tout surpris de me retrouver sain et sauf, avec tous mes membres au complet, rien ne m'avait été enlevé!

Après donc qu'il eut ouvert la bouche pour se débarrasser de moi et tandis que je restais sur le ventre, prosterné devant lui, voici ce qu'il me dit :

« Qui t'a amené, qui t'a amené ici, misérable gueux, en cette île de la mer, dont les deux rives sont baignées par les flots? »

Et moi, comme un esclave devant son maître, les mains pendantes comme un suppliant, je lui racontai mon naufrage.

« Est-ce ma faute, ô Seigneur, si le vent et les flots m'ont poussé jusqu'ici? »

Alors, le serpent se radoucit et il me dit :

« N'aie pas peur, misérable gueux. Si Amon-Râ t'a fait aborder dans mon île, c'est qu'il permet que tu vives.

« Écoute ma prédiction : tu passeras quatre mois dans mon royaume, puis un navire viendra du pays d'Égypte avec des matelots que tu connais; alors tu retourneras avec eux dans ton pays et c'est dans ta ville que tu mourras. Si tu es brave, si ton cœur est fort, je te le promets, tu reverras ta maison, tu embrasseras ta femme et tes enfants et, ce qui vaut mieux que tout, tu vivras au milieu de tes frères. »

Alors, moi, je m'allongeai sur mon ventre, je touchai le sol devant lui et, prosterné, je m'écriai :

« Tu es bon et tu es puissant, ô mon Seigneur! J'irai trouver Pharaon et je lui ferai connaître ta grandeur, et je te ferai porter de chez nous des présents : du fard, du parfum d'acclamation (une des sept huiles qu'on offre aux dieux pendant le sacrifice et c'est la meilleure des sept), de la pommade, de la casse, de l'encens des temples avec lequel on est sûr de gagner la faveur de tout dieu. Je conterai ensuite ce qui m'est arrivé et ce que j'ai vu, et on t'adorera dans ma ville en présence des hommes les plus sages de la Terre-Entière.

« J'égorgerai pour toi des taureaux pour les faire rôtir devant le feu, j'étranglerai pour toi des oiseaux. Je te ferai amener des navires chargés de toutes les richesses de l'Égypte, comme on fait pour un dieu, pour un ami des hommes dans un pays lointain que les hommes ne connaissent point. »

Il rit de moi, à cause de ce que je disais, et à cause de ses pensées. Il me dit :

« Ne vois-tu pas ici beaucoup de myrrhe? Il y a aussi ici beaucoup d'encens. Car je suis, moi, le souverain du pays de Pount et je ne manque pas de myrrhe. Seul, le parfum d'acclamation, la meilleure des sept huiles qu'on offre aux Dieux que tu offres de m'envoyer, n'abonde pas dans cette île. Mais sais-tu ce qui arrivera? C'est qu'aussitôt que tu seras éloigné d'ici, cette île, tu ne la reverras plus jamais, car elle sera recouverte par les flots. »

Et voici, continua le matelot, je vécus quatre mois dans cette île sous la protection du Serpent. C'était une île enchantée, remplie de tous les trésors imaginables. Il y avait là soixante-quinze serpents qui étaient les frères et les enfants du grand Serpent. Il y avait là aussi une jeune fille.

Comme je m'étonnais de sa présence, le grand serpent me raconta qu'un jour une étoile était tombée sur l'île, tout enflammée, et qu'ils avaient vu sortir des flammes cette belle jeune fille qui était devenue leur compagne.

Et moi, je rassasiais mon cœur de toutes ces histoires merveilleuses qu'il me contait.

Le temps passa, les quatre mois s'écoulèrent et le navire parut, comme le Serpent l'avait dit. Tout joyeux je courus au bord de l'eau, je me perchai sur un arbre élevé et je reconnus ceux qui étaient à bord : c'étaient des marins de mon pays. J'allai bien vite communiquer

cette nouvelle au Serpent mon ami, mais je m'aperçus qu'il était déjà renseigné, car il me dit :

« Bonne chance, bonne chance, misérable gueux. Va vers ta demeure, va voir tes enfants et je souhaite pour toi que ton nom soit honorablement connu dans ta ville. Voilà mes souhaits pour toi! »

Alors je m'allongeai sur le ventre, les mains pendantes devant lui, et lui, il me donna des cadeaux : de la myrrhe, des parfums dignes des dieux, de la pommade, de la casse, du poivre, des fards, de la poudre d'antimoine, des cyprès, une quantité d'encens, des queues d'hippopotames, des dents d'éléphant, des lévriers, des grands singes à tête de chiens aussi grands que des hommes, des girafes, et toutes sortes de richesses excellentes.

Je chargeai le tout sur le navire, puis je m'étendis sur le ventre et, prosterné, j'adorai le Serpent. Il me dit :

« Voici : dans deux mois tu arriveras dans ton pays, tu presseras tes enfants dans tes bras, et plus tard tu iras te rajeunir dans ton tombeau. » Et alors je descendis sur le rivage à l'endroit où était amarré le navire et j'appelai les hommes qui étaient à bord. Du rivage, je rendis des actions de grâces au maître de cette île et les hommes de l'équipage m'imitèrent. Nous revînmes au nord, à la résidence du Souverain. Le deuxième mois nous arrivions au palais, comme le Serpent l'avait dit.

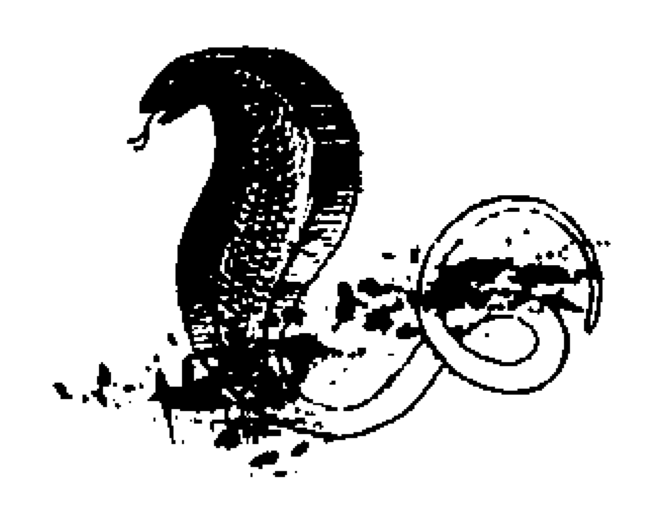
J'entrai dans le palais et, admis en présence du souverain, je lui racontai ce que j'avais vu et je lui

offris les cadeaux que je rapportais de l'île du Serpent. Il en fut très content et il me complimenta en présence des sages qui l'entouraient. Puis il fit de moi un de ses serviteurs et me donna de beaux esclaves en échange des présents que je lui avais offerts.

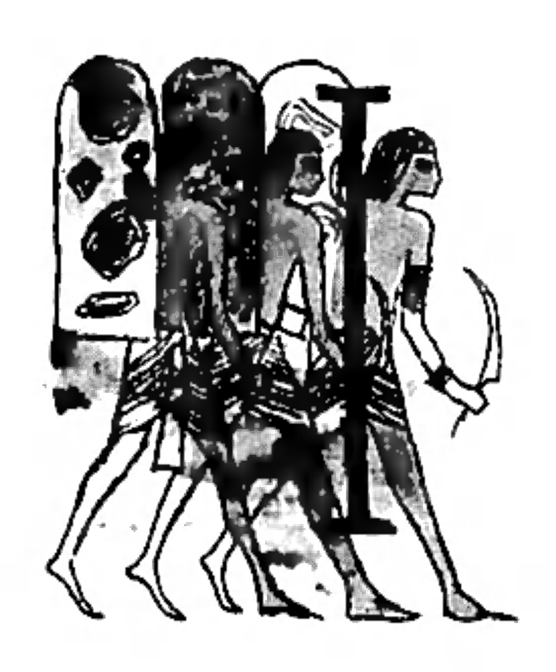
Or, vois, mon capitaine, ajouta le matelot tourné vers son hôte, je t'ai ramené sur la terre d'Égypte. Profite de mon exemple : va trouver Pharaon et conte-lui ton histoire. » Mais le capitaine naufragé répondit :

« Ne fais pas le malin, mon ami. Tu prodigues en vain les consolations à un homme perdu. Qui donne de l'eau à une oie la veille du jour où on doit l'égorger? »

Car il songeait avec tristesse qu'il n'avait pas rencontré le Serpent magicien ni rapporté les trésors d'une île enchantée pour apaiser le cœur irrité de son souverain.



Comment Thoutîyi prit la ville de Joppé



Il y avait une fois dans la terre d'Égypte un général de l'infanterie. Thoutîyi était son nom. Il avait suivi le Pharaon, son maître, dans toutes ses marches vers les pays du midi et du nord. Le Pharaon était Manakpiriya, qui est le prénom de Thoutmès III.

Ce Thoutîyi se battait en personne à la tête de sa troupe; il connaissait toutes les ruses qu'on emploie à la guerre et presque chaque jour il recevait en récompense de ses exploits les anneaux d'or massif que le Pharaon envoie aux vaillants et qu'on appelle l'or de la bravoure; il recevait aussi, après chaque victoire, une grosse part de butin, des objets de toute sorte et beaucoup d'esclaves mâles et femelles, car c'était un très bon général d'infanterie, et il n'avait point son pareil en la Terre-Entière : et ainsi se passait sa vie.

Et après beaucoup de jours comme cela, un messager vint du pays de Karon (qui est en Palestine entre le fleuve Jourdain et la mer). On conduisit ce messager

en présence du Pharaon et Sa Majesté lui dit : « Qui t'a envoyé vers Ma Majesté? Pourquoi t'es-tu mis en chemin? »

Le messager répondit au Pharaon : « C'est le gouverneur du pays du nord qui m'a envoyé vers toi, disant : « Le vaincu de Joppé s'est révolté contre Sa Majesté, et il a massacré les fantassins de Sa Majesté et aussi les gens des chars et personne ne peut tenir contre lui. »

Quand le roi Thoutmès le troisième entendit ces paroles de la bouche du messager, il entra en fureur : on aurait dit un guépard du midi : « Par ma vie, dit-il, par la faveur de Râ, par l'amour qu'a pour moi mon frère Amon, je lui ferai sentir le poids de mon bras. » Et aussitôt, il appela ses nobles amis, ses officiers, et aussi ses scribes savants en magie et devant tous il répéta le message que lui avait envoyé le gouverneur des pays du nord. Alors voici : d'une seule bouche, tous se turent et ils ne savaient que répondre, ni en bien, ni en mal.

Et à ce moment, seul Thoutîyi prit la parole et dit à Sa Majesté : « O toi à qui la Terre-Entière rend hommage, donne des ordres pour qu'on me confie la grande canne qui t'appartient, celle dont le nom est Tiout (car les Égyptiens donnaient un nom à tous les objets qui leur appartenaient et ces objets avaient aussi une personnalité et une existence réelles), commande qu'on me donne des fantassins de Ta Majesté, et aussi des gens des chars, choisis parmi la fleur des braves du pays d'Égypte. Et alors avec tout cela, je tuerai le vaincu de Joppé, et je prendrai sa ville. »

Thoutmès III goûta fort ce conseil; aussi donna-t-il immédiatement l'ordre de rassembler les fantassins et les chars de combat, ainsi que les navires qui devaient transporter l'armée jusque sur les côtes de Syrie. Et la grande canne de Pharaon fut remise à Thoutîyi en signe de suprême commandement.

Des jours et des jours passèrent à naviguer. Enfin parurent les côtes du pays de Karon et l'armée débarqua près de la ville de Joppé.

Thoutîyi, qui connaissait plus d'une ruse de guerre, fit alors commencer de mystérieux préparatifs. Il ordonna de coudre plusieurs peaux ensemble pour en faire un grand sac, un sac assez grand pour contenir un homme; il fit forger quatre anneaux de fer pareils à ceux qu'on met aux poignets et aux chevilles des prisonniers, et deux lourdes chaînes, l'une pour relier entre eux les deux anneaux des pieds, l'autre pour relier les deux anneaux des poignets.

Sur son ordre encore, ses soldats préparèrent des cordes solides et de lourds colliers de bois assez grands pour enfermer le cou d'un homme, assez lourds pour peser sur lui comme le joug pèse sur le cou des bœufs.

A tout cet arsenal il ajouta quatre cents jarres de terre cuite assez grandes pour que deux hommes accroupis s'y puissent cacher.

Quand tout fut terminé, il envoya un message au vaincu de Joppé : « Je suis Thoutîyi, le général qui commande l'infanterie du pays d'Égypte, et j'ai suivi Sa Majesté dans toutes ses marches vers les pays du

nord et les pays du midi. Et alors voici ce qui est advenu : le roi Thoutmès le troisième a été jaloux de moi parce que j'étais brave et il a voulu me tuer; mais moi je me suis sauvé bien loin de lui et même j'ai emporté avec moi sa grande canne de commandement, oui, la canne du Pharaon. Et je l'ai cachée dans les couffins où s'entasse le fourrage de mes chevaux, et si tu veux je te la donnerai et je serai ton ami, et avec moi te serviront tous les gens qui m'ont suivi, la fleur des braves de l'armée d'Égypte. »

Le vaincu de Joppé se laissa prendre à ces belles paroles. Même, il se réjouit beaucoup, beaucoup de les avoir entendues, car il savait que Thoutîyi était un brave qui n'avait pas son pareil dans la Terre-Entière.

Et à son tour lui aussi, il envoya un message à Thoutîyi et ce message disait : « Viens vers moi et je serai pour toi comme un frère et je te donnerai une propriété choisie dans les meilleures terres du pays de Joppé. »

Le vaincu de Joppé sortit de sa ville escorté de son écuyer, suivi des femmes et des enfants de la cité et vint au-devant de Thoutîyi. Il le prit par la main et il l'embrassa. Puis il le fit entrer dans son camp, mais n'y fit pas entrer avec lui les compagnons de Thoutîyi, ni leurs chevaux. Il rompit le pain avec Thoutîyi, ils mangèrent et burent ensemble, et par manière de conversation, le vaincu de Joppé demanda : « La grande canne du roi Thoutmès le troisième, comment est-elle? »

Or, Thoutîyi, avant de pénétrer dans le camp du vaincu de Joppé avait pris la grande canne du Pharaon,

il l'avait cachée dans les couffes qui contenaient le fourrage des chevaux, tout au milieu du foin et il avait bien remis en ordre les couffes entassées sur les chars venus d'Égypte. Et tandis que le vaincu de Joppé buvait et causait avec Thoutîyi, ses gens qui l'avaient accompagné bavardaient avec les fantassins du Pharaon et tous buvaient ensemble. Et après avoir passé une heure à boire, Thoutîyi dit au vaincu de Joppé : « S'il te plaît! Tandis que je reste ici au milieu des femmes et des enfants de ta cité, laisse entrer mes compagnons avec les chevaux pour leur donner la provende. »

On les fit entrer, on mit l'entrave aux chevaux, on leur donna du fourrage et en défaisant les ballots, on découvrit la grande canne de Pharaon et on vint avertir Thoutîyi.

Alors le vaincu de Joppé dit à Thoutîyi : « C'est mon grand désir de voir la grande canne de Pharaon dont le nom est Tiout. Puisque cette canne merveilleuse est dans tes bagages, apporte-la et laisse-moi la regarder. »

Thoutîyi fit ce que l'autre demandait. Il apporta la canne du Pharaon pour la lui montrer. Il saisit le vaincu de Joppé par son vêtement et il se dressa tout debout, de toute sa hauteur, en disant : « Regarde ici, ô toi, le vaincu de Joppé, la grande canne du Pharaon, le roi Thoutmès le troisième, le lion redoutable, le fils de Sokhît la déesse-lionne, auquel le dieu Amon, son père, donne la force et la puissance! » Et levant la main qui tenait la canne, il en frappa le vaincu de Joppé à la tempe, d'un grand coup, et celui-ci tomba sans connaissance à ses pieds.

Alors Thoutîyi appela ses compagnons et leur ordonna d'apporter les anneaux de fer et les chaînes qu'il avait fait préparer. Les pieds et les mains solidement enchaînés, le vaincu de Joppé fut introduit dans le grand sac de peau.

Thoutîyi fit ensuite apporter les quatre cents jarres qu'il avait fait fabriquer. Dans chacune, il fit entrer deux soldats jusqu'à ce que deux cents de ses hommes fussent ainsi emballés et invisibles, cela faisait cent jarres farcies de soldats. Il en restait trois cents. On empila dans leur panse des cordes et les colliers de bois pareils à des jougs pesants. Et tout fut arrangé pour que les quatre cents jarres soient pareilles et aussi lourdes les unes que les autres. Elles furent alors scellées du sceau de Thoutîyi et chacune d'elles chargée sur le dos d'un homme solide. Cela faisait en tout quatre cents porteurs de jarre, et cent autres furent envoyés avec eux pour leur servir de guides.

Et voici ce que Thoutîyi leur ordonna :

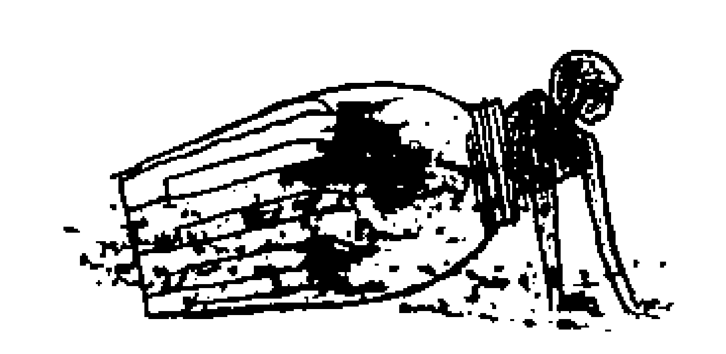
« Quand vous serez entrés dans la ville, vous ouvrirez les jarres où sont cachés vos compagnons. Ensemble, vous vous emparerez des habitants qui sont dans la ville et vous les ligoterez sur-le-champ avec les cordes. »

Tous ces préparatifs avaient été exécutés rapidement et dans le plus grand secret. Quand ils furent terminés, on appela l'écuyer du vaincu de Joppé pour lui dire : « Ton maître est heureux ! Va vite dire à ta souveraine qui est restée dans la ville : « Joie ! car notre dieu bienveillant nous a livré Thoutîyi avec les siens. Vois : on a

entassé le butin fait sur eux dans toutes ces jarres qui sont remplies et bien lourdes! »

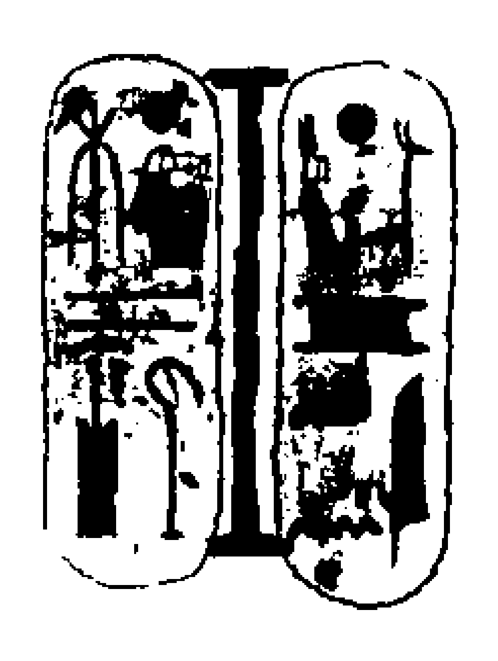
L'écuyer se mit à la tête du cortège pour aller réjouir de la bonne nouvelle le cœur de sa souveraine et il criait : « Nous sommes maîtres de Thoutîyi! » On ouvrit les portes de la ville pour laisser entrer les porteurs de jarres; dès qu'on leur eut livré passage, ils décachetèrent les jarres où étaient cachés leurs compagnons. Ensemble, ils se jetèrent sur les gens de la ville, petits et grands, leur emprisonnèrent le cou dans les colliers de bois et les ficelèrent avec les cordes tirées des jarres.

Quand l'armée de Pharaon se fut emparée de la ville, Thoutîyi se reposa, et bien vite expédia un messager en Égypte pour annoncer la nouvelle au roi son maître et lui dire : « Réjouis-toi! Le Dieu Amon ton père et ton protecteur a fait tomber dans nos mains le vaincu de Joppé, et tous ses sujets, et aussi sa ville. Que des gens à toi viennent nous retrouver pour les emmener en captivité, que tu puisses remplir la maison de ton père Amon-Râ, le roi des dieux, d'esclaves et de servantes qui soient sous tes deux pieds pour toujours et à jamais. »



L'aventure de Satni avec les momies

I



Il y avait une fois un roi nommé Ousinarès et ce roi avait un fils nommé Satni et le frère de lait de Satni s'appelait Inaros de son nom. Et Satni était fort instruit en toutes choses. Il passait son temps dans la nécropole de Memphis pour y lire les livres écrits en écriture sacrée et les livres de la Double Maison de Vie, c'est-à-dire les livres magiques qui parlent de la vie d'ici-bas et de l'autre; et il déchiffrait les formules qui sont gravées sur les stèles et sur les murs des temples; il connaissait les vertus des amulettes et des talismans, il savait comment on les fabrique et il s'entendait à rédiger des formules puissantes, car c'était un magicien qui n'avait pas son pareil en la terre d'Égypte.

Or, un jour qu'il se promenait sur le parvis du temple de Phtah, lisant attentivement les inscriptions gravées sur les murs, voici qu'un autre promeneur de noble allure se mit à rire en le regardant faire.

Satni courroucé lui dit : « Pourquoi ris-tu de moi? »

Le noble personnage dit : « Je ne me moque point de toi, mais puis-je m'empêcher de rire quand je te vois perdre ton temps à déchiffrer des formules impuissantes? Si vraiment tu veux connaître une formule maîtresse, viens avec moi. Je te ferai pénétrer dans le lieu où est un livre que Thot lui-même a écrit de sa main, et qui te mettra immédiatement au-dessous des Dieux et bien au-dessus des hommes. Deux formules y sont écrites. Si tu récites la première, tu charmeras le ciel et la terre, le monde de la nuit, les montagnes et les eaux; tu comprendras le parler des oiseaux du ciel et des reptiles de la terre, tu verras les poissons, car une force divine les fera monter à la surface de l'eau.

» Si tu lis la seconde formule, serais-tu déjà au tombeau, tu reprendras la forme que tu avais sur la terre, vivant; tu verras même le soleil se levant dans le ciel et son cercle de dieux et la lune en la forme qu'elle a lorsqu'elle paraît. »

Satni dit : « Par la vie! qu'on me dise ce que tu souhaites et je te le ferai donner, mais conduis-moi au lieu où est ce livre! »

Le noble personnage répondit à Satni : « Ce livre n'est pas à moi. Il est déposé au milieu de la nécropole dans le tombeau de Nénoferkephtah, le fils du roi Mérénephtis. Garde-toi bien de lui enlever ce livre, car il te le ferait rapporter, une fourche et un bâton à la main, un brasier allumé sur la tête. »

En écoutant les paroles du noble personnage, Satni

eut la tête perdue de convoitise, il ne savait plus en quel endroit du monde il se trouvait! Il alla bien vite devant le Roi et il lui répéta les paroles qu'il venait d'entendre. Le Roi dit : « Que désires-tu? »

Et Satni répondit : « Permets que je descende dans le tombeau du Roi Nénoferkephtah, fils du Roi Mérénephtis. J'emmènerai Inaros, mon frère de lait, avec moi, et je rapporterai ce livre. »

Il se rendit à la nécropole de Memphis avec Inaros, son frère de lait. Ils passèrent trois jours et trois nuits à chercher parmi les tombes de la nécropole de Memphis, lisant les inscriptions sur les stèles, déchiffrant les formules gravées sur les portes des tombeaux; enfin, le troisième jour, ils trouvèrent l'endroit où reposait Nénofer. Lorsqu'ils furent certains que c'était bien sa tombe, Satni récita une formule magique : un vide se fit dans la terre, et Satni put descendre vers l'endroit où était le livre mystérieux.

Et voici ce qu'il aperçut, car dans la nuit du tombeau, il faisait clair comme en plein soleil parce que la lumière émanait du livre et éclairait tout alentour.

Nénoferkephtah n'était pas seul dans ce tombeau, mais sa femme Ahouri et son fils Mîhêt étaient auprès de lui.

C'est-à-dire que leurs doubles étaient avec lui, attirés là par la force magique du livre de Thot, car leurs corps reposaient tous deux à Coptos. Et toute cette affaire venait de ce que Nénofer souhaitait que Satni entreprenne de faire transporter leurs momies de

Coptos,où elles avaient été enterrées,à Memphis, afin qu'elles fussent déposées à ses côtés et que tous trois soient enfin réunis pour l'éternité.

Et quand Satni pénétra dans la tombe, la femme de Nénofer ou plutôt son double, se dressa sur sa couche funèbre et lui dit : « Toi, qui es-tu? »

Il répondit : « Je suis Satni-Khâmoïs, fils du Roi Ousinarès; je suis venu pour avoir le livre de Thot, que je vois là, posé entre toi et Nénofer. Donne-le-moi, sinon je le prendrai de force. »

Ahouri supplia. « Je te prie de ne pas te fâcher, mais écoute plutôt l'histoire de tous les malheurs qui me sont arrivés à cause de ce livre que tu veux que je te laisse prendre. C'est à cause de lui qu'on nous a pris le temps que nous devions passer sur la terre.

» Je m'appelle Ahouri; je suis la fille du Roi Mérénephtis et celui que tu vois là, à côté de moi, est mon frère Nénoferkephtah. Quand vint l'âge de me marier, je fus conduite devant le Roi au moment de la journée où il vient au harem pour se délasser au milieu de sa famille. On m'avait parée et vêtue somptueusement; le Roi me trouva très belle et il dit :

« Voici qu'Ahouri ma fille est déjà grande et le temps est venu de la marier. Avec qui marierons-nous Ahouri, notre fille? »

« Or, j'avais toujours pensé que selon l'usage antique de l'Égypte, j'épouserais mon frère Nénofer que j'aimais extrêmement. Je le dis à ma mère. Elle alla trouver le Roi Mérénephtis et lui dit : « Ahouri, notre fille,

aime Nénofer, son frère aîné; marions-les suivant l'antique coutume des Pharaons.» Quand le Roi entendit ces paroles, il dit à ma mère :

« Tu n'as eu que deux enfants et tu veux les marier ensemble l'un avec l'autre? Ne vaut-il pas mieux marier Ahouri avec le fils d'un général d'infanterie et Nénofer avec la fille d'un autre général d'infanterie? »

Elle répondit : « Tu me cherches querelle. Même si je n'ai pas d'autre enfant après ces deux-là, n'est-ce pas la coutume de les marier l'un à l'autre? »

Mais le Roi s'entêta : « Je marierai Nénofer avec la fille d'un autre chef des troupes et puisse cela tourner à bien pour notre famille. »

Lorsque vint le jour de la fête et des divertissements devant le Pharaon, voici qu'on vint me chercher et on m'amena à la fête. J'étais très troublée et je n'avais plus ma belle mine de la veille. Or, Pharaon m'adressa la parole : « N'est-ce pas toi qui m'as fait répéter de ta part ces sottes paroles : Marie-moi avec Nénoferkephtah, mon frère aîné? »

Je lui répondis anxieusement et respectueusement : « Eh bien! qu'on me marie avec le fils d'un général de l'infanterie et qu'on marie Nénofer avec la fille d'un autre général de l'infanterie, et puisse cela tourner à bien pour notre famille!» et je me mis à rire.

Pharaon se mit à rire aussi et dit au Chef de la Maison Royale : « Qu'on conduise Ahouri à la maison de Nénoferkephtah cette nuit même. Et qu'on emporte toutes sortes de beaux cadeaux avec elle. »

Et ce soir-là même, ils me conduisirent comme épouse à la maison de Nénofer et selon l'ordre du Pharaon tous les gens de la Maison Royale me présentèrent un grand douaire en or et en argent. Et le cœur de Pharaon se réjouit beaucoup.

Et Nénoferkephtah passa des jours heureux avec moi, car chacun de nous aimait l'autre. Quand vint le temps, je mis au monde ce petit enfant qui est là devant toi. On alla annoncer sa naissance à Pharaon et il fit prendre parmi les biens de la Maison Royale toutes sortes d'objets précieux et il me fit apporter de très beaux cadeaux en or, en argent, en étoffes de fin lin. On donna à mon petit enfant le nom de Mîhêt et on l'inscrivit sur les registres de la Double Maison de Vie. Et là, les devins, les magiciens et les scribes tirèrent son horoscope et prédirent son avenir au nouveau-né. Ils choisirent pour lui les amulettes qui éloignent le malheur, et tout cela fut inscrit sur une stèle dans la Double Maison de Vie, comme on fait pour les Pharaons.

Et beaucoup de jours passèrent après cela. Nénoferkephtah semblait n'être sur terre que pour se promener dans la nécropole de Memphis où sont les maisons des morts, s'arrêtant à chaque pas pour déchiffrer et lire à haute voix les inscriptions gravées sur les tombes des Pharaons, étudiant les stèles des scribes de la Double Maison du Roi et lisant encore les épitaphes qu'elles portent, car il s'intéressait extrêmement à tout ce qui est écrit.

Après cela, il y eut un jour une procession en l'honneur du Dieu Phtah et Nénofer entra au temple

pour prier. Et tandis qu'il marchait lentement derrière la procession, toujours déchiffrant les inscriptions gravées sur les chapelles des dieux, un vieillard passa, l'aperçut, se mit à rire. Nénofer, blessé, lui dit : « Pourquoi ris-tu de moi? »

Le vieillard, qui ressemblait à un prêtre, lui répondit : « Je ne me moque point de toi, mais puis-je me retenir de rire en te voyant occupé à déchiffrer des inscriptions qui n'ont aucune puissance? Si vraiment tu désires connaître une formule toute-puissante, viens avec moi. Je te conduirai au lieu où est ce livre de Thot que le dieu transcrivit de sa propre main, lui-même, lorsqu'il vint ici-bas à la suite des autres dieux. Des deux formules qui y sont écrites, si tu récites la première, tu charmeras le ciel, la terre, le monde de la nuit, les montagnes, les eaux; tu comprendras ce que disent les oiseaux du ciel, les reptiles, tous, tels et quand ils sont; tu verras les poissons de l'abîme car une force divine les appellera à la surface de l'eau.

« Et si tu lis les paroles de la seconde formule, même si tu es déjà dans la tombe, tu reprendras la forme que tu avais sur la terre; et tu verras le soleil se levant dans le ciel avec son cercle de dieux, et la lune en la forme qu'elle a lorsqu'elle paraît... »

Nénoferkephtah, ébloui, dit au prêtre : « Par la vie du Roi! Dis ce que tu souhaites de bon et je te le ferai donner, si tu me conduis au lieu où est ce livre! »

Et le prêtre répondit à Nénofer : « Si tu désires que je te mène au lieu où est ce livre, tu me donneras cent tabonous d'argent pesant chacun dix-huit livres pour

ma sépulture, et tu me feras faire deux cercueils de bois, s'emboîtant l'un dans l'autre comme en ont les prêtres riches.»

Nénofer appela sans tarder un page et il lui commanda de faire donner au prêtre les cent tabonous d'argent et de faire immédiatement fabriquer les deux cercueils.

Et alors le prêtre dit à Nénofer : «Le livre en question se trouve au milieu de la mer de Coptos, dans un coffret de fer. Le coffret de fer contient un coffret de bronze; le coffret de bronze contient un coffret de bois de cannelier. Ce coffret de bois de cannelier recèle un coffret d'ivoire et d'ébène, le coffret d'ivoire et d'ébène contient à son tour un coffret d'argent. Le coffret d'argent renferme un coffret d'or et dans ce coffret d'or est déposé le livre. Et tout autour du coffret dans lequel est le livre, un serpent immortel est enroulé, et aussi une garde de serpents et de scorpions et de toutes sortes de reptiles qui s'étalent sur plus de douze mille coudées à la ronde...»

En entendant les paroles du prêtre, Nénofer fut si ému qu'il ne savait plus où il en était ni en quel endroit du monde il se trouvait. Il sortit du temple et vint s'entretenir avec moi de tout ce qui lui était arrivé. «Je vais aller à Coptos, me dit-il. J'en rapporterai ce livre et ensuite je te promets que je ne m'éloignerai plus jamais du pays du nord.»

Mais moi, je discutai son projet; je m'élevai contre le prêtre, disant : «Qu'il prenne garde à Amon pour

lui-même, ce prêtre, à cause de ce qu'il a dit à Nénofer. Il a allumé une querelle, il a apporté la guerre et la déesse de Thèbes sera hostile à notre bonheur.» Je levai la main vers Nénofer et je le suppliai de ne pas aller à Coptos, mais il ne m'écouta pas.

Il alla devant Pharaon et il répéta toutes les paroles que le prêtre lui avait dites, et Pharaon lui demanda : « Quel est le désir de ton cœur? »

Nénofer répondit sans hésiter : « Qu'on me donne la grande barque royale tout équipée. Je prendrai avec moi Ahouri, ma sœur et mon épouse, et Mihêt, son petit enfant, et je les emmènerai dans le pays du midi; je prendrai ce livre et je le rapporterai. »

Le Pharaon autorisa et on lui donna la grande barque royale tout équipée; nous nous y embarquâmes et nous fîmes le voyage jusqu'à Coptos. Notre arrivée fut annoncée aux prêtres d'Isis à Coptos et au Supérieur des prêtres d'Isis. Et voici qu'ils descendirent au-devant de nous, souhaiter la bienvenue à Nénofer et que leurs femmes vinrent me saluer.

Nous débarquâmes sur le rivage pour aller au temple d'Isis et d'Harpocrate. Nénofer fit venir un taureau, et puis une oie, et puis du vin; il présenta une offrande et une libation devant Isis et Harpocrate; puis on nous conduisit dans une belle maison toute pleine de bonnes choses.

Nénoferkephtah passa cinq journées à se divertir avec les prêtres d'Isis à Coptos, tandis que leurs femmes me tenaient compagnie et passaient d'heureuses journées avec moi.

Le matin du jour d'après, Nénofer fit apporter devant lui une grande quantité de cire pure; il en fabriqua une barque magique, garnie de ses rameurs et de ses matelots. Il récita sur eux une incantation : il les anima, il leur insuffla la respiration, il les lança sur l'eau. Ensuite il alourdit la barque royale avec du sable et prenant congé de moi il s'embarqua, tandis que je m'installais au bord de la mer de Coptos en me disant : « Je saurai ce qui lui arrive! » Nénofer alors dit aux rameurs : « Rameurs, ramez pour moi jusqu'au lieu où est ce livre; vous n'avez qu'à suivre la barque enchantée que j'ai lancée sur l'eau et qui vous montre la route. » Et ils ramèrent sans s'arrêter, la nuit comme le jour, et ils y arrivèrent en trois jours, guidés par la barque enchantée.

Alors la barque enchantée s'arrêta : Nénofer se leva et jeta du sable devant lui : un vide se creusa dans le fleuve.

Nénofer aperçut un amas grouillant de serpents, de scorpions et de toutes espèces de reptiles : c'était la garde veillant autour du coffret contenant le livre magique. Il reconnut le grand serpent de l'éternité enroulé autour du coffret lui-même. Nénofer, alors, récita une incantation sur la masse des serpents et des scorpions entortillés les uns dans les autres et il les rendit immobiles. Il put à ce moment pénétrer jusqu'au grand serpent de l'éternité enroulé autour du coffret tant convoité, il engagea le combat contre lui et le tua. Mais le serpent, qui est éternel, revint immédiatement à la vie et reprit sa position.

Nénofer reprit l'assaut contre le monstre et le tua encore une fois. Mais le serpent retrouva encore la vie et il s'enroula autour du coffret pour le protéger.

Une troisième fois, Nénoferkephtah attaqua le serpent; cette fois il le coupa en deux morceaux, il enfouit ces deux morceaux dans le sable et enfin le serpent mourut et ne reprit pas sa forme et sa position.

Alors Nénofer s'approcha du coffret, et il reconnut que c'était un coffret de fer. Il l'ouvrit, et il trouva un coffret de bronze. Il ouvrit ce coffret de bronze et découvrit un coffret de bois de cannelier. Il l'ouvrit et y trouva un coffret d'ivoire et d'ébène. Ce coffret d'ivoire et d'ébène cachait un coffret d'argent. Ouvert, le coffret d'argent révéla un coffret d'or. Nénofer leva le couvercle du coffret d'or et il vit que le livre était dedans.

Il saisit ce livre fameux et le tira du coffret d'or, il le déroula et lut tout haut la première formule qui y était écrite. Et voici qu'il enchanta le ciel, la terre, le monde de la nuit et les montagnes et les eaux. Il comprit clairement tout ce que disaient les oiseaux du ciel, les poissons de l'eau et les bêtes à quatre pattes dans les montagnes.

Alors il lut encore à haute voix la seconde formule écrite dans le livre et il vit tout : le soleil qui montait au zénith avec son cortège de dieux, la lune à son lever, les étoiles à leur place; il vit encore les poissons de l'abîme que rendait visibles une force irrésistible qui pesait sur l'eau au-dessus d'eux.

Alors Nénoferkephtah, tenant le livre, récita une incantation sur l'eau du fleuve et les eaux se refer-

mèrent, reprenant leur forme première. Il s'embarqua de nouveau et dit aux rameurs : « Rameurs, ramez pour moi jusqu'au lieu où est Ahouri, ma sœur et mon épouse. »

Ils ramèrent pour lui, la nuit comme le jour, et arrivèrent en trois journées à l'endroit où j'étais, assise au bord de la mer de Coptos. Je ne buvais ni ne mangeais, je ne faisais chose au monde, j'étais immobile dans mon attente comme une personne déjà passée dans l'autre monde, déjà arrivée à la Bonne Demeure.

Je dis à Nénofer en le voyant : « Par la vie du Roi! Donne que je voie ce livre pour lequel nous avons souffert toutes ces peines! »

Il me mit le livre en main. Je lus à haute voix la première formule qui y était écrite : j'enchantai le ciel, la terre, le monde de la nuit, les montagnes et les eaux; je compris clairement tout ce que disaient les oiseaux, les poissons et les bêtes à quatre pattes.

Alors je lus aussi tout haut la seconde formule du livre : et je vis le soleil apparaître avec son cortège de dieux, je vis la lune à son lever et toutes les étoiles du ciel à leur place.

Je voulus absorber ces merveilleuses formules, mais comme je ne savais pas écrire, j'eus recours à Nénofer, mon frère et mon époux qui était un scribe accompli et un homme fort savant. Il se fit apporter un morceau de papyrus intact. Il y copia soigneusement toutes les paroles qu'il y avait dans le livre. Puis il mouilla le papyrus avec de la bière, l'en imbiba et fit dissoudre tout cela dans l'eau. Quand il fut sûr que le tout était

bien fondu, il but, et il posséda ainsi tout ce que contenait le livre.

Et ensuite il recommença pour moi.

Nous retournâmes à Coptos le même jour pour nous reposer et nous divertir devant le temple d'Isis. Ensuite nous nous embarquâmes; on avertit les rameurs qui prirent le départ et, naviguant, nous voilà bientôt à plus d'une lieue au nord de Coptos.

Or, voici, le dieu Thot avait appris tout ce qui était arrivé à Nénofer au sujet de ce livre, et Thot ne tarda pas à aller devant Râ plaider sa cause. Voici ce qu'il lui dit : « Sache que mon droit et ma loi sont avec Nénoferkephtah, fils du roi Mérénephtah. Il a pénétré dans mon logis, il a pris mon coffret avec mon livre d'incantations; il a tué le serpent, mon gardien qui veillait sur le coffret. » Râ lui répondit : « Il est à toi, lui et tous les siens, tous! » et Râ fit descendre du ciel une force divine, ajoutant : « Que Nénoferkephtah n'arrive pas sain et sauf à Memphis, ni lui, ni quiconque est avec lui. »

A cette heure même et à cette minute, Mihêt, le petit enfant, s'échappa de dessous le tendelet qui abritait du soleil la barque royale, il s'élança vers le bordage et tomba au fleuve, et se noya, tandis qu'à bord chacun poussait un cri d'horreur et de douleur.

Nénofer sortit de sa cabine, il récita une formule magique sur l'enfant, et tout de suite, le petit corps remonta sur l'eau car une force magique se posa sur l'eau au-dessus de lui. Nénofer récita encore une autre formule sur lui, dont la puissance lui fit raconter tout ce qui lui était

arrivé, mais aucune formule connue des hommes ne peut rappeler à la vie un être que Râ a condamné.

Nous retournâmes à Coptos avec le corps de l'enfant. On le porta à la Bonne Demeure. Nous veillâmes à ce qu'on prît soin de lui. Il fut embaumé comme il convient à un grand; il fut déposé dans son cercueil, par nos soins, au cimetière de Coptos.

Puis, Nénofer, mon frère et mon époux, dit : « Partons, hâtons-nous de revenir avant que le Roi n'apprenne tout ce qui nous est arrivé et que son cœur ne soit troublé à ce sujet. » Nous nous embarquâmes, et nous voilà repartis, et bientôt arrivés à environ une lieue au nord de Coptos, à l'endroit où le petit enfant Mihêt était tombé au fleuve. Je sortis de dessous le tendelet de la barque royale, je me penchai, je tombai à l'eau et je me noyai, tandis que chacun à bord poussait un cri de détresse et de douleur.

On le dit à Nénofer et il sortit aussitôt de dessous le tendelet de la barque royale. Il récita sur moi une formule merveilleuse qui fit remonter mon corps à la surface, soulevé par une force magique; et cette magie me fit raconter ce qui était arrivé, et même l'accusation que Thot avait portée devant Râ.

Nénofer retourna à Coptos avec moi. Il veilla à ce qu'on prît soin de moi; il me fit embaumer comme il convient à une personne de ma race et de mon très haut rang; il me fit ensuite déposer dans le tombeau où déjà on avait déposé Mihêt, le petit enfant.

Puis, encore une fois, il s'embarqua et quitta le rivage. Il ne tarda pas à arriver à environ une lieue au

nord de Coptos, à l'endroit même où nous étions tombés au fleuve.

Il s'entretenait avec son cœur, disant : « Ne ferais-je pas mieux de retourner à Coptos pour m'y établir près d'eux? Si je reviens à Memphis à présent et que Pharaon m'interroge au sujet de ses enfants, que lui dirai-je? Puis-je lui répondre : « J'ai pris ta fille et ton petit-fils avec moi pour faire le voyage, je les ai laissés mourir et je reviens à Memphis, vivant encore! »

Il se fit apporter une pièce de fin lin de qualité royale qui lui appartenait, il en façonna une bande magique, il en lia le livre et le plaçant sur sa poitrine, il l'y fixa solidement à l'aide de la bande.

Puis Nénofer sortit de dessous le tendelet de la barque royale, se pencha et tomba à l'eau, tandis que chacun de ceux qui étaient à bord poussait un grand cri : il se noya et rendit l'âme. Tous s'exclamaient : « O quel grand deuil! Quel deuil lamentable! Le voilà disparu, le scribe excellent, le savant qui n'avait point d'égal! »

La barque royale acheva son voyage avant que personne au monde sût en quel endroit était Nénoferkephtah. Quand elle fut arrivée à Memphis, on l'annonça à Pharaon et Pharaon descendit au-devant de la barque. Il était en manteau de deuil et Memphis, tout entier, était en vêtements de deuil ainsi que les prêtres de Phtah, le Grand Prêtre de Phtah, et tous les gens de l'entourage de Pharaon.

Et voici : ils aperçurent Nénofer accroché aux rames de la barque royale où l'avait attaché la vertu magique du livre de Thot fixé à sa poitrine par la bandelette

magique, de sorte que son corps n'était pas perdu sous les eaux. On enleva le corps et on vit le livre sur sa poitrine. Alors Pharaon dit : « Qu'on ôte ce livre qui est sur sa poitrine. »

Les gens de la cour de Pharaon, et les prêtres de Phtah, le Grand Prêtre de Phtah firent observer au Roi : « O notre grand maître — puisse ta vie avoir la durée de celle de Râ! — que nous arrivera-t-il, quels malheurs fondront sur nous, si nous touchons à ce livre sacré? Regarde ce qui est arrivé à Nenoferkephtah, lui, un scribe excellent, un homme très savant, que toute sa science de la magie n'a pas pu préserver d'un si grand malheur! »

Et le livre fut laissé fixé à la poitrine de Nénofer, Pharaon fit introduire le corps de son fils dans la Bonne Demeure, la maison où travaillent les embaumeurs, l'espace de seize jours; ensuite on le revêtit d'étoffes somptueuses, et cela prit trente-cinq jours pour l'habiller. Puis on s'occupa de l'ensevelir pendant soixante-dix jours, et enfin on le déposa dans la demeure de son repos, au milieu des autres tombeaux.

Je t'ai conté tous les malheurs qui nous ont accablés à cause de ce livre dont tu dis : « Qu'on me le donne! »

Tu n'as aucun droit sur lui car, pour lui, on nous a pris le temps que nous avions à passer sur la terre. »

Satni dit : « Ahouri, donne-moi ce livre, que j'aperçois là entre Nénoferkephtah et toi, sinon je le prends de force. » Alors Nénofer se dressa tout debout sur son lit : « N'es-tu pas Satni à qui cette femme a raconté

tous ses malheurs? Ce livre, dont tu parles, es-tu capable de t'en emparer grâce à ton pouvoir magique? grâce à ton pouvoir de scribe versé dans les sciences secrètes ou par la puissance de ton habileté à jouer contre moi? Jouons-le, si tu veux, à nous deux!»

Satni dit : «J'accepte! Jouons-le si tu veux à nous deux!» Et voici que les serviteurs du royaume des morts, les serviteurs du Double de Nénoferkephtah, apportèrent la tablette à compartiments sur laquelle les joueurs font mouvoir les pions à tête de chien ou de chacal; on la posa devant eux, toute garnie de ses pions, et ils jouèrent une partie, à eux deux.

Nénofer gagna une partie à Satni; il récita une formule sur lui pour l'ensorceler et, plaçant la table à jeu sur lui, il le fit entrer dans le sol jusqu'aux jambes. Il agit de même à la seconde partie qu'il gagna encore, et il le fit enfoncer dans le sol jusqu'aux jambes!

Et une troisième fois encore il gagna la partie, mais cette fois il fit rentrer Satni sous terre jusqu'aux oreilles!

Après cela, Satni attaqua Nénofer avec ses poings, puis il appela Inaros, son frère de lait, et lui dit : «Ne tarde pas à remonter sur la terre; va raconter tout ce qui m'arrive à Pharaon et apporte-moi les talismans de mon Père Phtah, qui sont supérieurs à ceux de Nénoferkephtah qui ne possède que ceux de Thot bien inférieurs et apporte-moi aussi tous mes livres de magie.»

Inaros obéit; il remonta sans tarder sur la terre, il alla raconter à Pharaon tout ce qui arrivait à Satni, et Pharaon dit : «Apporte-lui les talismans de Phtah, son père, ainsi que tous ses livres d'incantations.»

Inaros redescendit en hâte dans la tombe; il mit les talismans sur le corps de Satni et celui-ci, à l'heure même, sortit de l'enfoncement dans la terre et se dégagea. Satni porta la main sur le livre et il le saisit, et quand Satni remonta hors de la tombe, la lumière qui émanait du livre éclaira le chemin devant lui tandis que derrière lui tout retombait dans l'obscurité.

Ahouri pleura après lui, disant : « Gloire à toi, ô l'obscurité. Gloire à toi, ô la lumière! Tout s'en est allé, tout ce qu'il y avait dans notre tombeau. »

Et Nénofer dit à Ahouri : « Ne te tourmente point. Je lui ferai rapporter ce livre, bientôt, un bâton fourchu à la main, un brasier allumé sur la tête. »

Satni remonta donc et sortit du tombeau, et il referma la porte derrière lui, comme elle était auparavant.

Il alla chez le Pharaon et il raconta à Pharaon tout ce qui lui était arrivé au sujet du livre.

Pharaon dit à Satni : « Conduis-toi en homme sage, remets ce livre dans la tombe de Nénoferkephtah; sinon, il te forcera à le rapporter, un bâton fourchu à la main, un brasier allumé sur la tête. »

Mais Satni ne l'écouta point; il n'avait plus au monde qu'une préoccupation : déployer le rouleau et lire le livre magique.

II

Après cela, il arriva un jour que Satni se promenant sur le parvis, devant le temple de Phtah, aperçut une femme si belle qu'il se demanda s'il y avait au monde



Satni se sentait heureux en regardant Thouboui, car il n'avait jamais encore vu sa pareille. *Page 163*



Satni se sentait heureux en regardant Thouboui, car il n'avait jamais encore vu sa pareille.
Page 163



une autre femme capable de l'égaler en beauté. Elle était si merveilleusement belle que seule la magie et les démons avaient pu la créer. Mais Satni à l'heure où il la vit ne pensa pas qu'elle pût être Ahouri revenue sur la terre pour le séduire et lui reprendre le précieux manuscrit. Satni ne remarqua pas l'or dont elle était couverte, ni les cinquante-deux domestiques qui l'accompagnaient et qui n'étaient autres que les cinquante-deux pions de l'échiquier magique de Nénoferkephtah que ce dernier avait par sa magie transformés en serviteurs pour en faire l'escorte de sa femme.

Non, à l'heure où il la regarda, Satni fut ébloui et il perdit le sentiment de l'endroit du monde où il était. Il ne sut qu'appeler le page qui le suivait et lui donner un ordre : « Ne tarde pas à suivre cette femme et informe-toi de sa condition. »

Le page s'empressa d'obéir et il découvrit sans tarder le chemin suivi par la femme. Il interpella la suivante qui marchait derrière elle et l'interrogea, disant : « Qui donc est cette personne? »

Elle répondit : « C'est Thouboui, la fille du prophète de Bastît, la dame d'Ankhouta, oui (tu sais, le quartier de Memphis qui est bâti sur une butte). Elle s'en va maintenant faire sa prière devant Phtah, le dieu grand. »

Quand le page fut revenu auprès de Satni, il lui répéta exactement ces paroles. Satni dit alors au jeune homme : « Va-t'en dire ceci à la suivante : Satni-Khâmoïs, fils du Pharaon Ousinarès, m'envoie pour dire à ta maîtresse que si elle accepte d'entrer dans son

harem il lui donnera dix pièces d'or. Il est décidé à la prendre pour femme, et s'il faut recourir à la violence, il n'hésitera pas. Il la fera enlever et il l'entraînera dans un endroit secret où personne au monde ne la retrouvera. »

Le jeune homme retourna à l'endroit où se trouvait Thouboui; il interpella la servante et lui répéta les paroles de son maître. Elle s'exclama, comme si c'était une insulte de dire des choses pareilles. Thouboui se retourna et dit au page : « Cesse de parler à cette fille. Viens ici et répète-moi ce que tu as à dire. »

Le jeune homme s'approcha de Thouboui et lui dit : « Tu recevras dix pièces d'or si tu acceptes d'entrer au harem de Satni-Khamoïs, le fils du Pharaon Ousinarès. Il est décidé à t'avoir pour femme et si tu résistes, il aura recours à la violence et tu seras entraînée dans un endroit si caché que personne au monde ne te retrouvera. »

Thouboui répondit : « Va dire à Satni que je ne suis pas une esclave. S'il veut m'épouser qu'il vienne demeurer dans ma maison. Tout sera prêt pour le recevoir à condition qu'il ne me traite pas comme une personne vile. » Et le page, revenu auprès de Satni, lui répéta ces paroles et Satni dit : « Voici qui me satisfait. »

Satni se fit alors amener un bateau, il s'y embarqua et ne mit pas longtemps pour arriver à Bubaste. Il marcha dans la ville, se dirigeant vers l'ouest et rencontra une maison très, très haute, avec un mur tout à l'entour, un jardin du côté du nord et un perron sur le devant.

Satni s'informa, disant : « Cette maison, de qui est-elle la maison? » Quelqu'un lui répondit : « C'est la maison de Thoubouî. »

Alors Satni pénétra dans l'enceinte et s'émerveilla en regardant le pavillon à deux étages bâti au milieu du jardin tandis qu'on prévenait Thoubouî.

Elle descendit tout de suite. Elle prit la main de Satni et lui dit : « Par la vie! il m'est fort agréable que tu aies fait le voyage qui t'a conduit jusqu'à ma maison de Bubaste où te voici arrivé. Viens en haut avec moi. »

Satni monta l'escalier de la maison avec Thoubouî. Il se trouva, à l'étage supérieur de la maison, dans une grande salle sablée et poudrée de bleu avec un sable mêlé à la poudre de lapis-lazuli et de turquoise. Il y avait là plusieurs divans tendus d'une étoffe de lin royal et sur un guéridon des coupes en or. Les esclaves mirent du bois parfumé sur le feu et répandirent des odeurs du genre de celle dont on approvisionne Pharaon, et Satni se sentait heureux en regardant Thoubouî, car il n'avait jamais encore vu sa pareille.

L'esclave remplit de vin une coupe d'or et la mit dans la main de Satni tandis que Thoubouî lui disait : « Qu'il te plaise de te restaurer. » Et Satni dit : « Ce n'est pas pour cela que je suis venu, mais pour te faire entrer dans mon harem. »

Elle répondit : « Je ne suis pas une personne de basse condition. Si tu veux m'épouser, il me faut un contrat. Tu me feras une donation régulière, un acte qui assure ma nourriture, mon entretien, et un autre acte pour

l'argent, qui me donne des droits sur toutes les choses et sur tous les biens qui sont à toi.»

Il répondit sans discuter : «Qu'on amène le scribe.»

On alla le chercher à l'instant et on l'amena. Satni lui fit faire au bénéfice de Thouboui un acte assurant son entretien et il lui constitua aussi par écrit un douaire sur toutes les choses, tous les biens qui lui appartenaient.

Et Thouboui devint ainsi la femme de Satni selon la coutume égyptienne. Et un peu après on vint dire à Satni : «Tes enfants sont en bas.»

Il dit : «Qu'on les fasse monter!»

Alors Thouboui se leva, toute droite dans sa robe de fin lin transparente et elle dit à Satni : «Je ne suis pas une esclave! Tu vas faire signer le contrat par tes enfants afin que plus tard ils ne cherchent point querelle à mes enfants au sujet de tes biens!»

Satni fit amener ses enfants et les força de signer le contrat.

Alors Thouboui reprit : «Je ne suis pas une esclave! Il faut que tu fasses tuer tes enfants afin que plus tard ils ne cherchent pas querelle à mes enfants à propos de tes biens.»

Et Satni dit : «Qu'on accomplisse sur eux le crime dont le désir est entré dans ton cœur!»

Elle fit tuer devant lui les enfants de Satni et par la fenêtre elle fit jeter les cadavres en bas et les chiens et les chats en mangèrent les chairs; et Satni les entendit grogner de plaisir, tandis qu'il buvait avec elle. A ce

moment, il étendit la main vers elle. Au contact de la main de Satni, elle ouvrit sa bouche toute grande et poussa un cri perçant. Satni perdit connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, il était dans une chambre à four, couché à terre et dépouillé de tous ses vêtements. Après que plus d'une heure eut passé, il aperçut un homme plus grand que les vivants, debout sur une estrade, entouré d'un grand nombre de personnes prosternées à ses pieds et qui avait toute l'apparence d'un Pharaon. Satni fit le geste de se lever, mais il se retint, tout honteux de n'avoir aucun vêtement sur le dos. Le Pharaon parla, il dit à Satni : « Satni, tu es dans un état peu ordinaire. Qu'est-ce que cela signifie? »

Et l'autre répondit : « Je pense que c'est Nénoferkephtah qui a dû me mettre dans cette piteuse situation. »

Le Pharaon reprit : « Va-t'en à Memphis. Tes enfants désirent ta présence, ils sont en train de supplier le Pharaon à ton sujet. » Et Satni reprit : « Mon grand maître, comment pourrais-je arriver jusqu'à Memphis? Je n'ai aucun vêtement sur mon dos! »

Le Pharaon appela un page et lui commanda d'apporter un vêtement à Satni. Puis il répéta : « Satni, va-t'en à Memphis. Tes enfants sont encore vivants, ils te réclament au Roi. »

Satni s'en alla à Memphis. Il y retrouva ses enfants pleins de vie et les embrassa avec joie.

Le véritable Pharaon lui dit : « Ne crois-tu pas que tu étais ivre? » Mais Satni avait compris que toute

l'aventure était un tour de magie que lui avait joué Nénoferkephtah et que Thouboui n'était autre que la femme de ce dernier, Ahouri. Il conta tout au Pharaon vivant. Et celui-ci répondit : « Satni, je suis venu déjà à ton secours, je t'ai dit : on te tuera à moins que tu ne rapportes ce livre au lieu où tu l'as pris. Mais tu n'as pas voulu m'écouter! Maintenant il faut que tu te décides à rapporter le livre à Nénoferkephtah et tu iras avec un bâton fourchu dans ta main et un brasier allumé sur la tête! »

Satni, se reconnaissant vaincu, partit, un bâton fourchu dans la main, un brasier allumé en équilibre sur la tête, et il arriva au tombeau de Nénoferkephtah et il descendit dans la tombe. Ahouri lui dit : « Te voilà, Satni? C'est Phtah, le dieu grand, qui t'a amené jusqu'ici sain et sauf! »

Et Nénoferkephtah se mit à rire : « Je te l'avais bien dit! » Et Satni s'aperçut que la tombe entière était illuminée par la lumière solaire depuis qu'il avait rapporté le livre magique, car avec le livre il avait fait rentrer dans la tombe la lumière qui en était sortie lorsqu'il avait emporté le talisman.

Et tous trois causèrent longtemps ensemble comme des amis.

Satni questionna : « Nénoferkephtah, que me demandes-tu, après être venu à bout de moi? Exiges-tu que je fasse pénitence et que je m'humilie devant toi?... » Nénoferkephtah répondit : « Satni, tu sais déjà qu'Ahouri, ma femme et Mihêt, son enfant, sont

enterrés à Coptos. Ici, il n'y a près de moi que leurs doubles, grâce à l'art d'un habile scribe qui a su inscrire dans ma tombe les formules magiques qui les évoquent. Ce que je te demande, c'est de prendre la peine d'aller à Coptos et de rapporter leurs corps momifiés ici afin que nous soyons réunis à jamais.»

Satni quitta la tombe et remonta au grand jour. Il alla se présenter devant le Pharaon et il lui conta ce que demandait Nénoferkepthtah. Le Pharaon dit : «Satni, il faut aller à Coptos et rapporter les momies d'Ahouri et de son enfant, Mihêt.»

Alors Satni dit : «Qu'on me donne la grande barque de Pharaon et tout son équipage!»

On lui donna la grande barque royale et tout son équipage; il s'embarqua et il ne mit pas beaucoup de temps pour arriver à Coptos. On annonça sa présence aux prêtres d'Isis. Ils vinrent au-devant de lui et descendirent jusqu'au rivage pour l'accueillir avec cérémonie. Il alla ensuite au temple d'Isis et au temple d'Harpocrate.

Il prépara un splendide sacrifice. Il fit venir un taureau, des oies, du vin. Il sacrifia le taureau en holocauste, et aussi les oies. Du vin, fit une libation, le tout en l'honneur d'Isis et d'Harpocrate.

Puis il alla au cimetière de Coptos, escorté des prêtres d'Isis. Ils passèrent trois jours et trois nuits à chercher parmi les tombes de la nécropole, remuant et retournant les stèles des scribes de la Double Maison de Vie, déchiffrant, lisant tout haut et récitant les inscriptions,

mais ils ne trouvèrent pas les chambres où reposaient Ahouri et Mihêt, son enfant.

De sa tombe lointaine, Nénoferkephtah perçut que leur recherche s'annonçait vaine et qu'ils ne découvraient pas les tombes. Alors il apparut devant eux sous la forme d'un prêtre très avancé en âge.

Satni le vit et lui dit : « Tu me parais un homme très avancé en âge. Ne connais-tu pas les demeures où reposent Ahouri et Mihêt, son enfant? »

Le vieillard répondit à Satni : « Le père du père du père de mon père a dit au père de mon père : les tombes où reposent Ahouri et Mihêt son enfant sont sous l'angle sud de la maison éternelle du prêtre. »

Satni dit au vieillard : « Mais alors il faudrait détruire le tombeau du prêtre pour les atteindre. C'est très grave de déranger le mort et son double. Peut-être ce prêtre était-il ton ennemi et t'a fait injure. N'est-ce pas pour cela que tu me pousses à lui nuire après sa mort et à démolir son tombeau? »

Le vieillard releva la tête : « Qu'on me garde à vue, et de près, puis qu'on rase le tombeau du prêtre. S'il arrive qu'on ne trouve point Ahouri et son enfant sous l'angle sud de la tombe du prêtre, qu'on me traite ensuite en criminel. »

Satni fit faire bonne garde auprès du vieillard, mais on trouva la chambre où reposaient Ahouri et son enfant juste sous l'angle sud de la tombe du prêtre. Alors Satni fit transporter les momies de ces grands personnages dans la barque royale, puis il fit reconstruire

le tombeau démoli et réinstalla la momie et le double du prêtre dans l'état où ils étaient auparavant.

Et le vieillard disparut, après que Nénoferkephtah eut fait comprendre à Satni que c'était lui-même qui s'était manifesté à Coptos pour diriger les recherches et faire retrouver la chambre funéraire d'Ahouri, sa femme, et de Mîhêt, son enfant.

Satni s'embarqua à son tour sur la barque royale et refit son voyage en sens inverse. Arrivé à Memphis avec toute son escorte, il vit venir au-devant de lui le Pharaon qu'on avait averti. Il fit porter les deux momies dans la tombe où était Nénoferkephtah et il fit sceller tout aussitôt la chambre inférieure.

Et Nénoferkephtah, et sa femme Ahouri, et leur petit enfant Mîhêt, enfin réunis pour l'éternité et heureux d'être ensemble, Nénoferkephtah cessa de se manifester sur la terre des vivants et tous jouirent du repos céleste. Mais Satni regrettait d'avoir été obligé de remettre le livre sacré à sa place avant d'avoir pu en tirer toute la science merveilleuse qui y était contenue.



Histoire de Satni et de son fils Sénosiris



Il y avait une fois, comme vous le savez déjà, un roi nommé Ousinarès et parmi ses enfants, un fils nommé Satni. Satni était un scribe très savant, fort instruit en toutes choses et extrêmement habile de ses doigts, quand il tenait la palette et le calame des écrivains. Il passait son temps entre les deux godets à encre, l'un pour l'encre noire et l'autre pour l'encre rouge, le vase d'eau à côté de lui. Le pinceau de roseau à la main, il couvrait d'hiéroglyphes et de signes magiques la longue bande de papyrus dont sa main gauche tenait le rouleau tandis que sa main droite travaillait. Plus qu'homme au monde, il était expert aux arts où excellent les scribes d'Égypte et aucun savant ne pouvait lui être comparé sur la Terre-Entière.

Il résolvait les énigmes et savait trouver réponse aux devinettes compliquées que les souverains de ce temps-là s'envoyaient les uns aux autres par manière de défi. C'est ainsi qu'un jour, on vit arriver à la cour d'Égypte un messager du roi d'Éthiopie qui, au nom de son maître, défia Pharaon d'avaler l'Océan tout entier. Le pauvre Pharaon fut tiré d'embarras par Satni qui déclara que son père se chargeait bien d'avaler toute la mer, mais telle qu'elle était à la minute même où le défi fut lancé. Il fallait donc auparavant que le roi d'Éthiopie trouvât moyen d'arrêter les fleuves qui se déversent sans cesse dans la Très-Verte. Inutile de dire que l'Éthiopien se retira avec sa courte honte sans plus insister.

En dépit de toute sa science et des triomphes qu'elle lui procurait, Satni était malheureux parce qu'il n'avait pas de fils. Sa femme, Mahi, partageait son chagrin et ne cessait de prier les dieux qu'ils lui donnent un enfant. Or, un jour qu'elle était allée visiter le temple de Phtah, elle s'endormit de fatigue au cours de sa prière. Et pendant son sommeil, elle entendit en songe une voix mystérieuse qui lui promit que son vœu serait bientôt exaucé.

Et peu après, Satni reçut lui aussi un avertissement des dieux. Une voix lui parla durant son sommeil, disant :

« Satni, un fils te sera bientôt donné. Tu l'appelleras Sénosiris et nombreux seront les miracles qu'il accomplira sur la terre d'Égypte. »

Lorsque Satni s'éveilla de son rêve après avoir entendu ces choses, son cœur se réjouit beaucoup.

Et enfin vint le jour où Mahi mit au monde un fils. On le fit vite savoir à Satni et il l'appela Sénosiris, comme l'avait ordonné la voix entendue dans son rêve.

Le petit enfant fut nourri par Mahi, sa maman, qui en prit grand soin. Et il arriva ceci : Quand le petit enfant Sénosiris eut un an, on aurait dit : « il a deux ans! » quand il en eut deux, on aurait dit : « il a trois ans! » tant il était grand et tant ses membres étaient vigoureux. Il arriva donc que Satni ne pouvait demeurer une heure sans voir le petit enfant Sénosiris, si fort était l'amour qu'il avait pour lui.

Lorsque Sénosiris fut assez grand et assez robuste, on le mit à l'école; en peu de temps il en sut plus long que le scribe qu'on lui avait donné pour maître. Ce petit enfant Sénosiris commença à lire et à déchiffrer les grimoires avec les scribes de la Double Maison de Vie du temple de Phtah, ces scribes qui sont les plus savants entre les savants, et tous ceux qui l'entendaient lire couramment à haute voix les textes anciens et difficiles étaient plongés dans l'étonnement. Satni prenait plaisir à le mener devant Pharaon les jours de fête pour que tous les scribes magiciens de la cour de Pharaon le fissent parler, et discuter, et lutter avec eux, et il leur tenait tête à tous!

Un jour que Satni se lavait sur la terrasse de ses appartements, se préparant à aller à la fête, et que le petit garçon Sénosiris se lavait lui aussi à côté de son

père pour le suivre à la fête, juste à ce moment-là, voilà que Satni entendit des voix qui chantaient très haut et très fort des lamentations et des cantiques funèbres. Il regarda dehors, du haut de la terrasse et il aperçut l'enterrement d'un riche qu'on portait pour l'ensevelir dans les tombes de la montagne avec tous les honneurs funèbres et des chants bruyants et lugubres.

Il regarda une seconde fois à ses pieds sous la terrasse et il aperçut le convoi d'un pauvre homme qu'on emportait hors de Memphis, simplement roulé dans une natte, sans cortège et seul : pas un homme au monde ne s'était trouvé pour marcher derrière son cadavre.

Satni s'écria : « Par la vie d'Osiris, le Seigneur de l'Amentît, tout-puissant dans l'autre monde, puissé-je être reçu chez les morts comme ce riche qu'on escorte à grand fracas et non comme ce pauvre qu'on enterre sans pompe et sans honneurs! »

Mais Sénosiris, son petit enfant, lui répliqua : « Et moi je souhaite tout au contraire que tu partes comme ce pauvre et non comme ce riche. »

Ces paroles causèrent une grande surprise à Satni. Son cœur s'en affligea extrêmement et il dit : « Ce que j'entends, est-ce bien la voix d'un fils qui aime son père? »

Sénosiris, le petit enfant, répondit : « Si cela te plaît, je te montrerai, chacun en sa place, le pauvre qu'on ne pleure pas et le riche qui s'en va, escorté de lamentations. »

Satni demanda : « Et comment pourras-tu faire cela, mon fils Sénosiris? »

Alors Sénosiris, le petit enfant, se mit à réciter des formules inconnues de Satni. Il prit son père par la main et il le conduisit à un endroit que celui-ci ne connaissait pas, dans la montagne de Memphis. Ils pénétrèrent entre deux hautes falaises de roches par un couloir qui les mena dans une grande salle, puis dans une autre, une autre encore et encore une autre; dans ces salles se pressait une foule d'hommes de toutes conditions. Personne n'essaya de les arrêter.

En entrant dans la quatrième salle, Satni aperçut des gens qui couraient et s'agitaient tandis que des ânes mangeaient sur leur dos, d'autres tendaient les bras vers des paniers suspendus au-dessus d'eux, contenant leur nourriture, de l'eau et du pain, mais ils ne pouvaient pas attirer le panier qui restait hors de portée, et d'autres hommes creusaient des trous sous leurs pieds pour les empêcher de se hisser plus haut.

Lorsqu'ils arrivèrent à la cinquième salle, Satni découvrit des morts vénérables qui se trouvaient en bonne place, mais ceux qui étaient accusés d'avoir commis des crimes se tenaient, suppliants, à la porte, et, chose étrange : le pivot même de la porte de cette cinquième salle était planté sur le seul œil droit d'un homme qui priait et demandait pitié en poussant de grands cris : c'était sûrement un ennemi des dieux; Satni et son fils passèrent dessus, le foulant aux pieds.

Lorsqu'ils atteignirent la sixième salle, Satni vit les

dieux qui composent le tribunal qui juge les morts à leur arrivée dans l'Amentît. Ils se tenaient chacun en sa place propre, tandis que les huissiers de l'Amentît appelaient les causes, une à une.

Face à la porte, Satni contempla la figure d'Osiris le dieu grand, assis sur son trône d'or fin, couronné du diadème que forme le bonnet blanc de la Haute Égypte et les deux plumes d'autruche plantées de chaque côté.

A la droite d'Osiris siégeait Anubis, le dieu grand, et à sa gauche Thot, le dieu grand, et après eux à gauche et à droite, les quarante-deux juges, les dieux de la cour de justice de l'Amentît.

Devant le tribunal, tout au milieu, se dressait la balance où sont pesées les bonnes et les mauvaises actions. Thot, le dieu grand, remplissait le rôle de scribe et de secrétaire, écrivant sur ses tablettes; Anubis adressait la parole aux accusés et les questionnait. Celui dont les mauvaises actions seront trouvées plus lourdes que ses mérites, ils le livreront à Amaït, la mangeuse, la chienne du maître de l'Amentît. Elle était là avec sa tête de crocodile à crinière de lion, son corps d'hippopotame, ses griffes acérées, sa gueule immense, accroupie aux pieds du Seigneur Osiris, prête à dévorer les coupables qui viennent de la terre et que les juges lui abandonnent.

Celui, au contraire, dont Thot et Anubis trouveront les vertus plus lourdes que les méfaits, ils le mèneront aux dieux du Conseil qui entoure le maître de l'Amentît

et son âme ira au ciel parmi les vénérables bienheureux pour vivre éternellement dans la joie.

Alors Satni, émerveillé de tout ce qu'il voyait dans l'Amentît, aperçut un personnage de belle allure revêtu d'étoffes de lin, et qui était placé à un rang honorable, proche d'Osiris. Et Sénosiris se mit devant son père et lui dit : « Mon père Satni, ne vois-tu pas le haut personnage, revêtu de vêtements de fin lin et qui est placé à peu de distance du trône d'Osiris? C'est lui, ce pauvre homme que tu as vu emporter hors de Memphis, sans personne pour l'accompagner et roulé dans une natte. C'est lui! Il a été conduit dans l'autre monde, dans l'Amentît; ses méfaits ont été pesés en face de ses mérites et ses mérites pesés ont été trouvés plus lourds que ses méfaits. Et lorsque Thot a fait son compte, voilà que pour la durée de sa vie, il n'avait pas eu une somme de bonheur suffisante tandis qu'il était sur la terre. Alors, pour le dédommager, le tribunal a décidé qu'on lui donnerait le trousseau funèbre du riche que tu as vu porter hors de Memphis avec tant d'honneurs. Et c'est ainsi qu'il a pu prendre sa place parmi les bienheureux vénérables, tout près du trône d'Osiris.

» Quant au riche, lui aussi est venu dans l'autre monde; ses mérites à lui aussi ont été pesés contre ses méfaits dans les plateaux de la balance, et ses méfaits ont été trouvés plus lourds que les mérites qu'il eut sur la terre et il a été décrété que dans l'Amentît son compte serait réglé à lui aussi. C'est lui que tu as vu tout à l'heure : sa bouche pousse de grands cris parce

que le pivot de la porte de l'Amentît est planté dans son œil droit et roule sur son œil quand on ferme et quand on ouvre la porte.

» Par la vie d'Osiris, le dieu grand, maître du monde des morts, si je t'ai dit sur la terre : « Qu'il te soit fait ainsi qu'à ce pauvre homme, mais qu'il ne te soit pas fait comme à ce riche! » c'est que je savais ce qui allait arriver à celui-ci. »

Satni dit : « Sénosiris, mon fils, nombreuses sont les merveilles que j'ai vues dans l'Amentît! A présent, puis-je savoir ce que sont ces gens qui courent et qui s'agitent, tandis que des ânes mangent sur leur dos, et ce que sont aussi ces autres qui essaient d'atteindre la nourriture suspendue au-dessus d'eux tandis que d'autres creusent des trous sous leurs pieds pour les empêcher de se hausser jusque-là? » — « Je te le dis, mon père Satni, répondit Sénosiris, ces gens, les premiers, sont ceux de cette terre qui sont maudits par les dieux; ils travaillent nuit et jour pour gagner leur subsistance, mais leurs femmes, transformées en ânes, la leur volent à mesure qu'ils la gagnent et la mangent sur leur dos. Ceux qui tendent en vain leurs bras pour attraper leur nourriture sont ceux que les dieux punissent pour l'avidité qu'ils ont montrée sur la terre; car, à celui qui a fait le bien sur la terre, on lui fait le bien dans l'Amentît, mais à celui qui a fait le mal, on lui fait le mal. Ces choses que tu vois dans le royaume des morts de Memphis, elles ont été établies pour toujours et elles ne changeront jamais. »

Lorsque Sénosiris eut terminé ses explications, il prit le chemin du retour, tenant son père par la main. Et Satni s'émerveillait des discours que son petit garçon lui avait tenus et il se disait : « Il sera capable de devenir un bienheureux et un serviteur du dieu et je le suivrai dans l'autre monde en disant : Celui-ci est mon fils, et cela suffira pour faire de moi aussi un bienheureux. »

Satni récita une formule pieuse pour s'excuser auprès des dieux de la liberté grande et il demeura dans le plus profond étonnement du monde à cause des choses qu'il avait vues dans l'Amentit. Ce qui l'étonnait encore davantage, c'était la science et la puissance de son petit garçon. Il tournait et retournait ces aventures en son esprit, sans parvenir à les comprendre : un nouvel exploit de Sénosiris allait bientôt lui révéler que celui qu'il prenait pour son fils n'était autre qu'un puissant magicien du temps jadis, revenu sur la terre afin de préserver l'Égypte des malheurs qui la menaçaient.

*

Voici comment les choses se passèrent : un jour que le Pharaon Ousinarès était assis dans la cour des audiences de son palais, à Memphis, et que les princes, les chefs militaires, les grands seigneurs et les grands fonctionnaires de l'Égypte se tenaient debout devant lui, chacun à son rang, on vint dire à Sa Majesté : « Une de ces pestes d'Éthiopiens vient d'arriver au Palais. Il pré-

tend qu'il apporte sur lui une lettre scellée.» Et sur l'ordre du Pharaon, on amena l'homme devant lui. Il salua et dit : «Y a-t-il ici quelqu'un qui puisse lire cette lettre que j'apporte en Égypte devant Pharaon, sans toucher au sceau ni le briser? Il s'agit de lire ce qui est écrit dans la lettre sans l'ouvrir. S'il n'y a eu ni bon scribe, ni savant d'Égypte capable de lire la lettre sans l'ouvrir, en retournant dans mon pays, la terre des Nègres, je proclamerai l'infériorité de l'Égypte!»

Au moment où Pharaon et ses princes ouïrent ces paroles, ils ne surent plus en quel lieu de la terre ils étaient et ils s'écrièrent :

«Par la vie de Phtah, le dieu grand, y a-t-il un scribe assez fort ou un magicien assez malin, si habile qu'il soit à déchiffrer des hiéroglyphes ou des écritures mystérieuses quand il les voit, qui puisse lire une lettre sans l'ouvrir?»

Pharaon eut une idée : «Qu'on appelle Satni, mon fils!» On courut, on le lui amena à l'instant. Il s'inclina jusqu'à terre, se prosterna, puis se tint debout, respectueux devant Pharaon qui lui dit : «Mon fils Satni, as-tu entendu les paroles que cette peste d'Éthiopien a prononcées devant moi? Il a dit : Y a-t-il en Égypte un bon scribe ou un homme instruit qui puisse lire la lettre qui est en ma main sans briser le sceau et qui sache ce qu'il y a écrit dessus sans l'ouvrir?»

L'instant où Satni entendit ces paroles, il ne sut plus l'endroit du monde où il était! Il reprit : «Mon grand seigneur, qui serait capable de lire une lettre sans l'ou-

vrir? Cependant qu'on me donne dix jours de répit, que je voie ce que je suis capable de faire, pour éviter que le pays des nègres, ces mangeurs de gommes, se permette de parler de l'infériorité de l'Égypte!» Pharaon prononça : «Ces dix jours sont accordés à mon fils Satni!» On assigna des appartements à l'Éthiopien et il s'y retira; on lui prépara de quoi manger : des sablés à la mode d'Éthiopie. Puis Pharaon leva l'audience, le cœur triste excessivement et il se coucha sans boire ni manger.

Satni rentra dans ses appartements la tête perdue. Il s'enroula, bien serré dans ses vêtements, de la tête aux pieds, et il se coucha, toujours éberlué et bien chagriné de son impuissance.

On alla conter cela à sa femme Mahi. Elle vint trouver Satni, elle passa la main sous ses vêtements. Elle lui dit : «Satni n'a point de fièvre, ses membres sont souples : sa maladie est une tristesse du cœur!»

Il répondit : «Laisse-moi, ma sœur Mahi! L'affaire qui trouble mon cœur n'est pas une affaire qu'il soit bon de raconter à une femme!» Le petit garçon Sénosiris, entra ensuite, il se pencha sur Satni, son père, et il lui dit : «Mon père Satni, pourquoi es-tu couché, le cœur troublé? Les ennuis que tu enfermes dans ton cœur, dis-les-moi que je t'en débarrasse.» Satni répondit : «Laisse-moi, mon enfant Sénosiris! Les soucis qui alourdissent mon cœur, tu es trop petit pour t'en occuper.» Avait-il donc oublié son expédition dans l'Amentît?

Sénosiris insista : « Dis-les-moi, que je calme ton cœur à ce sujet. » Alors Satni parla : « Mon fils, c'est une peste d'Éthiopien qui est venu en Égypte, portant sur son corps une lettre scellée et disant : « Où est celui qui la lira sans l'ouvrir? S'il n'y a en Égypte ni un scribe ni un savant capable de la lire de cette façon, je retournerai dans mon pays, la terre des Nègres, en proclamant l'infériorité de l'Égypte! »

A l'instant où Sénosiris entendit ces paroles, il éclata de rire, longuement.

Satni demanda : « Pourquoi ris-tu? »

Il répondit : « Je ris de te voir couché comme ça, le cœur troublé pour une aussi petite cause que cette affaire! Lève-toi, mon père Satni, car je lirai sans l'ouvrir cette lettre apportée en Égypte par ce nègre; je déchiffrerai ce qui est écrit sans briser le sceau. »

En entendant ces paroles, Satni se leva soudain, et il dit : « Qu'est-ce qui me prouve la vérité de ce que tu dis, enfant Sénosiris? » Sénosiris répliqua sans hésiter : « Mon père Satni, va dans les chambres du rez-de-chaussée de ton logis et tire un livre à ton choix de la boîte de terre cuite où on le conserve, je te dirai quel livre c'est; je le lirai sans regarder, me tenant devant toi, le dos tourné. »

Satni se leva, tout ragaillardi et Sénosiris fit absolument tout comme il avait dit. Il lut tous les livres que son père désigna, sans les ouvrir et sans les voir. Satni remonta des chambres du rez-de-chaussée plus joyeux que personne au monde.

Il ne tarda point d'aller rejoindre Pharaon, et il raconta devant lui toutes les choses qu'avait dites l'enfant Sénosiris, et le cœur de Pharaon s'en réjouit. Délivrés de souci, ils passèrent le reste de la journée à boire et à se divertir.

Le lendemain matin arrivé, Pharaon sortit dans la cour des audiences, entouré de ses nobles conseillers. Il envoya chercher la peste d'Éthiopien qui fut amené dans la cour, au milieu de laquelle il resta debout, la lettre scellée cachée sous ses vêtements.

L'enfant Sénosiris se plaça près de lui et l'apostropha sans attendre : « Malédiction sur toi, Éthiopien, toi, l'ennemi qui irrite Amon, le dieu grand!

« C'est donc toi qui es venu vers l'Égypte, le doux verger d'Osiris, la demeure de Râ; c'est toi qui nous défies, disant :

« Je retournerai dans mon pays, la terre des Nègres, en proclamant l'infériorité de l'Égypte!» Que la colère d'Amon retombe sur toi! Devant Pharaon, ton souverain, je vais réciter toutes les paroles qui sont écrites sur la lettre que tu caches. Garde-toi bien de rien dire à leur sujet qui ne soit la vérité! »

Sénosiris parlait avec une telle autorité que la peste d'Éthiopien se prosternant devant lui promit toute la vérité, rien que la vérité!

Alors, devant le Pharaon, devant les princes, les prêtres et les chefs assemblés, devant tout le peuple égyptien accouru pour l'entendre, Sénosiris récita tout le contenu de la lettre sans en omettre un mot.

C'était une bien curieuse histoire que racontait cette lettre, une histoire qui s'était passée au temps ancien du Pharaon Siamanou et que l'on avait oubliée depuis. En ce temps-là, déjà, les nègres d'Éthiopie détestaient les Égyptiens et ne savaient qu'inventer pour les tourner en ridicule et leur faire du mal.

Trois magiciens de ce pays des Nègres s'assemblèrent un jour pour deviser de leurs projets.

« Moi, dit le premier, s'il plaisait à Amon de me protéger, de sorte que le roi d'Égypte soit ensuite impuissant à me maltraiter, je jetterais sur l'Égypte des charmes que je suis seul à connaître, si bien que je plongerais l'Égypte dans les ténèbres pour trois jours et trois nuits sans que la lumière du jour reparaisse nulle part! »

Le second dit entre autres choses : « Si Amon devait me protéger contre les mauvais traitements du roi d'Égypte, je jetterais sur l'Égypte mes charmes à moi, si bien que les champs resteraient stériles pendant trois ans! »

Le troisième dit à son tour : « Si Amon voulait bien me garder d'accident et faire en sorte que le roi d'Égypte ne puisse rien me faire, je jetterais mes charmes à moi sur l'Égypte, si bien que je transporterais le Pharaon au pays des Nègres pour lui faire administrer en public devant notre roi une volée de coups de cravache, cinq cents coups au moins, et je le rapporterais en Égypte, en six heures de temps, pas plus. »

Le roi d'Éthiopie les entendit. Cette idée d'enlever le

Pharaon pour le fouetter le combla d'aise. Aussi appela-t-il les trois magiciens et, s'adressant à celui qui avait parlé le dernier :

« Comment t'appelles-tu? lui dit-il. »

« Je suis Nasi, fils de la Dame négresse. »

« Eh bien, Nasi, exécute donc ton prodige, et, par Amon, mon dieu, je te protégerai et je te comblerai de biens. »

Nasi, fils de la Dame négresse, se mit à l'œuvre. Il fabriqua avec de la cire un brancard à quatre porteurs, il récita une formule magique, il souffla sur eux violemment et leur donna la vie, puis il leur commanda :

« Vous irez en Égypte, vous saisirez le Pharaon et vous l'apporterez sur le brancard devant notre roi. Là, on lui administrera en public une volée de cinq cents coups de cravache, puis vous le rapporterez en Égypte, le tout en six heures de temps, pas plus! »

Ils répondirent : « Certes, nous n'oublierons rien! »

Les sorcelleries de l'Éthiopien filèrent donc vers l'Égypte. Elles trouvèrent moyen de dominer les êtres bons qui protègent les hommes pendant la nuit et s'emparèrent du Pharaon Siamanou, elles le portèrent à la terre des Nègres, au lieu où était le roi et là il reçut une volée de coups de cravache, cinq cents coups en public; après quoi il fut remporté en Égypte, le tout en six heures de temps, pas plus.

Après donc que ces choses se furent passées, Pharaon Siamanou se réveilla les reins moulus à cause des coups et, le lendemain matin, il dit à ses courtisans :

« Qu'est-il donc arrivé cette nuit que j'ai été obligé de quitter l'Égypte ? » Les courtisans, interloqués, se regardaient entre eux, craignant que le roi ne soit devenu fou. Car, naturellement, nul n'était au courant du voyage magique. Mais ils se contentèrent de répondre à Sa Majesté :

« Tu es sain, Pharaon, notre grand maître, et Isis, la grande déesse, calmera tes afflictions ! Mais que veulent dire tes paroles, ô Pharaon ? Puisque tu dors dans la chapelle du temple d'Horus, les dieux te protègent. »

Alors, Pharaon se leva et montra à ses amis son dos balafré et il ajouta : « Par la vie de Phtah, le dieu grand, on m'a porté au pays des Nègres pendant la nuit, on m'a administré cinq cents coups de cravache au moins en public devant le roi et on m'a rapporté ici, le tout en six heures de temps, pas plus. »

Après avoir examiné le dos du Pharaon, tous ses amis poussèrent de grands cris. Or, parmi eux se trouvait le chef du secret des livres, Panishi, qui était vivant. Il poussa un cri plus fort que les autres et dit : « Mon Seigneur, ce sont là des sorcelleries des Éthiopiens ! Par ta vie et celle de ta famille, je saurai bien les punir ! »

Après avoir consulté ses livres et invoqué le dieu Thot l'inspirateur des magiciens, Panishi fabriqua un charme puissant pour protéger Pharaon. Et quand la seconde nuit fut venue, Nasi l'Éthiopien déchaîna en vain ses sortilèges, il lui fut impossible d'arracher le Pharaon Siamanou de son lit.

Averti de tout ce qui s'était passé, Panishi résolut de faire mieux encore et, à leur tour, ses sorcelleries s'envolèrent au pays des Nègres pour enlever le roi et le transporter en Égypte où il fut fustigé plus cruellement encore que ne l'avait été Pharaon. Et la même scène se reproduisit trois nuits de suite.

Furieux de cette mésaventure, le roi d'Éthiopie fit appeler Nasi et lui dit avec de grandes menaces : « Par Amon, mon protecteur, puisque tu es la cause de mon humiliation, tâche maintenant de me sauver des sorciers d'Égypte ! »

Nasi s'y employa de son mieux. Il résolut d'aller lui-même en Égypte pour y combattre son rival.

Il arriva dans la cour des Audiences et se trouva en présence de Pharaon ; il prit tout de suite la parole à voix haute, annonçant : « Holà ! qui fera assaut de sorcellerie avec moi, ici même dans la cour des Audiences, en présence de Pharaon, et à la vue de tout le peuple d'Égypte ? Je les défie tous, soit les deux scribes de la Maison de Vie, soit seulement celui des deux qui a ensorcelé mon roi, et l'a transporté en Égypte malgré moi ! »

Alors Panishi, qui justement se tenait à sa place dans la cour des Audiences auprès du Pharaon, répondit : « Holà ! n'es-tu pas Nasi l'Éthiopien ? N'es-tu pas celui qui a voulu, autrefois, me fasciner dans les vergers de Râ et, plongeant dans l'eau, m'a échappé en te laissant couler jusque sous la montagne à l'est d'Héliopolis ? N'est-ce pas toi qui t'es permis de faire voyager

Pharaon, ton maître, puisque la Terre-Entière lui appartient, et qui l'a fait rouer de coups devant le roi d'Éthiopie? Et tu viens jusqu'en Égypte pour me défier et tu as l'aplomb de dire : Qui veut faire assaut de magie avec moi? Par la vie d'Atoumou, le maître d'Héliopolis, les dieux de l'Égypte t'ont ramené ici bien à propos; puisque te voilà dans leur pays et sous leur influence, tu vas être payé de tout ce qu'on te doit. Prends courage, car je viens à toi! »

La peste d'Éthiopien, sans attendre davantage, prononça une de ses formules : une flamme jaillit dans la cour des Audiences; Pharaon et ses amis poussèrent de grands cris, appelant : « Au secours, Panishi, viens à nous! »

Panishi, à son tour, prononça une formule, et du côté du midi accourut une trombe d'eau qui éteignit la flamme en un instant.

Alors l'Éthiopien eut recourt à une autre opération magique. Il prononça quelques mots et une nuée immense parut dans la cour des Audiences : chacun cessa d'apercevoir son frère ou son compagnon.

Mais Panishi récita quelque chose et le vent balaya tous ces nuages.

Nasi essaya encore autre chose. Il murmura un autre texte et une voûte de pierre, longue de deux cents coudées, large de cinquante et plus, se développa autour de Pharaon et de son entourage, isolant l'Égypte de son roi, la terre de son souverain. Pharaon regarda en haut, vit sur sa tête cette masse de pierre et poussa un grand

cri; tout le peuple qui était dans la cour des Audiences cria d'effroi aussi en se voyant emprisonné de la sorte.

Panishi récita, lui aussi, un texte. Il fit apparaître une barque de papyrus, il y fit descendre la voûte de pierre, et ainsi chargée, la barque s'en alla au bassin immense, à la grande eau de l'Égypte qui est le lac Mœris.

Nasi dut s'avouer vaincu.

Pour échapper à la vengeance, il essaya de se rendre invisible. Mais Panishi le fit immédiatement réapparaître sous la forme d'un vilain oison, renversé à terre sur le dos, avec un chasseur debout près de lui tout disposé à le tuer.

Oubliant alors tout son orgueil, Nasi implora sa grâce : « Pardonne-moi mes crimes! Donne-moi un bateau pour quitter l'Égypte et je partirai pour mon pays.! »

Mais Panishi jurant par Pharaon et par tous les dieux d'Égypte s'écria : « Je ne te laisserai pas échapper tant que tu n'auras pas juré de ne jamais revenir ici. »

Nasi jura : « Je ne viendrai pas en Égypte avant quinze cents ans » et Panishi le libéra de l'enchantement et lui donna un bateau pour rentrer chez lui, dans la terre des Nègres.

*

Ici Sénosiris arrêta son récit et l'Éthiopien, effondré à ses pieds dans la poussière, dut reconnaître qu'il était en tous points conforme à ce qui était écrit sur la lettre.

Il aurait bien voulu s'échapper, l'Éthiopien! car il sentait qu'il avait trouvé son maître. Mais d'un geste Sénosiris le maintint à sa place et, s'adressant à Pharaon : « Celui que tu vois ici confondu, ô roi, n'est autre que ce Nasi qui, les quinze cents ans écoulés, revient nous tourmenter. Et par la vie d'Osiris le dieu grand, maître de l'autre monde, devant qui je vais reposer, je suis Panishi. Lorsque j'ai vu dans l'Amentît, où sont les morts, que cet ennemi, l'Éthiopien, allait se jeter avec ses sortilèges sur l'Égypte, j'ai supplié Osiris pour qu'il me permît de paraître de nouveau sur la terre afin d'empêcher celui-ci de proclamer l'infériorité de l'Égypte.

« Osiris m'a exaucé et je suis revenu à la vie; je suis devenu le fils de Satni pour écraser par mes enchantements cette peste d'Éthiopien que vous voyez là. »

Et Sénosiris (c'est-à-dire Panishi sous la figure de Sénosiris) récita encore un texte magique contre la peste d'Éthiopien : il l'enveloppa d'un feu qui le consuma, là, au milieu de la cour des Audiences, devant Pharaon et ses amis et tout le peuple de l'Égypte.

Puis, à son tour, il s'évanouit comme une ombre et personne ne le revit jamais.

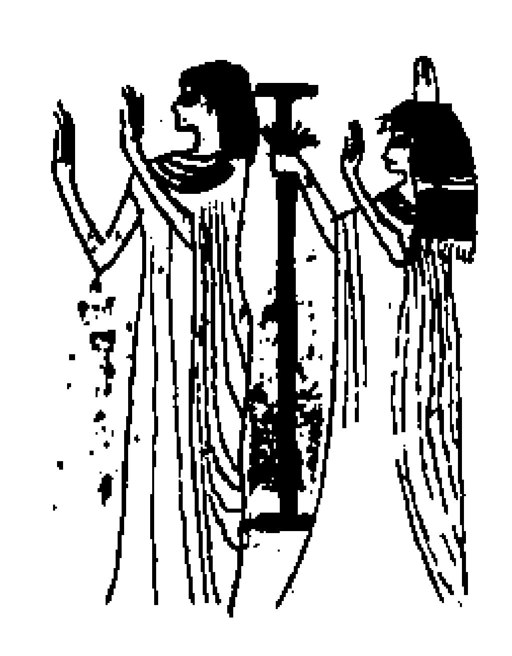
Pharaon s'émerveilla extrêmement, ainsi que les princes et tout son entourage, des choses qu'ils avaient vues dans la cour des Audiences, disant : « Il n'y eut jamais de scribe plus habile en son art ni de savant pareil à Panishi, et il n'y en aura plus après lui. »

Satni ouvrit la bouche pour pousser un grand cri désolé de ce que Sénosiris s'était évanoui comme une

ombre et qu'il ne le voyait plus. Le soir venu, il regagna ses appartements, le cœur troublé grandement : sa femme Mahi l'y accueillit de son mieux pour le consoler. Mais Satni n'oublia jamais de faire des offrandes et des libations en tout temps devant le tombeau de Panishi, car il ne pouvait oublier son petit enfant Sénosiris.



Le prince prédestiné



L y avait une fois un roi d'Égypte dont le cœur était tout attristé parce qu'il ne lui naissait pas un fils et héritier. Il désirait tant avoir un garçon qu'il demandait souvent et longtemps aux dieux de son temps de lui en donner un. Ils décrétèrent de lui accorder ce qu'il souhaitait si fort et enfin un beau jour sa femme lui donna ce fils tant souhaité.

A sa naissance, comme à celle de tous les petits Égyptiens, présidèrent les déesses, les sept Hâthors, jeunes et belles, à la face rosée et aux oreilles de génisse; elles sont toujours gracieuses et souriantes, quel que soit le sort qu'elles promettent au nouveau-né, bonheur ou malheur, qu'elles l'enrichissent de leurs dons ou qu'elles lui réservent la misère. Elles s'assemblèrent autour du petit prince pour prédire sa destinée et elles prononcèrent : « Il est né un mauvais jour, mauvais, mauvais, mauvais, il périra par le crocodile! Et s'il ne périt pas

par le crocodile, ce sera par le serpent! et s'il ne périt pas par la faute du crocodile ni par la faute du serpent, ce sera sûrement par le chien!»

Quand les gens qui étaient là entendirent ces paroles de mauvais augure, ils coururent bien vite les répéter à Sa Majesté et Sa Majesté en eut le cœur tout attristé, bien entendu. Et Elle décida de prendre tout de suite toutes les précautions possibles pour éviter à son cher petit garçon une aussi lamentable fin.

Alors Sa Majesté fit construire sur la montagne une maison de pierre; on y entassa toutes sortes de meubles et de provisions venus de la maison du roi et on y mit une garnison entière de serviteurs pour veiller sur l'enfant qui ne sortait jamais de cette maison.

Quand il fut un peu plus grand il monta sur le toit de la maison qui était contruit en terrasse, car le toit des maisons d'Égypte est toujours plat. De là, il voyait bien des choses et il aperçut sur la route un lévrier qui marchait derrière un homme.

Il dit à son page qui était avec lui :

« Qu'est-ce que c'est, qui marche derrière cet homme qui chemine sur la route? »

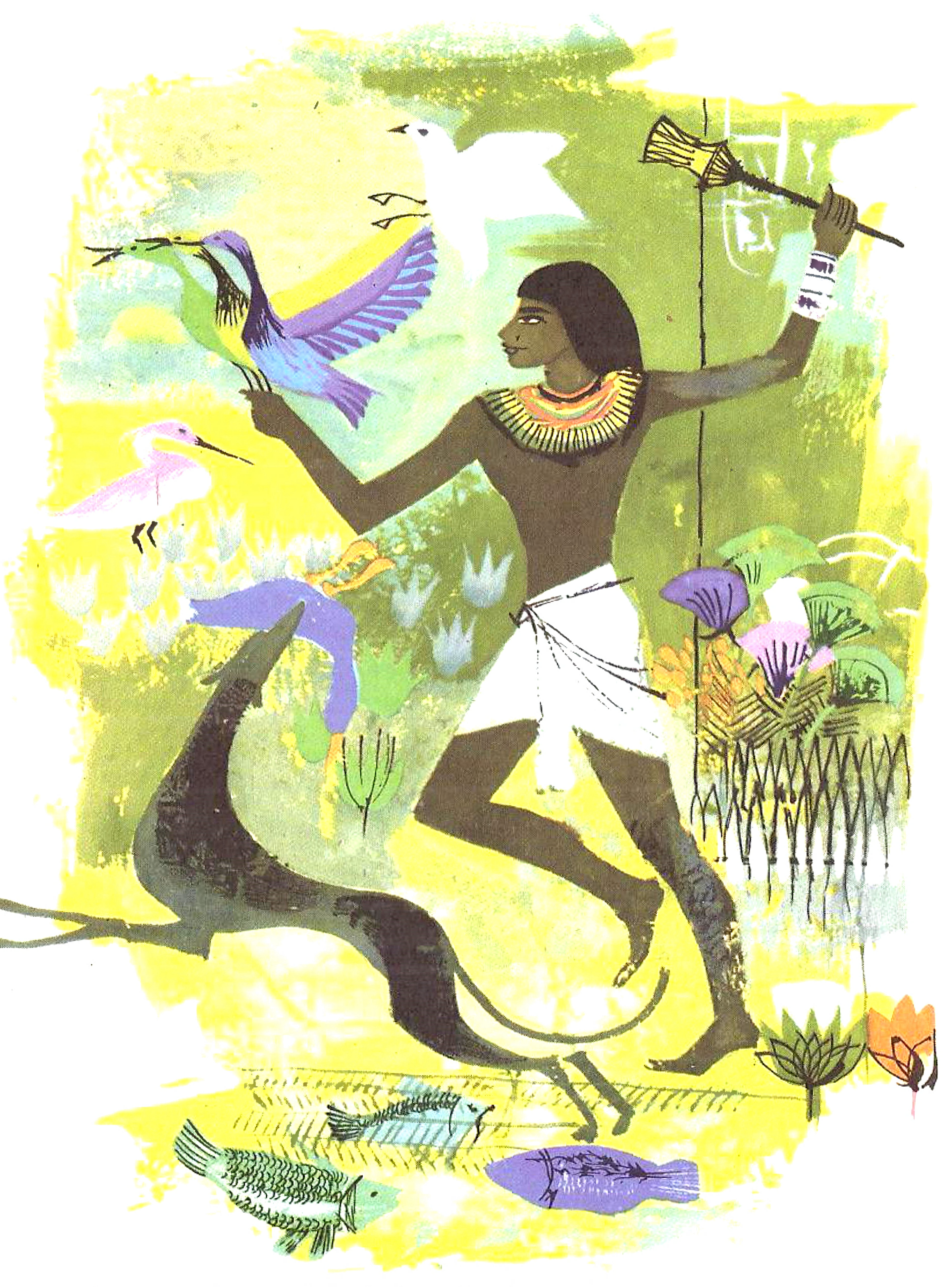
Le page lui dit : « C'est un lévrier! »

Et l'enfant du roi ordonna : « Qu'on m'en apporte un tout pareil! »

Le page alla immédiatement redire les paroles du petit prince à Sa Majesté et Sa Majesté dit : « Qu'on lui amène un jeune chien courant, de peur que son cœur ne s'afflige! »



Son lévrier était avec lui. Il s'en alla donc selon son caprice, à travers le pays, vivant de gibier. *Page 193*



Son lévrier était avec lui. Il s'en alla donc selon son caprice, à travers le pays, vivant de gibier. *Page 193*

Et voici, on lui amena le lévrier.

Et après que les jours eurent passé là-dessus, quand l'enfant eut pris de l'âge et que ses membres furent devenus forts, il envoya un message à son père et dans ce message il lui disait :

« Allons! pourquoi vivre comme les fainéants? Puisque de trois côtés la destinée qui m'attend est fâcheuse, quand même j'essayerais d'y échapper et de faire à ma volonté, Amon-Râ n'en fera pas moins ce qui a été décidé! »

On écouta ce qu'il disait et l'on fit ce qu'il voulait. On lui donna son lévrier pour le suivre et un bateau le transporta sur la côte de Syrie. Une fois débarqué, on lui dit : « Ah! va où tu désires! »

Son lévrier était avec lui. Il s'en alla donc, selon son caprice à travers le pays, vivant de gibier.

Or ce pays était celui d'un prince de Syrie qui n'avait point de fils, mais seulement une fille.

Et le prince, qui n'était pas content d'être sans héritier mâle, avait fait construire une maison très haute dont les soixante-dix fenêtres étaient élevées à plus de soixante-dix coudées du sol. Après quoi, il se fit amener tous les fils de princes du pays de Kharon (qui est la Palestine) et il leur dit : « Voilà, celui qui atteindra la fenêtre de ma fille, elle lui sera donnée pour femme! »

Or il y avait beaucoup de jours que ces événements s'étaient accomplis lorsque le prince d'Égypte arriva dans cet endroit tout en chassant. Il fut accueilli par

les princes du pays de Kharon, qui le conduisirent dans leur maison, le mirent au bain et donnèrent la provende à ses chevaux. Ils firent toutes sortes de choses pour obliger le prince et le bien recevoir : ils le parfumèrent, ils lui frottèrent les pieds avec des onguents, ils le firent manger avec eux et lui donnèrent de leur pain. Et ils se mirent à faire la conversation avec lui par politesse et, en manière de conversation, ils lui dirent : « D'où viens-tu, bon jeune homme? »

Il leur répondit : « Moi, je suis le fils d'un soldat qui conduit les chars de guerre du pays d'Égypte. Ma mère mourut. Mon père prit une autre femme. Cette femme a eu des enfants à elle et elle s'est mise à me haïr. Alors je me suis enfui loin d'elle. »

Les princes, saisis de pitié, le prirent dans leurs bras et l'embrassèrent. Et après que des jours nombreux eurent encore passé là-dessus, il leur dit : « Et vous, que faites-vous donc ici? »

Ils lui dirent : « Nous passons notre temps à faire ceci : nous nous efforçons de nous envoler, et celui qui atteindra la fenêtre de la fille du prince de Syrie, on la lui donnera pour femme. »

Le prince égyptien leur dit : « S'il vous plaît, je ferai une conjuration pour ensorceler mes jambes, et moi aussi j'irai m'envoler avec vous. »

Et les voilà partis pour aller s'envoler comme ils s'y essayaient chaque jour et le prince se tint éloigné pour mieux voir, et du haut de sa fenêtre le visage de la fille du prince de Syrie se tourna vers lui...

Or, après que les jours eurent encore passé là-dessus, le prince égyptien alla pour s'envoler avec les princes de Kharon et voilà qu'il s'envola, et il atteignit la fenêtre de la fille du prince de Syrie; elle lui sourit et l'entoura de ses bras.

On s'en alla bien vite pour réjouir le cœur du père de la princesse et on lui dit : « Un homme a atteint la fenêtre de ta fille! »

Le prince interrogea le messager, lui disant : « Qui est-il, celui qui a réussi? » On lui dit : « Le fils d'un soldat qui conduit les chars de guerre, un fugitif du pays d'Égypte qui a quitté son pays pour échapper à la haine de sa belle-mère. Elle le déteste depuis qu'elle a des enfants à elle. »

Le prince de Syrie se mit très fort en colère. Il cria : « Est-ce que moi je donnerai ma fille en mariage à un transfuge du pays d'Égypte? Qu'il s'en retourne! » Et vite, vite, on alla dire au prince : « Retourne-t'en au lieu d'où tu es venu! »

Mais la princesse entendit et elle le saisit par le bras, elle jura de par Amon-Râ, disant : « Par la vie de Phrâ-Harmakhis, si on me l'arrache, je ne mangerai plus, je ne boirai plus, je mourrai sur l'heure. »

Le messager s'empressa d'aller répéter tous les propos qu'elle avait tenus à son père; indigné, le prince envoya des gens pour tuer le jeune homme, tandis qu'il était dans la maison de la princesse.

La princesse les reçut mal, elle leur dit : « Par la vie de Phrâ! si on le tue, au coucher du soleil je serai

morte. Je ne passerai pas une heure en vie s'il faut rester séparée de lui!»

Et on alla redire tout cela à son père, qui fut effrayé de ces menaces.

Alors, il fit amener devant lui le jeune homme avec la princesse. Le jeune homme fut saisi de terreur quand il se trouva devant le prince; mais celui-ci le prit dans ses bras et le couvrit de baisers et il lui dit : «Conte-moi qui tu es, car, tu le vois, tu deviens pour moi un fils!»

Le jeune homme dit : «Moi? Je suis l'enfant d'un soldat monté sur les chars de guerre du pays d'Égypte. Ma mère mourut et mon père prit une autre femme. Elle s'est mise à me haïr et moi je me suis enfui loin d'elle.»

Le prince de Syrie lui donna sa fille pour femme. Il lui donna une maison, et des paysans, et des champs, et aussi des bestiaux, et toutes sortes de bonnes choses.

Or, après que les jours eurent passé là-dessus, le jeune homme dit à sa femme : «Je connais le sort qui m'attend, trois destins me menacent : je dois périr par le crocodile, ou par le serpent, ou par le chien.»

La princesse répondit : «Qu'on tue le chien qui court devant toi!»

Mais il répliqua : «Je t'en prie, je ne tuerai pas mon chien que j'ai élevé, je l'ai eu quand il était tout petit!»

La princesse, à partir de ce moment, ne cessa de craindre le mauvais sort pour son mari. Elle eut peur, très, très peur, et elle ne le laissa plus sortir seul. Or, il

arriva que son mari désira voyager, et elle aussi. Ils allèrent vers la terre d'Égypte pour s'y promener et chasser à travers le pays. Et voilà que le crocodile sortit du fleuve qui, bien entendu, était le Nil et il vint jusqu'au milieu du village où séjournait le prince. On réussit à s'emparer du crocodile et on l'enferma dans un logis où il était gardé par un géant. Le géant ne laissait jamais sortir le crocodile, mais quand le crocodile dormait, le géant en profitait pour aller se promener, et au lever du soleil, le géant revenait au logis, et cela dura tous les jours, pendant deux fois trente jours.

Et après que les jours eurent passé là-dessus, le prince resta un soir dans sa maison pour se divertir. Quand la nuit vint, il se coucha sur son lit et le sommeil s'empara de tous ses membres. Sa femme remplit un vase de lait et le plaça à côté d'elle.

Et voici qu'un serpent sortit de son trou et vint pour mordre le prince, mais sa femme veillait. Elle appela ses servantes qui offrirent le lait au serpent. Le serpent en but, il s'enivra à force d'en boire et resta couché, le ventre en l'air. Alors la femme le mit en pièces à coups de hache.

On réveilla alors le mari qui fut saisi d'étonnement, et elle lui dit : « Vois! ton dieu t'a permis d'échapper à l'un des destins qui te menacent. Il te laissera aussi bien échapper aux autres. »

Le prince présenta immédiatement des offrandes au dieu, il l'adora et il exalta sa puissance tous les jours de sa vie.

Et après que des jours encore eurent passé là-dessus, le prince sortit pour se promener dans les environs de son domaine. Et comme il ne sortait jamais seul, son chien trottait derrière lui.

Ils arrivèrent ainsi au bord du Nil. Mais, tandis que le chien se baignait, le crocodile sortit de l'eau et s'empara du prince. Heureusement, il l'entraîna du côté de la maison du géant. Celui-ci sortit à point et le sauva.

Alors le crocodile parla. Il dit au prince : « Ah! moi je suis ton destin qui te poursuit. Quoi que tu fasses, tu repasseras toujours sur mon chemin. Le géant, toi et moi, nous devons toujours nous rencontrer. Mais le géant me gêne plus que toi, alors je vais te poser une condition. Tu tueras le géant et je te laisserai aller; mais si tu ne me débarrasses pas du géant qui me tient prisonnier ici, c'est toi qui verras ta mort. Réfléchis. Tu as bien compris : tu vas me jurer de tuer le géant; si tu t'y refuses, tu verras ta mort! » Et il s'installa pour attendre.

Et quand la terre se fut de nouveau éclairée et qu'un second jour parut, le chien survint et vit que son maître était au pouvoir du crocodile. Et devant lui, le crocodile répéta :

« Veux-tu me jurer de tuer le géant? »

Le prince lui répondit : « Pourquoi tuerais-je celui qui a veillé sur moi et qui t'a empêché de me tuer sur-le-champ? »

Le crocodile lui dit : « Alors que ton destin s'accomplisse! Si, au coucher du soleil, tu ne me prêtes

point le serment que j'exige, tu verras ta mort.» Le chien, qui avait entendu ces paroles, courut à la maison où il trouva la fille du prince de Syrie dans les larmes, car son mari n'avait point reparu depuis la veille.

Quand elle vit le chien revenir tout seul, sans son maître qu'il ne quittait jamais, elle éclata en sanglots, elle pleura à haute voix et elle se déchira la poitrine dans son désespoir. Mais le chien la saisit par sa robe et la tira du côté de la porte comme pour l'inviter à sortir.

Elle se leva, elle prit la hache avec laquelle elle avait tué le serpent et elle suivit le chien jusqu'à l'endroit de la rive où se tenait le géant.

Là, elle se cacha dans les roseaux et elle attendit. Elle resta là sans boire ni manger, mais tout le temps elle ne fit que prier les dieux pour son mari.

Et lorsque le soir fut arrivé, le crocodile parla à nouveau.

« Veux-tu me jurer de tuer le géant, dit-il, sinon je te porte au fleuve et tu verras ta mort! »

Mais le prince s'entêta dans sa première réponse : « Pourquoi tuerais-je celui qui a veillé sur mon sort? »

Alors le crocodile le saisit et l'emporta vers le fleuve, justement du côté où la femme était tapie dans les roseaux. Et tout d'un coup, elle sortit du milieu des roseaux et, au moment où le crocodile ouvrait toute grande la gueule, elle frappa de sa hache. Alors le géant se jeta aussi sur le crocodile et il l'acheva.

Et la femme embrassa le prince et elle lui dit : « Tu vois, ton dieu a permis que tu échappes au second des mauvais sorts qui te menacent, il te sauvera aussi du troisième. »

Et tout de suite, le prince offrit des présents au dieu, il l'adora et il exalta sa puissance tous les jours de sa vie.

Et après que d'autres jours eurent passé là-dessus, les ennemis pénétrèrent dans le pays. Car les fils du prince de Kharon, furieux depuis que la princesse avait épousé celui qu'ils tenaient pour un aventurier d'après son propre récit, avaient assemblé leurs soldats et leurs chars, ils avaient anéanti l'armée du prince de Syrie et le prince lui-même était resté en leurs mains, prisonnier. Comme ils ne trouvaient nulle part la princesse et son mari, ils demandèrent au père de la princesse : « Où est ta fille? où est ce fils de conducteur de chars du pays d'Égypte à qui tu l'as donnée pour femme? »

Le vieux prince leur répondit :

« Il est parti avec elle pour chasser les bêtes du pays; vraiment saurais-je où ils sont? »

Alors ils délibérèrent et ils se dirent les uns aux autres :

« Partageons-nous en petites bandes et allons de-ci de-là par le monde entier, et celui de nous qui les retrouvera, qu'il tue le jeune homme. Quant à la femme, qu'il en fasse ce qu'il lui plaira. »

Et les voilà qui s'en allèrent, par petites bandes, les

uns à l'Est, les autres à l'Ouest, d'autres au Nord, et d'autres au Sud. Et ceux qui s'étaient dirigés vers le Sud arrivèrent à force de marcher jusqu'au pays d'Égypte, et à cette ville même où se trouvait le jeune homme avec la fille du prince de Syrie.

Mais le géant s'aperçut de l'arrivée d'une bande de nouveaux venus et il courut vers le jeune homme et lui dit :

« Voici : sept des fils de princes du pays de Kharon sont venus par ici pour te chercher. S'ils te trouvent, ils te tueront et ils feront de ta femme ce qu'il leur plaira. Ils sont trop nombreux pour qu'on puisse leur résister. Alors, il faut que tu t'enfuies devant eux et moi je retournerai chez mes frères. »

Alors le jeune prince appela sa femme, il prit son chien avec lui et tous allèrent se cacher dans une grotte de la montagne.

Ils y étaient depuis deux jours et deux nuits lorsque les fils de princes du pays de Kharon arrivèrent avec leurs soldats et passèrent devant la bouche de la caverne sans qu'aucun d'eux aperçût le prince.

Mais voilà qu'au moment où passait le dernier d'entre eux, le chien sortit, courut après lui et il se mit à aboyer !

Tout de suite, les fils de princes de Kharon le reconnurent – c'était un lévrier de grande race – et ils revinrent tous sur leurs pas pour pénétrer dans la caverne. La femme se jeta devant son mari pour le protéger, et voilà qu'une lance la frappa et elle tomba morte devant lui.

Et le jeune homme tua l'un des princes avec son épée, et le chien en tua un autre en le déchirant avec ses dents, mais les autres leur donnèrent des coups de lance et ils tombèrent à terre sans connaissance. Alors les princes traînèrent les corps hors de la caverne et ils les laissèrent là, étendus sur le sol, pour que les bêtes sauvages et les oiseaux de proie viennent les dévorer. Après, ils partirent pour aller rejoindre leurs compagnons qui étaient allés du côté de l'Est, et de l'Ouest, et du Nord, pour revenir avec eux dans leur contrée et partager les terres du prince de Syrie.

Et voici que lorsque le dernier d'entre eux se fut retiré, le jeune homme ouvrit les yeux et il vit sa femme étendue par terre, à côté de lui, comme morte, et aussi le cadavre de son chien.

Alors il gémit et il se lamenta :

« En vérité, il faut avouer que les dieux accomplissent immuablement ce qu'ils ont décrété à l'avance. Les Hâthors avaient décidé, dès mon enfance, que je périrais par le chien et voici que leur arrêt a été exécuté, car c'est bien le chien qui m'a livré à mes ennemis. Je vais bientôt mourir, car sans ces deux êtres qui gisent là, à côté de moi, la vie m'est insupportable. »

Et il leva ses mains vers le ciel et s'écria :

« Je n'ai point commis de péché contre vous, ô dieux ! C'est pourquoi je vous prie de m'accorder une sépulture honorable en ce monde et que la voix juste témoigne pour moi devant les juges de l'Amentît. » Il retomba, comme mort. Mais les dieux avaient entendu sa voix

et les neuf dieux ensemble vinrent vers lui et Râ-Harmakhis dit à ses compagnons :

« Le destin s'est accompli. Maintenant, donnons une vie nouvelle à ces deux époux, car il convient de récompenser dignement l'attachement dont ils ont fait preuve l'un pour l'autre... »

Et la mère des dieux hocha la tête pour approuver les paroles de Râ-Harmakhis et elle dit :

« Certes, un tel dévouement mérite une très grande récompense. »

Les autres dieux en dirent autant.

Alors les sept Hâthors s'avancèrent et elles dirent :

« Le destin est accompli : maintenant qu'ils reviennent à la vie!... »

Et ils revinrent à la vie sur l'heure.

Et le prince,dans sa joie de retrouver la vie, avec sa femme et avec son chien, renonça désormais à cacher qui il était. Il raconta toute son histoire à la princesse et ils allèrent au Palais où le prince se fit reconnaître par le roi son père, tout heureux de le retrouver sain et sauf, à l'abri désormais des malheurs qui lui avaient été prédits. Pharaon ne manqua pas de donner à son fils une belle armée, des fantassins, des cavaliers et beaucoup de chars pour aller châtier ses ennemis.

Le prince partit avec son armée pour le pays de Syrie, le pays d'où il avait ramené sa femme. Il y retrouva les princes qui l'avaient poursuivi et qui, après l'avoir assassiné, étaient revenus partager les biens du prince son beau-père. Il les mit tous à mort; il rétablit

le prince de Syrie sur son trône et revint ensuite en Égypte, chargé d'un immense butin conquis sur ses ennemis. Et toutes les richesses qu'il avait rapportées, il les présenta en offrande à son dieu Amon-Râ. Après quoi il passa le restant de ses jours dans la félicité avec sa femme et avec son chien, sans oublier un seul des jours de sa vie d'adorer Amon-Râ et d'exalter sa puissance.

Mais tout le monde ne raconte pas cette histoire de la même façon. Il y a des gens qui disent que les dieux eux-mêmes ne peuvent pas changer les destins des hommes après qu'ils les ont réglés et que rien ne pouvait sauver le prince de la prédiction. Ils affirment que le chien, dans sa rage pendant le combat, avait blessé son maître sans s'en rendre compte et que le prince était mort de sa blessure et qu'ainsi la prédiction des Hâthors s'était accomplie. Toutefois les divinités miséricordieuses avaient réservé au prince et à sa femme la plus heureuse des vies dans l'autre monde.

Le voyage d'Ounamounou aux côtes de Syrie



UNAMOUNOU était un personnage employé dans le temple de Karnak au service du Seigneur, roi des dieux : Amon-Râ. Ounamounou surveillait et ordonnait les travaux de menuiserie et de charpenterie.

Or, un jour, le seizième du troisième mois de la moisson, en l'an V, il fut obligé de partir pour un lointain voyage afin d'aller chercher les bois précieux, nécessaires à la construction d'une barque, car Amon-Râ, roi des dieux, avait ordonné qu'on en mît promptement une toute neuve sur le Nil. Ounamounou a raconté lui-même ses aventures pendant ce voyage.

« Le jour que j'arrivai à Tannis, la capitale royale du Nord, j'allai immédiatement me présenter au roi Smendès et à sa très noble femme, Tantamânou, et je leur remis l'ordre écrit selon la volonté d'Amon-Râ, roi des dieux, par le grand prêtre de Thèbes.

Ils le firent lire devant eux par un scribe, et tout de suite ils dirent : « Qu'on obéisse aux ordres d'Amon-Râ, roi des dieux, notre maître. »

Je restai dans Tannis jusqu'au quatrième mois de la moisson, puis Smendès et Tantamânou me dépêchèrent avec un capitaine de bateau et le premier jour du quatrième mois de la moisson nous trouva embarqués sur la grande mer de Syrie.

Notre premier arrêt fut à Dora, une ville de Zakkala, et le prince de ce pays, Badîlou, me fit apporter dix mille pains, une cruche de vin et une cuisse de bœuf. Mais un matelot de notre navire déserta, et avec lui il emporta un vase d'or bien lourd, cinq vases d'argent plus lourds encore et un petit sac plein de monnaie d'argent.

Je me levai de bon matin et j'allai trouver le prince pour lui dire : « On m'a volé pendant que mon bateau était ancré dans un port qui t'appartient. Or, tu es le prince du pays, c'est à toi d'y faire la police : cherche mon argent! Car ce qui m'a été volé n'est pas à moi; tout cela m'a été confié par Amon-Râ, le roi des dieux, le maître de toutes les contrées, par Smendès, le roi, par le grand prêtre de Thèbes, et par les grands personnages de l'Égypte pour payer les achats que je ferai et les cadeaux que j'offrirai soit à toi, soit à tes voisins et surtout à Zikarbal, le prince de Byblos. » Il me répliqua : « Comme tu voudras. Mais qui m'oblige à croire cette histoire que tu racontes? Je ne connais pas celui qui t'a volé. S'il est de mon pays, je veux bien te rembour-

ser sur mon trésor. Mais si c'est un de tes matelots, je ne te dois rien. Attends donc ici quelques jours pour que nous le retrouvions.»

J'attendis dans le port neuf jours durant, et puis j'allai le trouver et lui dis : « Ainsi, tu ne retrouves pas mon argent? Je vais m'en aller, avec le bateau et le capitaine. Nous allons au port de Tyr. Si tu retrouves mon argent, garde-le et je le prendrai quand je m'arrêterai une seconde fois chez toi en retournant en Égypte.»

Il consentit, et le dixième jour du quatrième mois de la moisson, je m'embarquai de nouveau sur la grande mer de Syrie.

J'arrivai au port de Tyr, et je racontai mon histoire au prince de Tyr. Je me plaignis à lui du prince de Dora qui n'avait pas trouvé les voleurs et qui ne m'avait pas remboursé mon argent. Mais j'étais mal tombé, le prince de Tyr était l'ami du prince Dora; il me dit : «Tais-toi, ou il t'arrivera malheur!»

Dès le matin d'après, je sortis de Tyr et je naviguai sur la grande mer de Syrie pour aller à l'endroit où était Zikarbal, le prince de Byblos.

Or, sur le bateau, il y avait des gens de Zakkala, avec un coffre. J'ouvris ce coffre et y trouvai de l'argent : trente tabonou! Je m'en emparai et leur dis : «Voici! Je prends votre argent et je le garderai jusqu'à ce que vous ayez retrouvé mon argent à moi qui a été volé. Inutile de me dire : «Ce n'est pas nous qui l'avons pris», ni : «Nous ne savons pas qui l'a volé.» Je prendrai le vôtre quand même.»

Me voyant bien décidé à tenir ferme, ils s'en allèrent et moi, j'arrivai au port de Byblos. Je descendis du bateau, tenant dans mes mains le naos qui contenait la statue d'Amon, le dieu du chemin, que le grand prêtre de Thèbes m'avait confiée pour me protéger dans mon expédition.

Alors le prince de Byblos me fit dire : « Va-t'en de mon port ! »

Je lui envoyai dire : « Pourquoi veux-tu me chasser? Serait-ce parce que ces gens de Zakkala t'ont dit que j'ai pris leur argent? Mais l'argent qu'ils avaient était à moi puisque le mien a été volé tandis que j'étais dans le port de Dora.

» Prends garde, je ne suis pas un homme qu'on puisse maltraiter impunément. Je suis le messager d'Amon que le grand prêtre de Thèbes, mon maître, a envoyé vers toi pour nous procurer les bois nécessaires à la construction d'une barque neuve pour le dieu. Le bateau qui m'a amené, sur lequel le Roi Smendès et la reine Tantamânou avaient payé mon passage, est déjà reparti. Si tu veux que je quitte ton port, donne un ordre à un des capitaines de tes navires pour que, lorsque son bateau prendra le large, il me prenne, et me ramène en Égypte. »

Mais il ne s'apaisa point et durant dix-neuf jours, tous les jours il prenait le temps de m'envoyer dire : « Va-t'en de mon port ! »

Alors, Amon-Râ fit un prodige en ma faveur. Le dix-neuvième jour, pendant que Zikarbal offrait un sacrifice à ses dieux, l'un des pages qui l'accompagnaient

fut saisi de convulsions. Et, par l'ordre d'Amon, il se roulait par terre en criant : « Qu'on renvoie le messager d'Amon! Qu'on le fasse partir! »

Moi, ce jour-là, j'avais trouvé un navire partant pour l'Égypte et j'y avais chargé tout ce qui était à moi. J'attendais avec impatience la nuit qui me permettrait de fuir lorsque je vis arriver le commandant du port qui me dit :

« Reste jusqu'à demain; c'est la volonté du prince. »

Et il interdit au capitaine de lever l'ancre cette nuit-là; le lendemain matin, je me présentai devant le prince de Byblos qui m'interpella avec colère :

« Tu dis que tu es le messager d'Amon. Dois-je te croire?

» Où est la lettre du Grand Prêtre qui t'ordonne de venir ici?

» Et où est-il ce navire en bois d'acacia que t'avait donné le roi Smendès? Où est-il son équipage de Syriens? N'es-tu pas un aventurier, ou plutôt un coupable que le roi avait remis au capitaine de vaisseau au moment du départ pour qu'il te fît tuer et pour qu'on te jette à la mer? »

Je répliquai : « Si le roi Smendès est sans nouvelles de moi, il me fera chercher par la Terre-Entière, moi et le dieu qui m'a été confié. »

Il reprit :

« Et si tu es un condamné, jeté à l'eau, qui te fera chercher et de la part de qui te cherchera-t-on, avec le dieu que tu portes? »

En cette heure grave, je jugeai sage de me taire. Il

reprit : « Tu es venu ici pour remplir une mission. Quelle est cette mission?

– Je suis venu pour chercher des bois destinés à la charpente de la barque d'Amon-Râ, le roi des dieux. Ce que fit ton père, ce que fit le père de ton père, fais-le aussi », répondis-je.

Il dit : « Ce qu'ils firent et ce que tu demandes que je fasse, je le ferai. Mais si autrefois les miens ont exécuté cette mission, c'est parce que Pharaon leur envoya six navires chargés de marchandises d'Égypte qu'on déchargea dans leurs entrepôts. Et toi, en as-tu amené? »

Il fit apporter les registres du temps de son père et de son grand-père, et les fit lire en ma présence. On trouva qu'en tout, il avait versé la valeur de mille tabonou d'argent, c'était inscrit sur le registre.

Alors il me dit : « Si le souverain d'Égypte était mon maître, et que je fusse, moi, son serviteur, il ne serait pas obligé de faire apporter de l'argent et de l'or en disant :

« Exécute les ordres d'Amon. » Mais je ne suis pas le vassal, ni le serviteur de celui qui t'a envoyé. Je suis le maître ici. »

Alors, moi, sans me troubler, je lui répondis :

« Prends garde! Il a parlé, Amon-Râ, le roi des dieux! Il a dit au Grand Prêtre, mon maître à moi, de m'envoyer et je suis parti avec ce dieu grand. Or, vois ce que tu as fait. Tu as fait attendre ce dieu grand depuis dix-neuf jours qu'il est dans ton port sans te soucier de son auguste présence.

» Et tu marchandes des cèdres du Liban avec Amon, leur maître!

» Ne sais-tu pas qu'Amon-Râ, le roi des dieux, est le maître de la vie et de la santé? Comme tes pères qui passaient le temps de leur vie à sacrifier à Amon, tu es toi-même un bon serviteur d'Amon. Réfléchis : si tu exécutes son ordre, tu vivras, tu seras en bonne santé, tu seras un bienfait pour ton pays tout entier et pour ton peuple.

» Et maintenant, fais-moi venir mon scribe, que je l'envoie au roi Smendès et à la reine Tantamânou pour qu'ils te fassent apporter tout ce que je vais leur demander en attendant que je retourne en Égypte et que je t'expédie tout ce que tu réclames en paiement. »

Quand j'eus fini de parler, le cœur de Zikarbal s'apaisa; il remit ma lettre à un messager et il fit charger sur un navire trois belles poutres : une pour la passerelle de la barque d'Amon, une pour l'avant, une autre pour l'arrière et encore quatre autres poutres équarries à la hache, en tout sept, et le tout fut expédié en Égypte.

Son messager alla en Égypte et il revint en Syrie au premier mois de l'hiver. Le roi Smendès et la reine Tantamânou expédièrent quatre cruches et un bassin d'or, cinq cruches d'argent, dix pièces de lin royal propres à faire dix manteaux, cinq cents rouleaux de papyrus fin, cinq cents peaux de bœufs, cinq cents câbles, vingt sacs de lentilles, trente couffins de poisson séché. Et la reine Tantamânou m'avait envoyé, à moi personnellement, cinq pièces de lin royal pour faire cinq manteaux, un sac de lentilles et cinq paniers de poisson séché.

Le prince se réjouit de cet envoi. Il leva trois cents hommes, trois cents bœufs et il mit des chefs à leur tête pour faire abattre les arbres. Les arbres furent abattus et on laissa les bois passer l'hiver gisant sur le sol, puis le troisième mois de la moisson on les traîna jusqu'au rivage de la mer.

Le prince sortit et vint examiner ces bois. Il me fit dire : « Viens! » et lorsque je fus là, il m'interpella : « Vois! la mission qu'exécutèrent autrefois mes pères, je l'ai exécutée moi aussi, bien que toi, tu n'aies pas été aussi généreux que l'ont été tes prédécesseurs. Tu vois! les bois sont là. A présent agis selon ton cœur et fais-les charger puisqu'ils te sont destinés. Mais dépêche-toi, car je pourrais perdre patience. Rappelle-toi ce qu'on a fait aux envoyés de Khamoïs qui ont attendu dix-sept ans en ce pays et y sont morts. »

Je répondis : « Tu me compares à des hommes sans importance. Oserais-tu traiter ainsi le messager d'Amon? Il vaudrait mieux pour ta gloire faire dresser une haute dalle de pierre sur laquelle on inscrirait : « Amon-Râ, le roi des dieux, m'a envoyé l'Amon-du-Chemin comme son ambassadeur divin, avec Ounamounou comme son ambassadeur humain, pour chercher les bois nécessaires à la construction de la barque sacrée d'Amon-Râ. Je coupai des arbres, je chargeai les bois sur mes navires montés par mes matelots et je les expédiai en Égypte afin d'obtenir d'Amon dix mille années de vie en plus de ce qui m'était destiné : Qu'il en soit ainsi! » Quand, dans bien longtemps, un

messager viendra de la Terre d'Égypte, et qu'il lira ton nom sur la stèle, tu goûteras dans l'Amentît l'eau rafraîchissante des bienheureux comme les dieux qui y demeurent. »

Il dit : « Ce que tu dis là est un grand sujet de réflexion! » Je repris : « Je répéterai tout ce que tu m'as dit au grand prêtre d'Amon quand je serai revenu à Thèbes et il te fera envoyer des cadeaux. » J'allai au bord de la mer vérifier les bois déposés là et voilà que j'aperçus onze bateaux venant du large. Ces bateaux appartenaient aux Zakkala et ils avaient l'ordre de me faire emprisonner.

Saisi de désespoir devant ce nouveau malheur, je m'assis sur le rivage et me mis à pleurer. Le secrétaire du prince s'informa de ma peine : « Ne vois-tu pas, lui répondis-je, les hérons qui s'envolent vers l'Égypte? Regarde-les, ils retournent aux eaux fraîches. Mais moi jusqu'à quand resterai-je abandonné? Car, vois, ces hommes de Zakkala viennent pour m'emprisonner encore! »

Il s'en alla raconter au prince mon désespoir. Le prince se mit à pleurer à cause de mes tristes paroles. Il chargea son secrétaire de m'apporter deux cruches de vin et un mouton; bien plus, il me fit envoyer Tantanouît, une chanteuse d'Égypte qui était à son service, après lui avoir dit : « Chante pour lui, que son cœur se fasse des idées douces! » Et il m'envoya dire : « Mange, bois, et prends courage. Tu entendras ce que j'ai à te dire demain matin! »

Et le matin suivant, il fit appeler ses gens sur la jetée, il se tint au milieu d'eux et il dit aux Zakkala :

« Qu'est-ce que vous venez faire ici? »

Ils répondirent : « Nous sommes venus à la poursuite de ces navires que tu expédies en Égypte avec ce maudit individu. »

Il leur déclara : « Je ne peux pas emprisonner ni retenir dans mon pays le messager d'Amon. Laissez-moi l'expédier et puis vous courrez après lui pour l'arrêter et le faire prisonnier. »

Et le perfide prince de Byblos me fit embarquer comme il avait dit. Je m'éloignai du port et voguai sur la mer. Hélas, mes malheurs n'étaient pas finis! Le vent me jeta au pays d'Alasia qui est à l'embouchure du fleuve Oronte. J'échappais aux gens de Zakkala pour tomber dans les mains d'autres brigands. En effet, les gens d'Alasia arrivèrent promptement pour me tuer et me dépouiller; ils m'entraînèrent à l'endroit où était Hatibi, leur princesse. Justement elle sortait d'une de ses habitations pour entrer dans l'autre; je l'implorai et je demandai à son entourage : « N'y a-t-il pas quelqu'un d'entre vous qui comprenne la langue égyptienne? » L'un d'eux dit : « Moi, je la comprends. »

Je lui dis : « Traduis à la princesse : J'ai entendu dire jusque dans la ville de Thèbes et dans le temple d'Amon : « Si on agit injustement un peu partout, au pays d'Alasia on est juste, et voici qu'on m'y traite avec injustice! »

Elle dit : « Ah! explique-toi! »

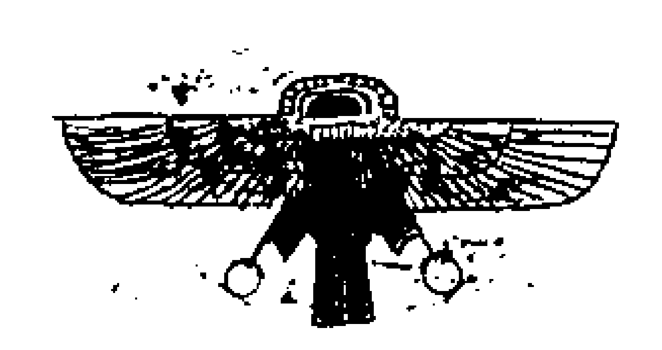
Je repris : « Ne vois-tu pas que tu les autorises à me tuer, moi que la mer en fureur et le vent ont jeté dans ton pays? Or, moi, je suis un messager d'Amon, et certes, si je disparais, mon maître, le Pharaon, me fera chercher jusqu'à la fin des temps. Quant à l'équipage de mon bateau qu'on veut massacrer, il appartient au prince de Byblos, et tu peux être sûre que ce prince, en représailles, massacrera plus tard au moins dix de tes équipages, s'il réussit à mettre la main dessus. »

Elle fit convoquer son peuple et on arrêta la main des meurtriers. Alors elle me dit : « Va te reposer. »

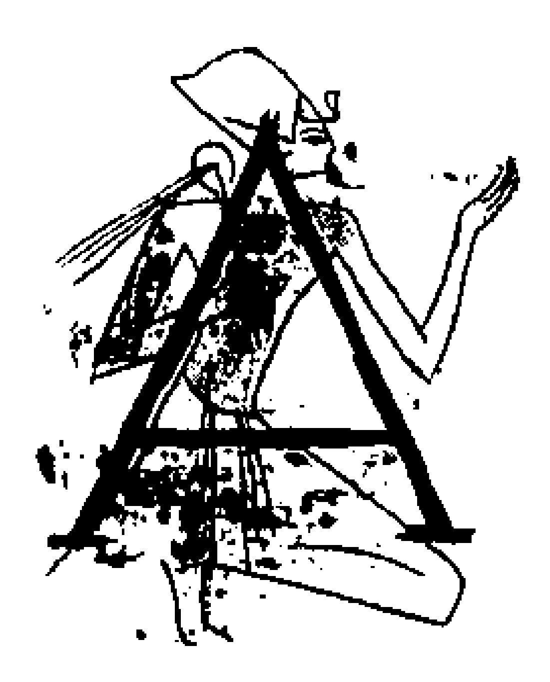
Sur son ordre, je fus délivré des brigands d'Alasia, et avec moi tous les trésors que je rapportais en Égypte. »



Ainsi finirent les tribulations d'Ounamounou, le messager d'Amon. Rentré à Thèbes, il eut soin de faire écrire le récit de son voyage et le précieux papyrus, caché dans son tombeau, en a fidèlement gardé la mémoire jusqu'à nous.



Histoire de la Princesse de Bakhtan



U temps où le Roi Ramsès le deuxième régnait sur l'Égypte et sur les royaumes voisins, bien au-delà des frontières qui limitaient auparavant le territoire de ses ancêtres, il décida un jour de voyager. Il annonça à toute la Cour et à tous ses Amis qu'il allait entreprendre de visiter toutes ses possessions.

Il se mit donc bientôt en route. Sur la mer Rouge et sur la Très-Verte ses navires de guerre l'attendaient pour le transporter et l'escorter; sur les routes de terre, toute l'armée égyptienne, les fantassins, les cavaliers, les chars d'assaut traînés par des chevaux splendides, l'accompagnaient pour lui faire honneur et le protéger contre tout danger.

L'immense convoi se déplaçait lentement. A chaque ville, Pharaon faisait une halte de plusieurs jours ou de plusieurs semaines. Les chefs et les princes du pays se dépêchaient de le rejoindre pour lui rendre hommage, pour lui offrir en cadeau ce que leur domaine

produisait de plus rare et de plus précieux, pour vivre quelque temps dans la pompe et la magnificence qui entourent le Souverain, aussi pour assister aux cérémonies religieuses en l'honneur d'Amon-Râ, le dieu grand. Et même il arrivait que des chefs encore ignorés du Roi venaient humblement lui faire leur soumission et dire à Sa Majesté : « Nous voulons servir le Pharaon. »

Et ce n'était pas ceux-là qui oubliaient de déposer aux pieds du souverain le tribut qui lui est dû, et leurs offrandes dépassaient tout ce qu'on en pouvait attendre, car la renommée de Pharaon était telle que pour obtenir sa protection ils auraient sacrifié tous leurs trésors. Et chaque jour de nouveaux chars prenaient la suite du cortège triomphal, tous chargés de cadeaux aussi nombreux que splendides. Ainsi, sans coup férir, et par la seule influence de son prestige, et surtout grâce à la protection d'Amon-Râ, le tout-puissant, Pharaon voyait en sa présence s'accroître son empire et le nombre de ses sujets se multiplier.

Et durant cette triomphale randonnée, le Pharaon Ramsès le deuxième revit les champs de bataille où il avait, dans sa jeunesse, mené l'armée d'Égypte à la victoire. Il séjourna assez longtemps à Kadesh en Syrie, le lieu des fameux combats qu'il avait soutenus contre les Hittites; il demanda à un des scribes de sa suite de lui lire le récit officiel de ces journées glorieuses et il en éprouva de nouveau les émotions. Après quoi, Pharaon ordonna des sacrifices et des chants pour remercier une fois de plus les dieux bénévoles dont il était le favori.

Puis il envoya les scribes vérifier et restaurer les inscriptions gravées sur les stèles destinées à perpétuer le souvenir de la grande victoire des Égyptiens, et il fit recopier ces inscriptions jusque sur les rochers à Beyrouth, à Smyrne et partout le long de sa route triomphale. Et partout, sur son passage, les paysans se pressaient pour le voir et le saluer, en vêtements de fête, après avoir versé sur leurs cheveux l'huile parfumée; les gens des villes se tenaient sur leur porte, les mains chargées de bouquets, de rameaux verts, de guirlandes. Et partout à l'entrée du Pharaon, la joie régnait...

Et il n'était prince qui ne voulût offrir au Souverain tout-puissant plus encore que son voisin n'avait donné; chacun voulait surpasser tous les autres par la splendeur et la valeur de ses cadeaux, pour attirer sur sa tête et accaparer la bienveillance et la reconnaissance du grand Ramsès.

Et ainsi, de fête en fête, le cortège arriva jusqu'au pays de l'Euphrate supérieur qui appartenait en apanage au prince de Bakhtan. Celui-ci accueillit son Souverain de la façon la plus magnifique.

A ses hommages, à ses cadeaux, il ajouta un beau discours composé par le plus réputé des poètes du Bakhtan et tout plein de belles paroles flatteuses. Il suppliait les dieux d'accorder au divin Ramsès une vie longue et heureuse, et toutes les victoires, et toutes les prospérités. Et ne sachant plus qu'ajouter pour renchérir sur les précédents hommages, il termina sa harangue en offrant à Pharaon le plus précieux, le plus beau

des trésors en sa possession : la merveilleuse princesse, sa fille aînée.

La princesse était si belle, si belle que Pharaon fut ébloui à sa vue, et immédiatement il déclara qu'il la prenait pour épouse et qu'elle le suivrait en Égypte. Et même, dans son contentement, il lui attribua tout de suite un nouveau nom, un nom égyptien; il décida qu'elle se nommerait dorénavant Néférou-Râ et qu'elle serait la première de toutes les reines dans son harem à Thèbes.

Et quand Pharaon l'eut ramenée en Égypte, il en fut comme il avait dit. Néférou-Râ, bien qu'elle fût d'origine étrangère et qu'elle ne descendît pas de la lignée des Pharaons qui remonte au dieu Osiris lui-même, fut traitée en souveraine de la Terre-Entière et la première en tout et partout, parce qu'elle était la préférée parmi les femmes de son époux. Il la tenait pour la plus belle princesse qui existât dans tout l'univers, et il aurait sans hésiter bouleversé le monde des vivants pour lui éviter la moindre des contrariétés.

Or, lorsque vint l'automne de la quinzième année du règne de Pharaon, Sa Majesté se trouvait à Thèbes, avec toute la cour, pour célébrer de grandes fêtes en l'honneur d'Amon-Râ, le plus grand de tous les dieux.

C'est dans le temple de Louxor que se déroulaient les cérémonies rituelles. Entre les hautes colonnes de l'immense salle, dont les peintures resplendissantes étaient à peine sèches, se pressaient tous les Amis du Pharaon; derrière eux se tenaient les fonctionnaires de la cour et

les serviteurs du Souverain, et après ceux-là, la garde royale barrait le chemin à la foule qui poussait pour franchir le gigantesque pylône. Le Pharaon regardait avec satisfaction les belles fresques aux couleurs vives représentant ses campagnes victorieuses et les longues inscriptions explicatives. Il s'admirait lui-même en effigie, grand comme un dieu qui domine les humains, monté sur son char de bataille, conduisant ses chevaux de combat : Victoire à Thèbes et Noura satisfaite. L'artiste l'avait fait bien plus grand que les soldats et que les ennemis vaincus pour exprimer sa majesté.

Les portes de la Salle de la Barque s'ouvraient pour laisser sortir la procession. Amon-Râ, porté en triomphe par les prêtres de son temple, devait suivre la Voie sacrée bordée de sphinx, parcourir les rues de la ville et s'embarquer sur le Nil : le peuple entier poussait des cris de joie.

A ce moment, on vint annoncer à Pharaon l'arrivée d'un ambassadeur du prince de Bakhtan, son beau-père. Cet envoyé était chargé d'un message de son maître, et la longue file de bagages qui le suivait annonçait beaucoup de cadeaux destinés au Pharaon et à sa royale épouse Néférou-Râ.

L'ambassadeur fut immédiatement reçu par Sa Majesté dans une des cours intérieures du temple d'Amon. Il se jeta à terre devant le Roi, le nez dans la poussière et attendit un ordre pour se relever. Derrière lui, les porteurs se pressaient, chargés de colis soigneusement emballés pour la route si longue de Bakhtan à

Thèbes. Tous déposèrent leur fardeau aux pieds du Souverain.

Alors l'envoyé du prince de Bakhtan parla.

Il dit au Pharaon comment il venait vers lui de la part de son maître, dont il exprima les vœux de santé et de prospérité, puis il en vint au but de son voyage qui était de présenter au Pharaon une pressante requête.

« La sœur de l'auguste Reine, Néférou-Râ, restée en son pays de Bakhtan, celle qui porte le nom de « Fille-du-Bonheur » est tombée dangereusement malade et les médecins de Bakhtan, si savants qu'ils soient, ne connaissent rien à sa maladie. Ils sont d'accord pour déclarer qu'ils ne répondent plus de sa précieuse vie. Elle est pâle, languissante, épuisée.

« Le prince de Bakhtan, mon maître, m'envoie pour supplier Ta Majesté de faire quelque chose pour la sauver. Sans nul doute, si des médecins d'Égypte, tellement plus savants et plus puissants que ceux de Bakhtan, venaient jusqu'auprès d'elle, ces docteurs qui connaissent toutes les maladies des hommes et tous les remèdes réussiraient à la guérir. »

A ce moment, la Reine Néférou-Râ, présente et désespérée, joignit ses instances à celles de l'envoyé du prince son Père; elle se jeta aux pieds de Pharaon, l'adjurant d'envoyer au pays de Bakhtan, promptement et sans hésiter, les médecins les plus réputés pour soulager et sauver sa sœur bien-aimée, Fille-du-Bonheur.

Sa Majesté n'eut garde de rien refuser à son épouse préférée, la Reine Néférou-Râ. Immédiatement, une

douzaine au moins des meilleurs médecins attachés à son auguste personne reçurent l'ordre de partir sans délai pour le lointain royaume de Bakhtan et de faire diligence sous peine de mort.

Et le Roi, et la Reine, et toute la cour, tous firent des prières et des sacrifices, et espérèrent que la princesse Fille-du-Bonheur retrouverait la santé et la vie.

Trois ans après, le Pharaon vit revenir les douze médecins, honteux et piteux. Ils avaient voyagé le plus rapidement possible, ils avaient examiné la princesse malade, ils avaient essayé sur elle tous les remèdes et cela en vain! Rien n'avait réussi, ni les fumigations d'encens, ni celles d'huile fraîche; on lui avait fait manger le foie d'un âne sans résultat; elle avait avalé une grande fiole d'huile de ricin, ils avaient enduit tout son corps d'un onguent composé de trente-sept éléments (sang de lézard, crottes de gazelle, poudre de corne de cerf) : elle était restée inerte, blême et presque sans vie. Alors ils avaient essayé autre chose. Rangés en cercle autour d'elle, ils avaient psalmodié sur le ton qui convient et répété trois fois la formule magique :

« Écoule-toi, rhume, fils de rhume, qui romps les os, écrases la tête, blesses douloureusement les sept ouvertures de la tête! »

La princesse Fille-du-Bonheur avait entr'ouvert des yeux alanguis et murmuré : « Ils n'ont donc pas vu que je ne suis pas enrhumée? » Le prince de Bakhtan, furieux, les avait chassés ignominieusement et leur avait ordonné de retourner en Égypte, vite, vite. En même

temps, l'ambassadeur avait dû repartir demander au Pharaon un secours plus efficace.

Pharaon, furieux lui aussi, appela un officier de sa cour et fit administrer cent coups de canne (la propre canne du Pharaon, longue et lourde) à chacun des douze médecins pour les remettre des fatigues du voyage. Et aucun d'eux ne revint pour se plaindre.

Alors Pharaon convoqua toute la cour et tous ses amis. Devant eux, il fit répéter ce qu'avait raconté le messager du prince de Bakhtan. Et la Reine Néférou-Râ se mit à pleurer et à gémir sur le triste sort de sa sœur très aimée.

Les amis du Pharaon, et ses serviteurs, et les soldats de l'armée d'Égypte, tous commencèrent à se lamenter, à commenter les fâcheuses nouvelles, à déplorer cette grave maladie de la précieuse belle-sœur du Souverain et à faire des vœux pour son rétablissement.

Mais Pharaon leur posa une question :

« Quel est le plus savant et le plus habile des magiciens attachés à ma personne? Car, les médecins les plus réputés de toute l'Égypte ayant été impuissants, je pense qu'il faut maintenant expédier au pays de Bakhtan un magicien du temple de Thot. »

Les amis s'écrièrent d'une seule voix : « C'est vrai, ô Majesté! Si les douze médecins que tu as expédiés chez ton illustre beau-père n'ont pas pu guérir la princesse Fille-du-Bonheur, c'est parce qu'ils ne sont pas assez savants. Ce sont des apprentis, de petits médecins bons tout au plus pour soigner des fellahs. Il faut les

remplacer par un magicien de première catégorie, un vieux savant, un scribe de ta Maison.»

Et Pharaon interrogea : «Quel est le meilleur?»

Et tous, d'une seule voix, répondirent : «C'est le scribe Tehouti!»

On alla chercher sans délai le scribe Tehouti et on l'amena vite, vite devant Pharaon. Et plus vite encore il reçut l'ordre de partir pour le pays de Bakhtan, de voyager en toute hâte, et, une fois arrivé, de faire tout ce qui était en son pouvoir pour délivrer l'infortunée princesse de ses maux. Quand on a devant soi un si long voyage, il ne faut pas perdre une minute, aussi le scribe Tehouti ne tarda pas à se mettre en route, protégé par les ordres stricts du Pharaon : tout sur les chemins devait être arrêté pour le laisser passer.

Tehouti, le scribe versé dans les sciences magiques, fit diligence.

Arrivé au pays de Bakhtan, il fut admis en présence de la princesse et autorisé à la questionner pour étudier les symptômes de sa maladie et les douleurs qui l'abattaient depuis si longtemps.

Il réfléchit à loisir, puis il saisit son calame et son encrier : il se mit à tracer des signes sur un papyrus. Lentement, avec application, pour ne pas se tromper, il écrivit une puissante formule, connue de bien peu d'hommes vivants, car c'était une des formules secrètes de Thot lui-même.

Ensuite il fit dissoudre le papyrus dans un peu de bière, et il pria la patiente d'avaler cette drogue, tandis

qu'il récitait à mi-voix une autre formule, encore plus puissante que la première, et qu'il répéta sept fois de suite sans pause, d'un seul souffle.

La princesse fit une grimace, parce que la bière mêlée de papyrus et d'encre n'avait pas bon goût, et ce fut le seul résultat obtenu.

Alors le scribe Tehouti annonça qu'il fallait employer les grands moyens. Mais il fallut d'abord attendre un jour favorable.

Ce jour-là, il fit placer, dans tous les coins du Palais et dans la chambre de l'auguste malade, de grosses bottes d'herbes sacrées (qu'il avait eu soin d'apporter d'Égypte avec tout un bagage de plantes médicinales et d'ingrédients mystérieux).

Il plongea un paquet de ces herbes dans la liqueur Hac et deux fois dans la journée, au lever et au coucher du soleil, il en aspergea toute la demeure royale, en chantant des paroles étranges que personne ne comprenait.

La nuit venue, il interdit d'allumer les torches éclairantes. La chambre fut illuminée par des mèches trempées dans l'huile de colza et dans la graisse de corbeau fondue, versées dans un vase de bronze. Il pria la princesse de boucher ses oreilles et ses narines avec des boulettes de coton imbibées de benjoin, après avoir mis à ses pieds des chaussures taillées dans le bois d'un pommier. Elle devait aussi réciter vingt-trois fois un des psaumes de Thot, le dieu savant :

« Calme-toi, ô douleur, et apaise-toi par la puissance de celui qui dit à la chose : Sois! et elle est! »

Pendant ce temps, le scribe savant alluma sur un réchaud du charbon de bois de vigne et il jeta sur ce feu des pilules de sa fabrication, grosses comme des pois chiches, composées avec la myrrhe et l'aloès, l'assa fœtida et la fiente de gazelle, la feuille de la rue et celle du romarin.

Une épaisse fumée enveloppa la princesse qui toussa et éternua cent fois au moins. Le scribe Tehouti espéra qu'elle expulsait ainsi le démon qui causait ses souffrances et que le jour prochain la trouverait soulagée, reposée et guérie.

Mais le lendemain, elle déclara qu'elle avait eu le cauchemar et elle était plus pâle et plus faible que jamais.

Le scribe Tehouti commençait à douter de sa propre science. Cependant, il essaya autre chose encore.

Il composa un nouveau remède selon les formules les plus secrètes qui lui avaient été enseignées dans sa jeunesse par les très, très vieux prêtres de Thot et que ceux-ci tenaient de Thot lui-même.

Il entrait là-dedans de l'eau de rose, la côte d'une huppe, des plumes de phœnix et le cœur d'un chat noir.

Il força la princesse à avaler encore ce philtre répugnant, après quoi il lui entonna de force une tasse d'huile dans laquelle il avait fait bouillir un vieux livre jusqu'à sa dissolution totale. Et la malheureuse princesse devait se pincer le nez pour absorber le breuvage magique en récitant mentalement cette formule :

« Venez! Remèdes, venez!

« Détruisez toutes choses invisibles dans mon cœur! et dans mes membres!

« Que la formule magique soit forte par les remèdes.

« Que les remèdes soient forts par la formule magique! »

Tout cela en vain! Aucune amélioration dans l'état de la malade!

Tehouti, le scribe savant, dut reconnaître que toute sa science, toute son expérience, toute sa sagesse et toute sa magie avaient échoué.

Il pensa avec terreur que là-bas, à Thèbes, en Égypte, la Reine Néférou-Râ attendait un message et la nouvelle de la guérison de sa sœur, Fille-du-Bonheur, et il frissonna à l'idée de la colère du Pharaon devant la déception et le chagrin de son épouse bien-aimée.

Il fallut enfin qu'il avouât sa déconvenue au Prince de Bakhtan.

« Malgré mes efforts désespérés, lui dit-il, la tête basse, je suis vaincu. La Princesse, Fille-du-Bonheur, est la victime d'un Esprit, méchant et malin, cause de toutes ses souffrances et de son état lamentable. Il a résisté à tous les sortilèges, aux charmes les plus puissants que connaissent les disciples de Thot, le dieu savant.

» Il est inutile que tu continues à faire venir du bout du monde d'autres médecins et d'autres mages. Cet Esprit de mauvais augure leur résisterait comme à moi.

» Seul, le dieu lui-même pourrait délivrer la princesse. »

Alors le prince de Bakhtan se décida à tenter l'effort suprême pour sauver Fille-du-Bonheur. Il ne pouvait être question de transporter la malade. Le Prince expédia à Sa Majesté le Pharaon une troisième ambassade qui rejoignit Thèbes neuf années après la première.

Le messager se présenta devant le Souverain en automne et comme son prédécesseur, il trouva Ramsès le deuxième, à Thèbes, au moment de célébrer les fêtes d'Amon-Râ dans son temple de Louxor.

Il se prosterna devant Pharaon, inclinant son front jusqu'à la poussière et il lui dit :

« Je viens, ô Majesté, te présenter la requête désespérée de mon maître, le Prince de Bakhtan. Il te supplie d'envoyer au secours de sa fille, la princesse Fille-du-Bonheur, le remède suprême des désespérés. Rien ne peut l'arracher au démon qui la tient sous son influence, sinon la présence même du dieu qui guérit et qui sauve. Consens donc à envoyer le dieu Khonsou, le tout-puissant, jusqu'au pays de Bakhtan afin qu'il chasse l'Esprit malin qui la tourmente depuis si longtemps. »

Avant de répondre, le Pharaon pénétra dans le temple et alla dans la chapelle où se trouve la statue du dieu Khonsou, celui qui apaise toutes les douleurs parce qu'il est tout-puissant sur les Esprits du mal.

Pharaon se prosterna à ses pieds, puis, debout, il adressa au dieu cette prière :

« O mon seigneur : je me présente à tes pieds une

fois encore de la part de mon beau-père, le Prince de Bakhtan, qui te supplie de venir au secours de sa fille.

» O Seigneur, consens à transmettre tes pouvoirs à ta statue, et permets-nous de transporter ton image au pays de Bakhtan, et que là, par ta vertu, elle arrache la Princesse malade au démon qui la torture, qu'elle chasse les malins esprits et qu'elle apporte la guérison, la paix, la tranquillité chez les gens de Bakhtan qui te prient depuis tant d'années. »

Et deux fois, l'une après l'autre, le dieu Khonsou inclina la tête, deux fois, à chaque partie du discours de Pharaon, pour indiquer son approbation et son acceptation, la statue hocha la tête par la volonté de Khonsou. Et le dieu introduisit son pouvoir dans la statue, sa fidèle image, afin qu'on pût le transporter au lointain pays de Bakhtan.

Et le Pharaon Ramsès le deuxième donna des ordres promptement obéis. La statue du dieu fut solennellement installée dans une barque royale escortée de cinq barques plus petites et de tout un cortège de chars et de cavaliers.

Tout le long du chemin, les gens des villes et des villages venaient adorer le dieu et le prier de les guérir de leurs maladies, de leur ôter leurs afflictions, et ils lui offraient chaque jour des sacrifices.

Le voyage, ralenti par ces dévotions, dura dix-sept mois. Enfin, lorsque le convoi approcha du pays de Bakhtan, le Prince et toute sa suite vinrent à sa rencontre pour l'accueillir avec les honneurs dus aux

dieux, et des cris de joie et des réjouissances et des sacrifices et des offrandes.

Le dieu fut transporté jusqu'aux appartements de la Princesse.

Et le pouvoir divin que le dieu Khonsou avait transféré dans son image agit immédiatement et miraculeusement : la Princesse fut délivrée du coup et tout de suite.

Le démon qui la possédait sortit d'elle et dit à Khonsou : « Béni, béni sois-tu, ô dieu grand, qui chasses les démons et leur défends de tourmenter les hommes! Bakhtan t'appartient, tout ce peuple, hommes et femmes est à toi, et moi-même, je suis ton esclave. Je vais m'en retourner au lieu d'où je suis venu, et ton cœur peut être rassuré sur l'objet qui t'a fait entreprendre ce long voyage. Je te supplie d'ordonner une grande fête, où je pourrai me réjouir avec ta Majesté et avec le Prince de Bakhtan. »

La statue du dieu Khonsou inclina sa tête en signe d'approbation et les prêtres de Khonsou arrangèrent les choses d'accord avec le Prince de Bakhtan. Ils organisèrent de grandes réjouissances pour célébrer le départ du malin esprit.

Le Prince de Bakhtan fit une offrande et un sacrifice au dieu Khonsou et il n'oublia pas l'Esprit malin. Puis, aux pieds de la statue de Khonsou, le Prince et l'Esprit malin festoyèrent.

Quand la fête fut finie, l'Esprit malin obéit aux ordres du dieu Khonsou et s'en repartit pour son séjour ordi-

naire, le royaume de Seth sans nul doute. Et toute l'armée respira!

Le Prince et tout le peuple de Bakhtan furent immensément satisfaits de cet heureux succès. Le Prince décida qu'il voulait considérer que la statue du dieu Khonsou lui avait été envoyée en présent et qu'il ne la laisserait jamais retourner en Égypte.

De sorte que la statue resta au pays de Bakhtan. Mais au bout de trois années suivies de neuf mois, une nuit que le Prince était endormi dans son lit, il eut une vision.

Il aperçut le dieu Khonsou sous la forme d'un faucon, qui quittait son sanctuaire, s'élevait dans les airs et prenait son vol dans la direction de l'Égypte.

A son réveil, il dit aux prêtres de Khonsou :

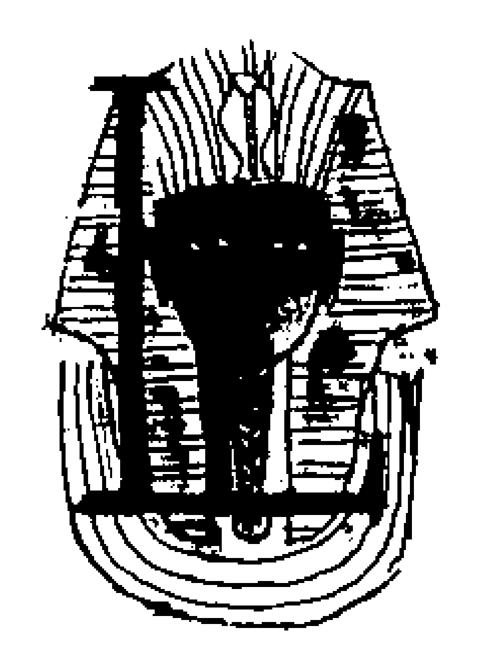
« Le dieu qui séjournait parmi nous est retourné en Égypte. Il faut que je laisse repartir aussi tous ceux qui sont venus avec lui. »

Et le Prince renvoya en Égypte la statue du dieu avec son cortège et son escorte, et aussi toutes sortes de cadeaux et une garde d'honneur, des soldats et des chevaux en grand nombre.

Et après une longue randonnée, le convoi atteignit l'Égypte et arriva à Thèbes. La statue du dieu Khonsou fut reportée dans le temple de Louxor à Thèbes. Et tous les colis contenant les dons amassés en route y furent déposés.

Et la reine Néférou-Râ se réjouit en son cœur de savoir guérie la Fille-du-Bonheur; et Pharaon fut heureux parce que la Reine était satisfaite.

Le conte de Rhampsinite



E roi Rhampsinite possédait un trésor considérable, si grand que, parmi ses successeurs, non seulement pas un ne l'a dépassé, mais aucun n'a pu accumuler, de bien loin, autant de richesses. Soucieux de mettre ce trésor à l'abri des voleurs et pour le tenir en sûreté, il fit bâtir un caveau en pierre de taille, situé sur le côté du palais et de telle façon qu'une des murailles se trouvait en bordure et accessible du dehors. Le maçon qui construisit le caveau s'arrangea pour placer dans ce mur une pierre bien taillée et bien ajustée, si adroitement que deux hommes ordinaires, ou même un seul d'une force au-dessus de la moyenne, pouvaient, sans trop d'effort, la saisir, la tirer et l'ôter de sa place.

Lorsque le caveau fut achevé, le roi y fit entasser toutes les richesses de son trésor, satisfait de le croire bien en sûreté.

A quelque temps de là, le maçon, sentant approcher la fin de sa vie, fit appeler ses enfants, qui étaient deux fils, et leur révéla comment il avait pourvu à leur avenir en usant d'artifice, et comment le caveau du roi avait été construit de manière à leur permettre de vivre dans l'abondance.

Et après leur avoir clairement expliqué le moyen d'ôter la pierre, et de la remettre ensuite en place, après leur avoir bien recommandé de prendre certaines précautions, qui feraient d'eux en secret les grands trésoriers du roi, il passa de vie à trépas.

Les enfants, bien entendu, ne tardèrent guère à se mettre en besogne. Ils allèrent de nuit rôder autour du palais du roi, reconnurent aisément la pierre, l'ôtèrent de sa place et emportèrent une bonne somme d'argent. Mais le sort voulut que le roi vînt inspecter son caveau; il fut tout étonné de constater que le niveau de l'or dans ses coffres avait fortement baissé. Il ne savait qui accuser ni qui soupçonner, le sceau apposé par lui-même sur la porte était intact et bien entier, le caveau exactement clos et fermé.

Après y être retourné deux ou trois fois, il constata que le contenu des coffres ne cessait pas de diminuer. Alors, pour empêcher les larrons d'agir si librement et de retourner tranquillement chez eux ensuite, il fit fabriquer des pièges et les fit installer auprès des coffres qui contenaient son trésor.

Les voleurs arrivèrent une belle nuit selon leur coutume et l'un d'eux se glissa dans le caveau; mais

soudain, comme il approchait d'un coffre, il se trouva pris au piège.

Se rendant bien compte du danger où il était, il appela vite son frère, lui montra sa piteuse situation et lui conseilla d'entrer dans le caveau pour lui trancher la tête, afin qu'il devînt impossible de le reconnaître et que son frère ne fût pas compromis et perdu avec lui. Le frère pensa que le conseil était sage, et il l'exécuta sur-le-champ. Puis il remit la pierre en place et s'en retourna chez lui, en emportant la tête.

Quand le jour reparut, le roi entra dans son caveau. Le voilà fort effrayé de voir le corps du larron pris au piège et sans tête, sans qu'il y eût nulle part trace d'entrée ni de sortie.

Ne sachant comment se tirer de pareille aventure, le roi imagina de faire pendre le corps du mort sur la muraille de la ville, de le faire surveiller et de charger les gardes d'arrêter et de lui amener toute personne, homme ou femme, qu'ils verraient pleurer auprès du pendu ou s'apitoyer sur le sort du mort sans tête.

Lorsqu'elle vit que le corps était ainsi troussé, haut et court, la mère, en proie à une grande douleur, ordonna à son fils, le survivant, d'avoir à lui apporter le corps de son frère. Elle le menaça, s'il se refusait à obéir, d'aller trouver le roi et de lui révéler qui pillait son trésor.

Le fils, qui connaissait sa mère et qui savait qu'elle prenait les choses à cœur, et que rien ne la ferait changer, quelque remontrance qu'il lui fît, réfléchit et finit par inventer une ruse.

Il fit mettre le bât sur certains ânes qu'il se procura, les chargea d'outres en peau de chèvre, pleines de vin, puis les chassa devant lui. Arrivé auprès des gardes, c'est-à-dire à l'endroit où était le pendu, il délia deux ou trois de ces outres en peau de chèvre, et devant le vin qui coulait à terre, se mit à pousser de grandes exclamations, à se donner de grands coups sur la tête, et à avoir l'air bien empêtré d'un homme qui ne sait par quel bout commencer pour réparer le désastre, ni vers lequel de ses ânes il doit se tourner en premier.

Les gardes, voyant se répandre à terre cette grande quantité de vin, coururent au secours, se disant que recueillir ce vin perdu serait pour eux autant de gagné. Le marchand, derrière les ânes, se mit à leur dire des injures et fit semblant d'être fort en colère. Les gardes furent donc bien polis avec lui, et complaisants; peu à peu, il s'apaisa et modéra sa colère, et à la fin il détourna ses ânes du chemin pour tout rafistoler et recharger. La conversation continua de part et d'autre; de petits propos en petits propos, un des gardes jeta au marchand une bonne plaisanterie dont celui-ci ne fit que rire et même, il finit par leur adjuger une outre de vin. Ils ne tardèrent pas à s'asseoir là et à se mettre à boire, et le marchand leur tint compagnie, et vu leur bonne volonté et leur soif, il leur donna encore le reste de son chargement, et ils burent le contenu de toutes les outres de peau de chèvre, pleines de vin. Quand ils eurent tout bu, ils étaient tous ivres-morts, le sommeil les prit et ils s'endormirent sur place, sans pouvoir bouger.

Le marchand attendit, jusque bien avant dans la nuit, puis il alla dépendre le corps de son frère et, se moquant des gardes à son tour, il leur rasa à tous la barbe de la joue droite. Puis, il chargea le corps de son frère sur les ânes, les poussa du côté du logis, et rentra, ayant obéi aux ordres de sa mère.

Le lendemain, lorsque le roi fut averti de ce qui s'était passé et qu'il sut comment le corps du larron avait été habilement dérobé, il fut grandement vexé. Voulant à tout prix retrouver celui qui l'avait si finement joué, il chargea une des princesses, sa fille, réputée pour son esprit malin, de rechercher le coupable. Il fut entendu qu'elle attirerait les passants au palais pour bavarder avec eux et qu'elle s'arrangerait pour leur faire dire, en les poussant à se vanter, ce que chacun d'eux avait fait en sa vie de plus prudent et de plus méchant; et si l'un d'eux racontait le tour du larron, vite, elle devait le saisir et ne pas le laisser partir.

La princesse obéit, mais le larron, entendant raconter tout ça, voulut encore jouer au plus fin avec le roi.

Et qu'est-ce qu'il inventa? Il coupa le bras d'un mort récent, et le cachant sous sa robe, il s'achemina vers le palais. Il rendit visite à la princesse et les voilà en grande conversation. Bien entendu, elle lui posa la même question qu'aux autres : « Contez-moi donc ce que vous avez fait dans votre vie, de plus malin et de plus méchant? »

Il lui conta donc comment son crime le plus énorme avait été de trancher la tête de son frère pris au piège

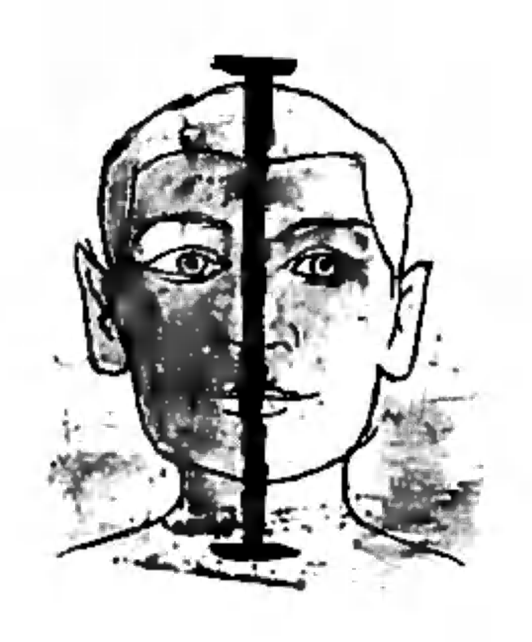
dans le caveau du roi, et que son action la plus malicieuse avait été d'enivrer les gardes afin de dépendre le corps de son frère. La princesse, dès qu'elle eut compris à qui elle avait affaire, tendit la main.

Mais le larron lui laissa prendre le bras du mort qu'il avait tenu caché, et tandis qu'elle l'empoignait ferme, il fila. Elle se trouva trompée, car il eut le loisir de sortir et de s'enfuir bien vite. Quand la chose fut rapportée au roi, il s'étonna, émerveillé de l'astuce et de la hardiesse de cet homme. Il ordonna qu'on fît publier par toutes les villes de son royaume qu'il pardonnait à ce personnage, et que s'il voulait venir se présenter à lui, il lui donnerait de grands biens. Le larron eut confiance en la publication faite au nom du roi et il s'en vint vers lui se déclarer.

Quand le roi le vit, il le jugea un oiseau rare, et il lui donna sa fille en mariage comme au plus malin des hommes. N'avait-il pas, en effet, donné la preuve de la malice des Égyptiens qui en remontrent à toutes les nations?



La prophétie du scribe de troisième classe



Il y avait une fois un pauvre manant qui gagnait à peine de quoi manger à sa faim. C'était un marchand de toile qui vendait aux paysans de la toile grossière qu'il tissait lui-même avec le chanvre qu'il leur achetait. Et il gagnait si peu sur chaque lé tissé et revendu que c'était grand'pitié de voir son dénuement.

Il habitait dans la campagne une petite masure construite en terre séchée au soleil et qui n'avait qu'une pièce. Mais tout autour il avait un peu de terrain et il avait bâti tout seul un mur de pierres entassées les unes sur les autres tant bien que mal pour être chez soi. Cela faisait une petite cour devant sa cabane et dans le coin de cette petite cour poussait par la grâce d'Amon-Râ un figuier!

Ce figuier grandit et devint un arbre. Et cet arbre unique devint pour le pauvre homme une source de plaisir, car il se reposait à l'ombre de ses larges feuilles et quand le figuier donnait des figues, il les mangeait avec son pain. Il n'en cueillait jamais plus de deux par jour au temps où elles étaient mûres, pour les faire durer longtemps car, la saison des figues passée, il lui fallait manger son pain tout sec. Malgré tout il louait et adorait Amon-Râ en toute saison, parce que c'était un homme pieux et vertueux.

Or, une année, pendant l'hiver, comme il rentrait chez lui après avoir vendu sa toile et comme il se tournait vers le soleil couchant pour réciter ses hymnes, il s'aperçut tout à coup que le figuier était couvert de feuilles lisses et de fruits bien fermes.

Il compta dix figues sur les branches. Il y en avait une surtout, énorme, ronde, grasse, vermeille, et si mûre qu'elle semblait prête à tomber toute seule et à s'écraser sur le sol. Les autres, moins grosses et moins colorées, étaient prêtes à mûrir les unes après les autres. Le premier mouvement du marchand de toile fut de remercier Amon-Râ qui faisait pour son fidèle dévot un miracle : des figues bonnes à manger en plein hiver! Et son second mouvement, au lieu de cueillir sans tarder la figue à point et de s'en régaler, fut d'aller consulter son voisin, le scribe de troisième classe, bien plus savant que lui.

Ce scribe de troisième classe savait lire l'avenir dans le sable. Il prit la boîte où il gardait le sable, l'égalisa,

y traça des lignes. Puis il fit des calculs compliqués dans sa tête, récita une formule magique incompréhensible et finit par dire au marchand de toile :

« Chaque jour, pendant dix jours à la suite, tu porteras au Pharaon celle des figues du figuier qui sera mûre à point ce jour-là et bonne à manger. Le dixième jour, ton destin s'accomplira. Le bon et le méchant seront, l'un et l'autre, mis à leur place. »

Le marchand de toile ne put rien lui tirer de plus. Il lui laissa un lé de toile rousse pour le remercier et s'en fut chez lui.

Or, le Pharaon, dans son magnifique palais, à Louxor, était tous les matins dans la Cour des Audiences, à partir du moment où le soleil se lève. Assis entre les deux obélisques de l'entrée de la grande Cour des Audiences, entouré de ses amis et de ses serviteurs, il écoutait les plaintes de ses sujets avec patience et il jugeait immédiatement toutes les affaires qu'on venait lui exposer. Nul, même le plus miséreux, n'était écarté. A vrai dire, si, quelquefois, le plaignant s'en allait avec un cadeau en guise de consolation, plus d'un recevait, avant de partir, une régalade de coups de cravache, pour lui apprendre à se plaindre à tort et à travers! Et les huissiers de Sa Majesté sont des maîtres en matière de bastonnade : il en cuit au fellah qui a affaire à eux!

Et à l'heure de midi, Sa Majesté retournait dans son palais et dans son harem, pour s'y divertir à son gré le reste de la journée.

Aussi le marchand de toile se leva-t-il de très bon

matin. Avant l'aube le voilà sur la route, trottant vers Thèbes, pour n'être pas le dernier et se disant :

« Le proverbe dit qu'en Égypte l'or est la poussière des chemins, mais je ne vois, sous mes pieds, que de la poussière ! »

Il se glissa dans la Cour des Audiences et prit la file, derrière les plaignants arrivés avant lui malgré sa diligence. Il tenait à la main une assiette sur laquelle se prélassait la belle figue bien mûre entre deux serviettes à franges, le plus bel échantillon de son négoce.

Lorsque vint son tour de passer, il se prosterna devant le trône de Sa Majesté, le nez dans la poussière ; il toucha de sa main droite son front et son oreille, tandis que sa main gauche offrait l'assiette au Pharaon. Sans oser lever les yeux sur le Souverain, il lui dit :

« O mon Seigneur, Soleil du Ciel, moi, ton serviteur, poussière de tes pieds et sol que tu foules, je me roule de ventre et de dos sept fois de suite dans la poussière à tes pieds ! Voilà qu'Amon-Râ, le dieu grand, m'a fait la grâce insigne d'envoyer sur mon figuier, hors de saison, des fruits magnifiques, bien gros et bien parfumés. Il n'est pas possible que cette aubaine soit destinée à la bouche indigne d'un pauvre marchand de toile comme moi. Certainement le dieu veut m'éprouver. Il convient que les choses rares soient offertes à Ta Majesté et seule tu les mérites ! Je t'ai apporté la première figue mûre et, avec ton consentement, je t'apporterai les neuf autres au fur et à mesure qu'elles seront à point. »

Pharaon daigna déclarer que ce marchand de toile

avait au plus haut point le sentiment des convenances et il approuva la démarche. Bien mieux, il confessa que depuis quelque temps il avait désiré des fruits frais. Enfin il poussa la complaisance jusqu'à manger la figue sur-le-champ et il la trouva exquise! et il le dit!

L'ayant appréciée comme il convenait, mûre et sucrée à souhait, il appela un de ses amis, debout derrière lui, l'Intendant du Palais, un nommé Anzab. Et Pharaon chargea cet Anzab de donner au pauvre marchand de toile deux manteaux de lin et cent pièces d'or!

Le marchand rentra chez lui, bien content, drapé dans un de ses manteaux neufs. Il s'acheta sans tarder un âne blanc pour porter sa marchandise et il invita ses voisins (sans oublier le scribe de troisième classe qui fut le premier prié et il le méritait certes!) à venir manger chez lui. Ils firent un repas extraordinaire, avec vingt oies rôties, plus de quarante assiettes de sucreries, et de la bonne bière, et même une cruche de vin!

Aucun d'eux n'avait jamais si bien, ni tant mangé de sa vie entière! Le lendemain, il se trouva qu'une seconde figue était à point, et le marchand de toile ne perdit point de temps : il courut la porter à Sa Majesté!

La troisième figue fut mûre le jour suivant, et ainsi de suite. Et, chaque jour, le marchand de toile allait offrir le beau fruit rare à Sa Majesté! Et chaque jour, aussi, le cadeau que Sa Majesté lui faisait tenir en retour était plus considérable que celui du jour précédent. Le marchand de toile reçut ainsi des esclaves, des

chameaux, des terres, des pièces d'or et d'argent en quantité; tant et si bien que l'Intendant du Palais, Anzab, qui voyait passer ces richesses sous son nez, en conçut une grande jalousie.

« Par le dieu grand, dit-il, en son cœur, si je n'y prends garde, Sa Majesté est capable de me mettre dehors et de donner ma place à ce pauvre individu qui n'est qu'un intrigant! »

Il alla donc, la nuit tombée, jusqu'à la masure du marchand de toile. Il vit qu'il ne restait plus que trois figues à l'arbre, dans la cour. Il entra dans la maison et il vit les serviteurs en train de préparer un somptueux repas : la vie avait bien changé par là!

Anzab, l'Intendant, dissimulant son envie, salua poliment le marchand de toile auquel il fit beaucoup de compliments flatteurs. Les salutations finies, il ajouta :

« Certes, vous êtes bien en cour! Sa Majesté parle sans cesse de vous. Il a même été question de vous donner en mariage la fille d'un général de l'infanterie! Mais il y a une chose gênante, une chose qui retardera votre faveur. Vous devez manger beaucoup d'ail! Et l'odeur de l'ail incommode grandement Sa Majesté! Vous feriez bien de mettre un linge blanc devant votre bouche quand vous vous présenterez de nouveau à l'Audience Royale du matin. Certainement Pharaon appréciera cette attention délicate et vous en récompensera en toute justice. »

Le marchand de toile regretta fort d'avoir mangé tout son content d'oies rôties et de cuisses de bœuf

avec de l'ail dedans et dans la sauce! Et, le lendemain matin, quand il vint à l'audience présenter la plus belle figue du monde (la huitième!) au Pharaon, il eut soin d'entortiller son cou et sa bouche avec une longue écharpe de lin blanc; et il se tint à longueur de bras afin de ne pas incommoder le nez susceptible de Sa Majesté!

Lorsque le marchand eut pris congé et se fut éloigné, le Pharaon, intrigué, demanda à Anzab, l'Intendant du Palais, ce que voulait dire ce pansement inusité?

« Je n'en sais rien, répondit Anzab, mais je vais m'en informer pour satisfaire la curiosité de Votre Majesté. »

Le voilà qui court, qui court comme s'il voulait rattraper le marchand de toile, et qui revient à pas lents, l'air gêné et le nez bas.

De plus en plus intrigué, Pharaon le pressa de questions. Cet Anzab se fit prier pour répondre, et même supplier, et enfin il reçut de Pharaon l'ordre formel de parler!

Au moment où Pharaon commençait à se fâcher pour de bon, à s'impatienter, quand il vit se hérisser les poils de la barbe royale, Anzab se décida ou plutôt fit semblant de se décider à parler malgré lui; prosterné à terre, il dit d'une voix insidieuse :

« Que Votre Majesté m'excuse si je suis obligé de répéter les propos grossiers de ce marchand de toile sans éducation! Cet animal, ce paysan de basse extraction, ignore la politesse et les belles manières. Il dit que Sa Majesté l'a comblé de bontés dont il lui est

bien reconnaissant, mais que chaque fois que Sa Majesté daigna lui parler, elle lui envoya à la figure une bouffée nauséabonde qui manqua le faire défaillir. Il dit qu'il n'aurait jamais cru qu'un Pharaon puisse avoir mauvaise haleine, s'il n'en avait pas approché un. Et il a entortillé le linge autour de sa bouche afin de ne rien sentir, sans quoi il ne pourrait parler à Sa Majesté sans s'évanouir.»

«Voire! gronda le Pharaon! voilà un maraud qui trouve que le souffle d'essence divine ne fleure pas assez bon pour son fichu nez?»

Et Pharaon allait se mettre en colère à l'idée de ce crime sans précédent, de ce crime de lèse-majesté, mais, au contraire, il éclata de rire :

«C'est bon! ricana-t-il. Je ne serai pas en reste avec lui! Qu'il vienne encore m'offrir de ces bonnes figues, et je lui octroierai une grâce qui dépassera de bien loin tous les présents qu'il a déjà reçus.»

Anzab, l'Intendant du Palais, se demanda s'il avait manqué son coup et si, voulant ruiner le prestige du marchand de toile, il ne l'avait pas augmenté? Si le Pharaon, en vrai Souverain, était capable d'estimer la franchise plus que tout au monde? Dans ce cas, il aurait, lui, Anzab, fait une gaffe de belle dimension, et qui pourrait bien lui jouer un mauvais tour.

Le lendemain matin, la Cour des Audiences vit arriver le marchand de toile emmitoufflé dans son masque de linge blanc, la bouche bien cachée, son assiette et sa figue bien mûre à la main.

Pharaon accepta la figue et la dégusta avec gourmandise, puis il regarda le marchand d'un air soucieux; enfin, il demanda l'encrier, le calame et le papyrus. Tous les scribes se précipitèrent pour offrir leurs services!

Mais Pharaon les repoussa du geste, et il écrivit lui-même une missive assez courte qu'il cacheta soigneusement de son sceau, la remit ensuite, le rouleau scellé, au marchand de toile en lui intimant l'ordre de porter ce billet au Trésorier Royal le lendemain matin.

« Tu demanderas de ma part le Trésorier en chef, lui dit-il, et, certes, tu ne regretteras pas ta course! »

L'audience terminée, l'Intendant du Palais, Anzab, accompagna le marchand de toile un bout de chemin et, ce faisant, il le félicita.

« On voit bien, lui insinua-t-il, que Sa Majesté est contente de vous! Vous avez bien fait de suivre mon conseil. Elle m'a chargé de vous courir après pour vous épargner le petit dérangement de faire cette démarche auprès du Trésorier demain matin. L'ordre, écrit de sa main, que Pharaon vous a remis, porte que le Trésorier en chef doit vous compter mille pièces d'or en échange de la lettre cachetée du sceau royal. Sa Majesté m'envoie vous les porter, ces mille pièces d'or, les voilà bien exactement vérifiées dans ce sac. Rendez-moi l'ordre scellé qui devient inutile. »

Le marchand de toile, ravi, prit le sac, et rendit le rouleau scellé du sceau royal, puis il continua sa route et Anzab rebroussa chemin. Le rouleau à la main

Anzab ne se tenait pas de joie, il tenait la fortune! Il trépigna d'impatience toute la nuit, et l'aube à peine levée le trouva à la porte du Trésorier en chef.

Le Trésorier reçut la missive, baisa respectueusement le sceau royal, puis brisa et lut la lettre.

Aussitôt, il leva le doigt : deux des soldats de garde avancèrent, se saisirent d'Anzab, Intendant du Palais, et d'un coup de sabre bien appliqué, un troisième fit voler sa tête en l'air et elle roula à terre. Il n'avait certes pas eu le temps de comprendre l'aventure que tout était fini.

Pendant ce temps, dans la Cour des Audiences, le marchand de toile arrivait comme tous les matins, tout content, son assiette à la main, son écharpe blanche bien roulée autour de son cou et la bouche voilée.

Quand il le vit, Pharaon n'en crut pas ses yeux. Il les frotta vigoureusement, et regarda : pas de doute, le marchand était là, bien vivant et il apportait sa figue journalière.

Pharaon chercha des yeux l'Intendant du Palais, Anzab, pour lui demander des explications, mais, pour la première fois depuis des années, Anzab n'était pas là.

Et justement voici qu'arrivait le Trésorier en chef, un assez gros sac de cuir à la main.

Pharaon l'aperçut et lui dit :

« Alors, on n'obéit plus à mes ordres, ici? Pourquoi n'as-tu pas fait décapiter l'homme que je t'ai envoyé avec un rouleau écrit et scellé de ma main? »

Le Trésorier était déjà aplati à terre devant Pharaon, tout apeuré.

« Que Sa Majesté me pardonne! Je l'ai fait raccourcir, conformément à l'ordre dont il était porteur et sans perdre de temps! D'ailleurs, la voilà, sa tête! »

Et, ouvrant le sac, il en sortit la tête de l'Intendant du Palais qu'il déposa avec précaution aux pieds du Pharaon. Et il est inutile de décrire l'étonnement illimité de tous ceux qui étaient présents dans la cour des Audiences, ce matin-là.

« Comment, s'écria Pharaon, c'est mon Intendant du Palais que tu as fait raccourcir? C'est formidable! »

« Mais, repartit le Trésorier en chef, Sa Majesté n'a-t-elle pas écrit de sa main l'ordre exprès de faire décoller sans plus de cérémonies et sans retard le porteur de cet ordre, scellé du sceau royal? J'ai obéi sans hésiter, instantanément! »

« Exactement, dit Pharaon. Mais il y a maldonne. Ce n'est pas l'Intendant du Palais qui était chargé de te remettre cet ordre. »

» C'est bien l'homme dont voilà la tête qui me l'a apporté, Seigneur, je te l'affirme! »

Le marchand, hébété de l'aventure, fut vivement pris à partie et interrogé. Il retrouva assez d'esprit pour conter comment l'Intendant du Palais était venu le visiter dans sa maison pour lui conseiller de cacher sa bouche malodorante afin de ne plus incommoder l'odorat de Sa Majesté par son souffle empesté d'ail; et comment ce même Anzab lui avait couru après pour

lui remettre mille pièces d'or de la part de Pharaon; et comment Anzab lui avait repris en échange le rouleau scellé du sceau royal.

Le Pharaon, à la limite de l'étonnement et de la surprise, et ne sachant que dire, loua Amon-Râ, le dieu grand.

« Évidemment, déclara Sa Majesté, cet Anzab, Intendant du Palais, était une vieille canaille, un vilain imposteur, un traître menteur, un voleur fieffé; mais tout est bien qui finit bien. S'il nous a tous trompés, s'il a voulu te voler, croyant que j'allais te combler de richesses, et que l'ordre scellé lui vaudrait un trésor, à son tour il a été volé et sa tête a payé pour la tienne. A ton tour, prends sa place, et deviens l'Intendant de mon Palais. »

Le marchand de toile s'inclina jusqu'à terre, et son front toucha la poussière aux pieds de Pharaon. Ce faisant, Sa Majesté l'entendit murmurer quelques paroles.

« Que marmonnes-tu là? demanda Sa Majesté. N'es-tu pas satisfait? »

« Je déborde de satisfaction, ô Seigneur, mais je me disais que le scribe de troisième classe avait bien vu l'avenir! Qu'il soit béni, sa science est certaine! »

« Qu'est-ce que c'est que ce scribe de troisième classe et qu'a-t-il à faire dans tout ça? »

« Que Sa Majesté voie par elle-même. Le jour où je l'ai consulté, ne m'a-t-il pas conseillé d'offrir mes

figues, si belles et si bonnes, trop belles et trop bonnes pour un pauvre manant, au Pharaon, seul digne d'avaler ces raretés, et ne m'a-t-il pas annoncé que, le dixième jour, le bon et le méchant se retrouveraient chacun à leur place? Et voilà que l'Intendant du Palais, Anzab, est mort et que moi, je suis à sa place! »

« Tout est bien, dit le Pharaon, mais tu oublies de me donner la dixième figue. »

Et Sa Majesté dégusta la dixième et dernière figue.



TABLE DES MATIÈRES

DANS LA MÊME COLLECTION (SUITE)

LE MONDE

CONTES ET LÉGENDES DES ANTILLES, par Th. Georgel, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LÉGENDES ARABES, par J. Corriéras, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE BOHÊME, par J. Slipka, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LÉGENDES DE BULGARIE, par Bajdeev, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LÉGENDES DU CAUCASE, par D. Sorokine, ill. de Reschofsky.
CONTES ET LÉGENDES DE CHINE, par G. Vallerey, ill. de R. Péron.
RÉCITS DE LA CONQUÊTE DES PÔLES, par C. Alzonne, ill. de J.-M. Desbeaux.
CONTES ET LÉGENDES D'ÉCOSSE, par Ch. Quinel et A. de Montgon, ill. de C. Dey.
CONTES ET LÉGENDES D'ESPAGNE, par M. Soupey, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LÉGENDES D'ÉTHIOPIE, par H. Pérol, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU FAR-WEST, par Quinel et de Montgon, ill. de M. Paulin.
CONTES ET LÉGENDES DE GRANDE-BRETAGNE, par S. Clot, ill. de Sainte-Croix.
CONTES ET LÉGENDES D'HAÏTI, par Ph. Thoby-Marcelin et P. Marcelin, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LÉGENDES DES HOMMES VOLANTS, par L. Sabatié, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE HONGRIE, par E. Bencze, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LÉGENDES INCAS, par A.-M. Lambert-Farage, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE L'INDE, par R. Fougère, ill. de L. Marin.
CONTES ET LÉGENDES DES INDIENS PEAUX-ROUGES, par H. Fouré-Selter, ill. de L. Marin.
CONTES ET LÉGENDES DU PAYS D'IRLANDE, par Ch. M. Garnier, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LÉGENDES D'ISRAËL, par A. Weill, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU JAPON, par F. Challaye, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU LIBAN, par R. R. Khawam, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE MADAGASCAR, par R. Vally-Samat, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LÉGENDES DE LA MER ET DES MARINS, par Quinel et de Montgon, ill. de J. Pecnard.
CONTES ET LÉGENDES DU MEXIQUE, par R. Escarpit, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES D'OUTRE-RHIN, par H. Weiller, ill. de M. Paulin.
CONTES ET LÉGENDES DU PAKISTAN, par S. Hassâm A. Rassool, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU PORTUGAL, par G. T. Coelho, ill. de M. Rudnicki.
CONTES POPULAIRES RUSSES, par E. Jaubert, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LÉGENDES DU SÉNÉGAL, par A. Terrisse, ill. de Papa Ibra Tall.
CONTES ET LÉGENDES DE TAHITI ET DES MERS DU SUD, par Viale-Dufour, ill. de R. Péron.
CONTES ET RÉCITS DE SIBÉRIE, par P. Rondière, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE SICILE, par Quinel et de Montgon, ill. de Vayssières.
CONTES ET LÉGENDES DE SUISSE, par H. Cuvelier, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LÉGENDES DE WALLONIE, par Max Defleur, ill. de C. Dey.

LITTÉRATURE

Contes et récits tirés
DU THÉÂTRE DE CORNEILLE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THÉÂTRE DE MOLIÈRE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THÉÂTRE DE RACINE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THÉÂTRE DE SHAKESPEARE, par S. Clot, ill. de R. Péron.
DES OPÉRAS CÉLÈBRES, par D. Sorokine, ill. de R. Péron.
DES BALLETS ET DES OPÉRAS-COMIQUES, par D. Sorokine, ill. de R. Péron.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BERGER-LEVRAULT A NANCY
EN JUIN 1967

N° d'Éditeur : H. 11 412 (C. VII) — Imprimé en France — 779038-6-1967

Voici, adaptés par Marguerite Divin, des contes, des légendes de l'Egypte ancienne que nous ont transmis à travers les siècles les hiéroglyphes des ruines de la vallée du Nil. Ces récits contribueront beaucoup à illustrer et à rendre plus vivants les chapitres consacrés à l'étude de l'histoire égyptienne. Vous y retrouverez les dieux Isis et Osiris, Horus et Ra, Thot et Anubis. Mais bien d'autres récits vous feront connaître également la vie quotidienne des anciens Egyptiens, en deçà de ce merveilleux inséparable des légendes humaines.

